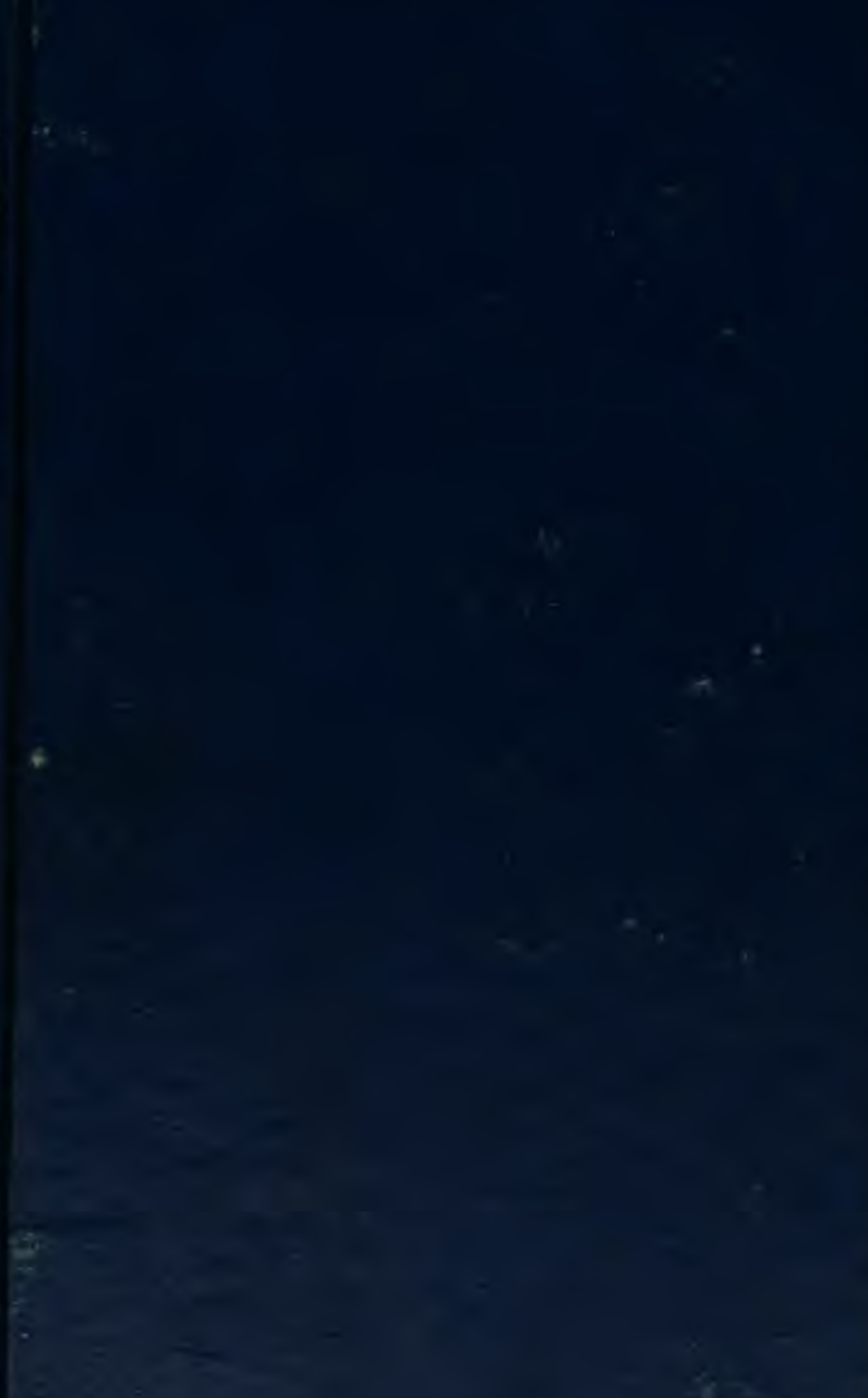
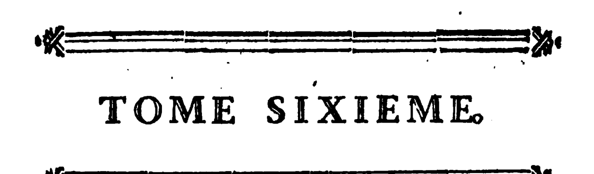


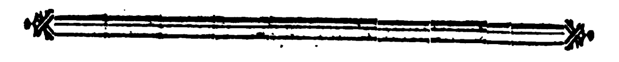

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

PROVERBES DRAMATIQUES.

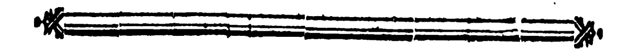


TOME SIXIEME.

PROVERBES
DRAMATIQUES.



TOME SIXIEME.





A PARIS,
Chez LEJAY, Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.



TABLE

DES PROVERBES

Contenus dans ce sixieme Volume.

LE

LE
MÉDECIN GOURMAND.
SOIXANTE-ONZIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

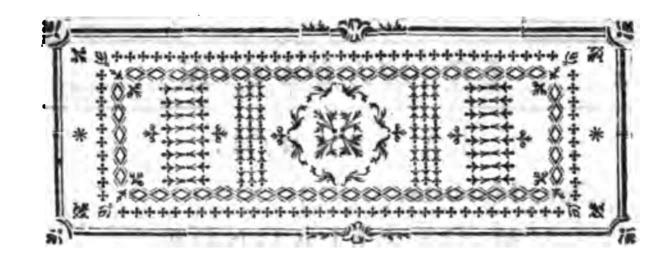
M. DE BELRONDE, *en habit du matin, avec une canne, & sans épée.*

M. BREMIN, *Médecin. En habit noir & grande perruque.*

M. DU MORBOIS, *ami de M. De Belronde. En habit rouge galonné.*

LA FRANCE.
SAINT-JEAN. } *Laquais de M. De Belronde, en livrée.*

La Scène est chez M. De Belronde.



LE MÉDECIN GOURMAND.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE BELRONDE, LA FRANCE.

M. DE BELRONDE, *donnant son chapeau & sa canne à La France.*

LA France ?

LA FRANCE.

Monsieur ?

M. DE BELRONDE.

A-t'on apprêté ce guignard ?

LA FRANCE.

Oui, Monsieur.

M. DE BELRONDE.

Et la poule de mer ?

LA FRANCE.

Aussi ; quand Monsieur voudra....

M. DE BELRONDE.

Mais tout à l'heure, car j'ai bien faim.

LA FRANCE.

Je m'en vais le dire.

M. DE BELRONDE.

Qu'on mette le guignard à la broche d'abord.

LA FRANCE.

Oui, Monsieur (*Il s'en va & revient*). Monsieur Bremin.

M. DE BELRONDE.

Le Docteur ? Ah, j'en suis bien aise.



SCENE II.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE.

M. DE BELRONDE.

EH, bon jour Docteur ! Il y a bien long-tems que l'on ne vous a vu.

M. BREMIN.

Cela eſt vrai ; j'ai eu beaucoup d'affaires tous ces tems-ci ; & puis, on ne vous voit plus chez la Préſidente.

M. DE BELRONDE.

Ma foi non, nous avons eu une tracaſſerie...

M. BREMIN.

Ah, cela ne peut pas toujours durer.

M. DE BELRONDE.

Vous avez peut-être crû comme tout le monde...

M. BREMIN.

J'ai crû ce qu'il m'a paru qui étoit.

M. DE BELRONDE.

Vous vous trompez, d'honneur. Seriez-vous homme à dîner avec moi, Docteur ?

M. BREMIN.

C'eſt ſelon.

M. DE BELRONDE.

J'entends bien, ſelon la chere que je vous ferai.

M. BREMIN.

Non, mais c'eſt que j'ai promis....

M. DE BELRONDE.

Vous n'avez pas promis de manger un guignard?

M. BREMIN.

Un guignard?

M. DE BELRONDE.

Oui, un guignard, & une poule de mer.

M. BREMIN.

Diable! une poule de mer?

M. DE BELRONDE.

Oui, qui eſt arrivée ce matin, & qui eſt bien fraîche.

M. BREMIN.

Mais vous me dites cela froidement; voilà deux choſes excellentes en même tems!

M. DE BELRONDE.

Je ſuis fâché que vous ayez promis.

M. BREMIN.

Promis ; . . . . comme cela.

M. DE BELRONDE.

Je vous ferai avertir quand il m'en reviendra.

M. BREMIN.

Mais, je ſonge que je pourrois bien manquer à ma promeſſe.

M. DE BELRONDE.

Il ne faut pas vous gêner ; & puis nous aurions été ſeuls, & je n'ai que cela, parce que je ne comptois ſur perſonne.

M. BREMIN.

Mais il ne faut pas autre choſe.

M. DE BELRONDE.

Pardonnez-moi, je ne veux pas vous faire mourir de faim.

M. BREMIN.

Vous vous moquez de moi, j'en trouve bien aſſez.

M. DE BELRONDE.

Eh bien, la premiere fois que j'en aurai...

M. BREMIN.

Non, je reste ici.

M. DE BELRONDE.

Vrai ?

M. BREMIN.

Mais sûrement.

M. DE BELRONDE.

Allons, tant mieux !

M. BREMIN.

Cela sera-t'il bientôt prêt ?

M. DE BELRONDE.

Oui, le guignard est à la broche.

M. BREMIN.

A la broche; pardi cela me donne appétit, rien qu'à en entendre parler.

M. DE BELRONDE.

Et à moi aussi, mais très-fort.

M. BREMIN, *à part rêvant.*

Diable ! (*haut, regardant M. de Belronde*). Qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes jaune aujourd'hui.

M. DE BELRONDE.

Jaune ?

M. BREMIN.

Oui, je parie que vous n'avez pas pris la derniere médecine que je vous ai ordonné ?

M. DE BELRONDE.

La derniere, non ; mais j'en avois pris trois.

M. BREMIN.

Ce n'étoit pas assez. Voilà comme on se met dans le cas de retomber. Avez-vous dormi cette nuit ?

M. DE BELRONDE.

Oui, j'ai dormi huit heures tout de suite.

M. BREMIN.

Voilà justement ce que je disois.

M. DE BELRONDE.

Comment ?

M. BREMIN.

Les liqueurs s'épaississent, voilà comme une grande maladie commence. Vous êtes bien déraisonnable.

M. DE BELRONDE.

Mais je vous assure qué je me porte fort bien.

M. BREMIN.

Fort bien, fort bien ! Je parie que vous avez de la lassitude ?

M. DE BELRONDE.

De la lassitude ?

M. BREMIN.

Oui de la lassitude.

M. DE BELRONDE.

Il est vrai ; mais c'est que j'ai couru toute la matinée à pied.

M. BREMIN.

Vous croyez que c'en est la cause ?

M. DE BELRONDE.

Sûrement ; pourquoi pas ?

M. BREMIN.

Eh, point du tout ! Donnez-moi votre main.

Il lui tâte le pouls.

M. DE BELRONDE.

Eh bien ?

M. BREMIN.

Vous n'avez pas voulu faire ce que je vous ai dit.

M. DE BELRONDE.

Comment.

M. BREMIN.

Je ne suis point du tout content de ce pouls-là. Il ne faut pas que cela vous inquiéte.

M. DE BELRONDE.

Mais qu'est-ce que vous trouvez ?

M. BREMIN.

Une plénitude.

M. DE BELRONDE.

Mais je n'ai pas soupé hier.

M. BREMIN.

Aussi cela vient-il d'un amas d'humeurs, qui est prêt à faire un ravage horrible. Il faut l'empêcher.

M. DE BELRONDE.

Quoi, Docteur, vous croyez...

M. BREMIN.

Tenez, ne badinons pas avec cela.

M. DE BELRONDE.

Vous m'allarmez.

M. BREMIN.

Ecoutez-moi : vous êtes bien heureux que je ſois venu ici ; il faut couper court au mal.

M. DE BELRONDE.

Que faut-il faire ?

M. BREMIN.

Je ne vous dirai pas de vous coucher, mais de vous tranquilliſer, & de boire de l'eau de poulet toute la journée : nous verrons ce ſoir s'il faudra vous ſaigner.

M. DE BELRONDE.

Je croyois me porter le mieux du monde.

M. BREMIN.

Voilà comme ſouvent on ſe trompe, & que l'on ne prévoit rien. Sans moi, je ne ſai pas ce qui en ſeroit arrivé.

M. DE BELRONDE.

Je vous remercie bien, Docteur. Je ne pourrai donc pas dîner ?

M. BREMIN.

Dîner ? Non vraiment. Je m'en vais ſonner, pour qu'on vous faſſe de l'eau de poulet. *Il ſonne.*

SCENE III.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE, LA FRANCE.

M. BREMIN.

LA France, faites écorcher un poulet tout-à-l'heure.

LA FRANCE.

Un poulet, Monſieur ?

M. BREMIN.

Oui, & qu'on le faſſe bouillir dans deux pintes d'eau, & vous en ferez boire très-ſouvent à votre maître, juſqu'à ce ſoir.

LA FRANCE.

Je ne comprends pas....

M. DE BELRONDE.

Allons, faites ce qu'on vous dit.

LA FRANCE.

Et le guignard, la poule de mer ?

M. DE BELRONDE.

Le Docteur les mangera.

M. BREMIN.

Ne perdez pas de tems.

M. DE BELRONDE.

Et revenez.

SCENE IV.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE.

M. DE BELRONDE.

Mais, Docteur, qu'est-ce que vous croyez que ce sera?

M. BREMIN.

Peut-être rien, avec cette précaution. Voyons votre pouls (*Il tâte le pouls*). Toujours tout de même; nous verrons ce soir. *Il se lève.*

M. DE BELRONDE.

Eh bien, que faites-vous? Le guignard, la poule?......

M. BREMIN.

Je les mangerai sûrement. Je m'en vais revenir.

M. DE BELRONDE.

Ne tardez pas. Où allez-vous?

M. BREMIN.

Chez Madame de Lendorf.

M. DE BELRONDE.

Bon, elle vous retiendra, & vous ne reviendrez pas.

M. BREMIN.

Je vous réponds que je reviendrai, tranquilisez-vous. Où est La France? ah, le voici. *Il sort.*

SCENE V.

M. DE BELRONDE, LA FRANCE.

LA FRANCE, *en entrant, parlant à M. Bremin.*

Oui, oui, Monsieur.

M. DE BELRONDE.

La France, donnez-moi ma robe-de-chambre.

LA FRANCE.

Mais Monsieur, est-ce que vous êtes malade?

M. DE BELRONDE.

Apparemment. (*Il se deshabille.*) Cela est inconcevable! cela est venu tout d'un coup.

LA FRANCE.

Mais qu'est-ce que vous sentez?

M. DE BELRONDE.

Rien?

LA FRANCE.

Vous n'êtes donc pas malade.

M. DE BELRONDE.

Allons, il en ſaura plus que le Docteur. Je ſuis bien heureux qu'il ſoit venu me voir; car ſans lui je croirois que je me porte bien.

LA FRANCE.

Tenez, Monſieur, je n'aime pas les Médecins.

M. DE BELRONDE.

Oh, je ſai bien que vous autres, vous avez plus de confiance dans un petit Chirurgien du coin de la rue. Donnez-moi mon bonnet de nuit.

LA FRANCE, *lui mettant ſon bonnet de nuit.*

Ils ne nous donnent pas des maladies du moins, comme font vos grands Médecins.

M. DE BELRONDE.

Oui, les Médecins donnent des maladies!

LA FRANCE.

Sûrement.

M. DE BELRONDE.

Sûrement! allons; vous ne ſavez ce que vous dites. Et cette eau de poulet?

LA

LA FRANCE.

Elle va être prête dans le moment.

M. DE BELRONDE.

Mettez toujours le couvert du Docteur.

LA FRANCE.

Cela sera bientôt fait. *Il met le couvert.*

M. DE BELRONDE.

J'ai bien du regret de ne pouvoir pas dîner.

LA FRANCE.

Ma foi, si j'étois de Monsieur, je mangerois toujours, cela vous donneroit des forces pour la maladie à venir.

M. DE BELRONDE.

Comme vous raisonnez!

LA FRANCE.

Dame, Monsieur, chacun a sa maniere.

M. DE BELRONDE.

Donnez au Docteur du vin de Bourgogne.

LA FRANCE.

Oui, Monsieur.

M. DE BELRONDE.

Je crois que je l'entends. Allez, allez voir si tout est prêt, & apportez l'eau de poulet, afin qu'il ne me gronde pas, de n'en avoir pas encore bu.

SCENE VI.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE.

M. BREMIN.

AH, vous vous êtes déshabillé, vous avez bien fait. (*Il lui tâte le pouls.*) Voyons ? la tension est la même.

M. DE BELRONDE.

Je n'ai pas encore bu.

M. BREMIN.

Ah, c'est cela.

M. DE BELRONDE.

Eh-bien, votre Madame de Lendort, qu'est-ce qu'elle a ?

M. BREMIN.

Oh ! des vapeurs, des nerfs, un mari qu'elle ne peut pas souffrir, & qui la contrarie du matin au soir.

M. DE BELRONDE.

Docteur, ne ferai-je pas bien d'être sur une chaise longue, au lieu d'être dans un fauteuil ?

M. BREMIN.

Oui, cela ne sera pas mal, sur-tout après dîné.

Mr. DE BELRONDE.

Oui, après le vôtre, car le mien est fait, n'est-ce pas ?

M. BREMIN.

A quoi songez-vous-là, dans l'état où vous êtes.

M. DE BELRONDE.

Mais je ne sens rien qu'un grand appétit.

M. BREMIN.

Je le crois bien; c'est l'humeur qui est avide de repaître.

M. DE BELRONDE.

L'humeur ?

M. BREMIN.

Oui, vous ne connoissez pas cela ?

M. DE BELRONDE.

Pardonnez-moi. Très-bien. Je crois qu'on apporte votre dîner; mettez-vous toujours à table.

M. BREMIN.

Vous avez raison. *Il se met à table.*

SCENE VII.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE, LA FRANCE, *portant le guignard*, SAINT-JEAN, *portant l'eau de poulet.*

M. DE BELRONDE.

Allons, voilà votre guignard.

M. BREMIN.

Il est beau, j'ai grande faim.

M. DE BELRONDE.

Voyons, La France. (*Il regarde le guignard.*) Il a bien bonne mine.

M. BREMIN.

Pourquoi vous donner des regrets ?

M. DE BELRONDE.

Vous avez raison, Docteur. Mangez, mangez.

M. BREMIN, *coupant le guignard.*

Vous, buvez votre eau de poulet.

M. DE BELRONDE.

Donnez donc. (*Il boit.*) Ah ! que cela est fade !

M. BREMIN.

Cela vous fera du bien. *Il mange.*

M. DE BELRONDE.

Comment trouvez-vous le guignard?

M. BREMIN.

Excellent ! *Il mange avec plaisir & délectation.*

M. DE BELRONDE.

Il m'en viendra peut-être encore un dans huit jours, ferai-je en état d'en manger ?

M. BREMIN.

Oui, oui, nous verrons. (*Il mange.*) Mais faites-en venir deux.

M. DE BELRONDE.

Eh-bien, j'écrirai, si je suis en état.

M. BREMIN.

Oh ! vous serez sûrement en état d'écrire.

M. DE BELRONDE.

J'ai bien faim.

M. BREMIN.

Vous le croyez ; mais si je vous permettois de manger un peu seulement, vous verriez le dégoût que vous éprouveriez.

M. DE BELRONDE, *vivement.*

Du dégoût ? Oh, point du tout. Laissez-moi essayer.

M. BREMIN.

Non, non.

M. DE BELRONDE.

Mais, de la poule de mer ?

M. BREMIN.

Qu'est-ce que vous dites-là ?

M. DE BELRONDE.

C'est du poisson, cela ne peut pas me faire de mal.

M. BREMIN.

Je m'en garderai bien. Buvez, buvez.

LA FRANCE.

Monsieur veut-il boire ?

M. DE BELRONDE.

Il le faut bien (*Il boit*). Allez chercher la poule de mer.

LA FRANCE.

Allez, allez Saint-Jean. *Saint-Jean sort.*

SCENE VIII.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE,

LA FRANCE.

M. DE BELRONDE.

Comment trouvez-vous le vin, Docteur ?

M. BREMIN.

Fort bon.

M. DE BELRONDE.

C'eſt du Clos Vougeau que je vous ai fait donner.

M. BREMIN.

Je l'ai bien reconnu. Tenez, tenez-vous tranquille, & buvez.

M. DE BELRONDE.

Eſt-ce la poule de mer qui vient-là ?

LA FRANCE.

Oui, Monſieur.



SCENE IX.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE, LA FRANCE, SAINT-JEAN, *portant la poule de mer.*

M. DE BELRONDE.

VOYONS ? (*on la lui montre.*) Elle a bonne mine, Docteur.

M. BREMIN.

Tant mieux !

M. DE BELRONDE.

Mais, si j'en mangeois, rien que ...

M. BREMIN.

Pouvez-vous faire l'enfant comme cela ! Buvez, buvez.

M. DE BELRONDE.

Buvons donc. (*Il boit.*) Docteur, cela me relâchera l'estomach ?

M. BREMIN.

Cela doit tout relâcher. Buvez peu à la fois.

M. DE BELRONDE.

Que dites-vous de la poule ?

M. BREMIN, *la bouche pleine.*

Bien fraîche.

M. DE BELRONDE.

Buvez-donc auſſi vous.

M. BREMIN.

Je ne demande pas mieux ; je ſuis raiſonnable, moi. *Il tend ſon verre.*

M. DE BELRONDE.

Je le ſerois bien, à pareil prix.

M. BREMIN.

Je m'en vais boire à votre ſanté. *Il boit.*

M. DE BELRONDE.

En vous remerciant, cher Docteur.

LA FRANCE.

Monſieur, ne pourra-t'il pas manger une ſoupe, du moins ?

M. BREMIN.

Nous verrons cela quand je reviendrai.

LA FRANCE.

C'eſt que ſans cela...

M. BREMIN.

Ne craignez-vous pas qu'il ne meure de faim.

Voilà comme ils font ; ils croient, lorsqu'ils sont malades, qu'il faut toujours manger.

LA FRANCE.

Mais, Monsieur...

M. BREMIN.

Si vous saviez combien il meurt de gens dans les Hôpitaux, pour avoir des amis imprudens qui leur apportent à manger, vous ne diriez pas cela.

M. DE BELRONDE.

Ils n'en croyent rien. Que voulez-vous qu'on vous donne à présent, Docteur ?

M. BREMIN.

Pas la moindre chose ; je m'en vais boire un coup & m'en aller tout de suite. *Il boit.*

M. DE BELRONDE.

Vous ne voulez pas de la compote, une poire ?

M. BREMIN.

Non, l'on m'attend pour une consultation (*Il se lave la bouche, puis il se lève.*) Allons, voyons votre pouls. (*Il tâte le pouls.*) Cela va un peu mieux : nous verrons ce soir.

M. DE BELRONDE.

Croyez-vous que vous ſerez obligé de me faire ſaigner ?

M. BREMIN.

C'eſt ſelon que je vous trouverai.

M. DE BELRONDE.

Ne m'oubliez-pas, je vous prie.

M. BREMIN.

Vous n'avez pas beſoin de me prier. Allons, tranquilliſez-vous, & buvez. *Il s'en va.*

M. DE BELRONDE.

A ce ſoir, Docteur ?

SCENE X.

M. DE BELRONDE, LA FRANCE, SAINT-JEAN, *ôtant le couvert.*

M. DE BELRONDE.

A-T'IL tout mangé ?

LA FRANCE.

Ah, je vous en réponds ; il n'a rien laiſſé.

M. DE BELRONDE.

Il a bien fait.

LA FRANCE.

Oui, & pendant ce tems-là, vous mourez de faim.

M. DE BELRONDE.

Mais quand on est malade...

LA FRANCE.

Malade! Et où avez-vous mal?

M. DE BELRONDE.

Mal? Partout.

LA FRANCE.

Ah, si j'étois de vous, je mangerois au moins un biscuit, & je boirois un bon coup de vin.

M. DE BELRONDE.

Voilà un joli conseil, & j'aurois peut-être une grande maladie après cela, au lieu d'une petite incommodité.

LA FRANCE.

Moi, ce que je dis...

M. DE BELRONDE.

Allons, en voilà assez. Donnez-moi à boire. *Il boit.*

SCENE XI.

M. DU MORBOIS, M. DE BELRONDE, LA FRANCE, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN.

MONSIEUR du Morbois.

M. DU MORBOIS.

Ah, ah, qu'eſt-ce que tu as donc ? Eſt-ce que tu es malade ?

M. DE BELRONDE.

Oui, vraiment.

M. DU MORBOIS.

Mais je ne comprends pas cela. Tu te portois à merveilles hier au ſoir.

M. DE BELRONDE.

Sûrement, & ce matin auſſi : cela eſt venu tout d'un coup.

M. DU MORBOIS.

Cela eſt bien prompt ! Tu ne pourras donc pas venir à la Piece nouvelle.

M. DE BELRONDE.

Eh, mon Dieu non !

M. DU MORBOIS.

Qu'eſt-ce que tu ſens ?

M. DE BELRONDE.

Je ſuis d'une foibleſſe extrême.

M. DU MORBOIS.

Qu'eſt-ce que tu as pris aujourd'hui ?

M. DE BELRONDE.

De l'eau de poulet, voilà tout.

M. DU MORBOIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que l'on deſſert là ?

M. DE BELRONDE.

C'eſt le dîner du Docteur.

M. DU MORBOIS

Comment, du Docteur ?

M. DE BELRONDE.

Oui, j'avois un guignard & une poule de mer qui je croyois que j'allois manger, quand il eſt arrivé...

M. DU MORBOIS.

Quoi, c'eſt à toi ... (*Il rit.*) Ah je n'en puis plus ! *Il rit.*

M. DE BELRONDE.

Qu'est-ce qu'il y a donc de si plaisant à cela ?

M. DU MORBOIS.

Oh, c'est une histoire délicieuse ! (*Il rit.*) Je ne te croyois pas si dupe.

M. DE BELRONDE.

Je crois que tu es devenu fou !

M. DU MORBOIS.

Non, tu en rirois autant que moi, si cela étoit arrivé à un autre.

M. DE BELRONDE.

Mais quoi ?

M. DU MORBOIS.

Le Docteur a tout conté chez Madame de L'endort, où j'étois, & où il devoit dîner.

M. DE BELRONDE.

Quoi, que j'étois malade ?

M. DU MORBOIS, *riant.*

Oui, que tu étois malade ! Il ne t'a pas nommé; mais il a dit qu'il avoit été prié de manger sa part d'une poule de mer & d'un guignard; mais qu'ayant eu envie de les manger tout seul, il avoit fait accroire, à celui qui l'en prioit, qu'il

étoit malade ; qu'il lui avoit ordonné de l'eau de poulet, & de la diéte, pendant qu'il alloit bien dîner à ses dépens. Ah, ah, ah, l'aventure est charmante ! *Il rit très-fort.*

M. DE BELRONDE, *se levant avec vivacité.*

Comment, je serois sa dupe ?

M. DU MORBOIS.

Ah, je t'en réponds. Je viens de le voir entrer chez Madame de L'endort, où il avoit promis de revenir à l'entre-mêt. *Il rit.*

M. DE BELRONDE.

Parbleu, voilà un grand fripon !

M. DU MORBOIS.

Tu es bien heureux d'en être quitte à si bon marché.

M. DE BELRONDE.

Mais c'est que je meurs de faim.

M. DU MORBOIS.

Je le crois.

LA FRANCE.

Monsieur, je vous le disois bien, qu'il falloit toujours manger.

M.

M. DE BELRONDE.

Allons, qu'on me mette des côtelettes, tout ce qu'on trouvera.

LA FRANCE.

Saint-Jean, allez vîte. *Saint-Jean sort.*

M. DU MORBOIS.

Tu ne trouve pas l'hiſtoire bonne; mais conviens pourtant qu'elle eſt bien plaiſante.

M. DE BELRONDE.

Je n'en reviens pas!

M. DU MORBOIS.

Allons, habille-toi en attendant ton dîner.

M. DE BELRONDE.

Je te demande le ſecret.

M. DU MORBOIS, *riant.*

Oui, oui.

M. DE BELRONDE.

Ne me nomme pas.

M. DU MORBOIS.

Mais c'eſt qu'une hiſtoire ne vaut rien, quand on ne dit pas les noms.

M. DE BELRONDE.

Tu es bien heureux ! Tu ris de tout. Allons, viens avec moi, je vais m'habiller

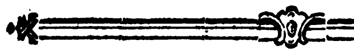
M. DU MORBOIS.

Mon Dieu la bonne histoire ! *Il s'en va en riant.*

Fin du soixante-onzieme Proverbe.

LE
SEIGNEUR
DU VILLAGE,
AMOUREUX.

SOIXANTE-DOUZIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

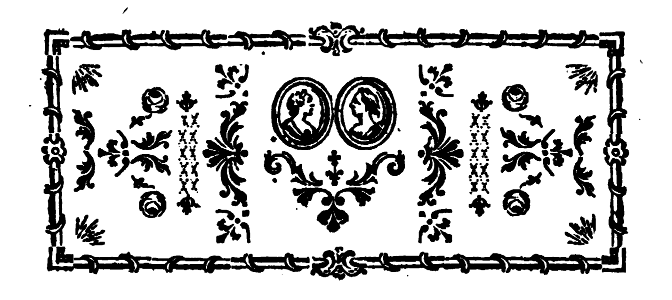
M. DE BOURCLOS, *Seigneur du Village, en habit vert galonné, sans épée.*

La Mere ROUGEAU, *vieille veuve. Robe rayée, tablier noir, cornette avec une coëffe noire.*

AGATHE, *fille de la mere Rougeau. Robe grise, tablier vert, petite cornette.*

M. CANON, *Apothiquaire. Habit gris, veste noire, perruque courte, chapeau noir.*

La Scène est chez la Mere Rougeau.



LE SEIGNEUR DU VILLAGE, AMOUREUX.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

La Mere ROUGEAU, AGATHE.

La Mere ROUGEAU.

EH bien, toujours soupirer, & ne point manger ; vous finirez par être une jolie fille à la fin de tout cela !

AGATHE.

Mais, maman, je me porte bien.

La Mere ROUGEAU.

Une fille ne se porte pas bien quand elle a un amour malheureux dans le cœur; je le sai, je m'en souviens; & si je n'avois pas épousé votre pere, vous ne seriez pas-là, car je serois morte.

AGATHE.

Est-ce que je me plains?

La Mere ROUGEAU.

Vous ne vous plaignez pas; mais avec cet amour-là, je sais bien où le bât vous blesse. J'ai crû que tout cela se passeroit, & voilà pourtant six ans que cela dure. Je vous aime; mais je vous dis que ce sont des folies, encore une fois.

AGATHE.

Ah, s'il m'aimoit!

La Mere ROUGEAU.

Et, quand il vous aimeroit, Monsieur de Bourclos, croyez-vous qu'un homme qui est Seigneur d'une terre de dix mille livres de rente, voulût vous épouser?

AGATHÉ.

Dix mille livres de rente ?

La Mere ROUGEAU.

Oui, cette terre-ci vaut dix mille livres de rente, & puis il a encore d'autres biens. Et vous, qu'est-ce que vous avez ? Votre pere étoit Procureur Fiscal d'ici ; mais il est mort au bout de six mois qu'il m'avoit épousée ; il n'avoit rien gagné : vous n'aurez que mon bien, mais pas si-tôt.

AGATHE.

Je le sai bien, parce que vous avez envie de vous remarier.

La Mere ROUGEAU.

Moi, me remarier ?

AGATHE.

Sûrement ; & je sai bien avec qui, encore.

La Mere ROUGEAU.

Mais voyez-donc comme elle me parle.

AGATHE.

Oui ; avec Monsieur Canon, l'Apothicaire.

La Mere ROUGEAU.

Eh bien, quand cela seroit, je ne suis pas

aussi déraisonnable que vous ; je ne porte pas mes vues si haut : je ne méprise personne, moi.

AGATHE.

Je sai bien que vous ne lui tournez pas le dos comme tout le monde ; encore s'il vous aimoit.

La Mere ROUGEAU.

Et, Monsieur de Bourclos, vous aime-t-il, lui ?

AGATHE.

Si je ne le croyois pas un peu, je ne l'aimerois pas tant.

La Mere ROUGEAU.

Vous croyez qu'il vous aime ?

AGATHE.

J'aime à m'en flatter, du moins.

La Mere ROUGEAU.

On se flatte quelquefois sur ce que l'on desire. Et, qui vous le fait juger ?

AGATHE.

Mais tout plein de choses ; quand il me voit il est embarrassé, il rougit, & puis il s'en va.

La Mere ROUGEAU.

Voyez un peu, il ne femble pas qu'elle y touche : eh mais, vous en favez long !

AGATHE.

Voilà Monfieur Canon, je ne veux pas troubler vos amours.

La Mere ROUGEAU.

Allez, allez rêver aux vôtres.

SCENE II.

M. CANON, La Mere ROUGEAU.

M. CANON.

Bonjour, la mere Rougeau, bonjour.

La Mere ROUGEAU.

Qu'eft-ce que vous avez donc ? Vous avez l'air bien occupé.

M. CANON.

Vous m'aimez toujours ?

La Mere ROUGEAU.

Tu le fais bien, petit ingrat.

M. CANON.

Ingrat ou non, cela ne fait rien, pourvu que je vous épouse.

La Mere ROUGEAU.

Tu m'épouserois, mon petit chat, tu m'épouserois ?

M. CANON.

Mais peut-être, laissez-moi faire.

La Mere ROUGEAU.

Oh, point de peut-être.

M. CANON.

Ecoutez-moi.

La Mere ROUGEAU.

Voyons, voyons, mon ami.

M. CANON.

Je veux faire la fortune de votre fille ; au moyen de cela, vous pourrez me donner tout votre bien, & cela arrangera mes affaires.

La Mere ROUGEAU.

C'est donc l'argent qui te déterminera ?

M. CANON.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

La Mere ROUGEAU.

Ah, le petit vilain ; mais comment feras-tu la fortune de ma fille ?

M. CANON.

Je vais vous le dire.

La Mere ROUGEAU.

Si c'eſt un mariage, elle n'y conſentira jamais.

M. CANON.

Pourquoi ?

La Mere ROUGEAU.

C'eſt qu'elle a un amour en tête, que depuis ſix ans je ne ſaurois déraciner.

M. CANON.

Celui que je veux lui faire épouſer l'aime auſſi depuis ſix ans.

La Mere ROUGEAU.

Il faut être bien nigaud, pour un homme, d'aimer ſix ans ſans le dire : ah, ſi j'avois été homme, je n'aurois pas perdu tant de tems.

M. CANON.

Mais vous n'en avéz peut-être pas perdu étant femme.

La Mere ROUGEAU.

Ah ; si tu étois jaloux, tu serois charmant !

M. CANON.

Est-on jaloux, sans amour ?

La Mere ROUGEAU.

Qu'est-ce qui te prie de me dire cela ? Allons voyons, quel est cet amoureux.

M. CANON.

Cet amoureux ? c'est un fort honnête homme.

La Mere ROUGEAU.

On peut être honnête homme & nigaud.

M. CANON.

Fort riche.

La Mere ROUGEAU.

On peut être fort riche & nigaud.

M. CANON.

Et qui craint ce qu'on diroit de lui, s'il épousoit votre fille.

La Mere ROUGEAU.

Eh mais, pourquoi cela ?

M. CANON.

C'est qu'un homme comme lui . . .

La Mere ROUGEAU.

Mais, qui eſt-il ?

M. CANON.

C'eſt M. de Bourclos.

La Mere ROUGEAU, *avec joye.*

Monſieur de Bourclos ! Agathe ? Quoi, je ſerois la belle-mere de M. de Bourclos, moi ? Agathe.

M. CANON.

Un moment donc.

La Mere ROUGEAU.

Madame Bourclos, Madame Canon, ah que nous allons faire de bruit dans le monde ! Agathe, Agathe.

M. CANON.

Mais, écoutez-moi donc.

La Mere ROUGEAU.

C'eſt que c'eſt de Monſieur de Bourclos, qu'elle eſt folle, Agathe.

M. CANON.

Tout de bon ?

La Mere ROUGEAU.

Oui, vraiment.

M. CANON.

Je l'ai bien servie, vous allez voir.

La Mere ROUGEAU.

Dites, dites-moi donc ?

M. CANON.

Vous ne voulez donc pas me laisser parler ?

La Mere ROUGEAU.

Allons, allons, j'écoute.

M. CANON.

Monsieur de Bourclos m'a confié, il y a long-tems, qu'il est amoureux, & qu'il ne vouloit pas se marier; mais je ne sai que d'hier que c'est d'Agathe. Là-dessus, j'ai fondé mon projet; ces bilieux ont le sang chaud, ai-je dit; je lui ai proposé des drogues pour tempérer son amour, & je lui en ai donné ce matin qui feront le contraire.

La Mere ROUGEAU.

C'est d'un habile Apothicaire, ce que vous avez fait là. Je ne m'étonne pas s'il venoit ici si souvent, s'il y restoit si long-tems, & s'il étoit si triste.

M. CANON.

Il y viendra sûrement aujourd'hui.

La Mere ROUGEAU.

Dirai-je à ma fille qu'il l'aime ; car la petite coquine s'en doute bien ; mais elle n'en eſt pas ſûre.

M. CANON.

Cela n'eſt pas néceſſaire ; les filles ont bientôt là-deſſus toute la certitude qu'il faut, & puis bon chien chaſſe de race : vous êtes maligne, vous, la mere Rougeau ?

La Mere ROUGEAU.

Allons, allons, tais-toi : & crois-tu qu'il parlera aujourd'hui ?

M. CANON.

Mais oui, pourquoi pas ?

La Mere ROUGEAU.

C'eſt que s'il craint qu'on ne déſapprouve ſon mariage....

M. CANON.

J'aurai encore un autre moyen.

La Mere ROUGEAU.

Oui, mais ſi à force de drogues tu vas le faire crever.

M. CANON.

Je ne lui en donnerai plus ; c'eſt bon pour une fois, laiſſez-moi faire : tenez, le voici juſtement ; allons, faites venir votre fille ; ſelon la converſation qu'il aura, & que j'écouterai, nous agirons.

La Mere ROUGEAU.

Elle eſt peut-être dans le verger : allez l'avertir de me venir parler.

M. CANON.

J'y vais. Quand Monſieur de Bourclos voudra s'en aller, j'arriverai ; vous nous laiſſerez enſemble, afin que je puiſſe ſavoir ce qu'il penſe.

La Mere ROUGEAU.

C'eſt bon, allez, allez. Ecoute, écoute, aime-moi donc un peu.

M. CANON.

Oui, nous verrons cela.



SCENE

SCENE III.

M. DE BOURCLOS, La Mere ROUGEAU.

M. DE BOURCLOS.

BONJOUR la mere Rougeau.

La Mere ROUGEAU.

Monſieur, je ſuis votre ſervante; vous vous portez bien aujourd'hui.

M. DE BOURCLOS.

Oui, pas mal.

La Mere ROUGEAU.

C'eſt que vous avez bien dîné peut-être.

M. DE BOURCLOS.

Oui, avec aſſez d'appétit.

La Mere ROUGEAU.

Il y a des jours comme cela. Tenez, voilà Agathe qui vient.



SCENE IV.

M. DE BOURCLOS, La Mere ROUGEAU, AGATHE.

La Mere ROUGEAU.

ALLONS, venez venez, Mademoiselle, voilà Monsieur de Bourclos, qui a quelque chose à vous dire.

M. DE BOURCLOS.

Moi? (*à part.*) Je crois qu'elle devine (*haut.*) Vous vous trompez.

La Mere ROUGEAU.

Pardonnez-moi; il me semble que...

AGATHE.

Que voulez-vous que Monsieur me dise, ma mere?

La Mere ROUGEAU.

Ah, oui, oui, vous avez raison; Monsieur, c'est vrai, oui, je me trompe.

M. DE BOURCLOS.

Vous embellissez tous les jours, Mademoiselle Agathe.

AGATHE.

Monſieur, vous avez bien de la bonté !

La Mere ROUGEAU.

Vous la trouvez donc jolie, ma fille ?

M. DE BOURCLOS.

On ne peut pas la trouver autrement.

La Mere ROUGEAU.

Bon, autrement, elle le feroit bien davantage peut-être...

AGATHE, *bas à la mere Rougeau.*

Ma mere...

La Mere ROUGEAU.

Je ne dis rien, je ne dis rien.

M. DE BOURCLOS.

Pourquoi, Madame Rougeau ? Parlez, parlez.

La Mere ROUGEAU.

Ah, parlez vous-même ; ſi vous ſaviez tout ce que je lui dis depuis ſix ans.

M. DE BOURCLOS.

Et, ſur quoi ?

La Mere ROUGEAU.

Eh dame, c'eſt ſon ſecret. N'y a-t-il pas ſix ans que vous avez acheté cette terre-ci ?

M. DE BOURCLOS.

Oui, il y a eu ſix ans, le mois paſſé.

La Mere ROUGEAU.

C'eſt cela même ; mais tout cela finira.

AGATHE.

Quoi ?

La Mere ROUGEAU.

Ah, je ſai bien ce que je veux dire. Vous la trouvez donc jolie, ma fille ?

M. DE BOURCLOS.

Aſſurément.

La Mere ROUGEAU.

Vous ne lui aviez jamais dit encore ?

M. DE BOURCLOS.

C'eſt que . . . .

La Mere ROUGEAU.

Il ne faut pas vous gêner là-deſſus, déjà ; parce que, vous entendez bien, une mere eſt toujours bien-aiſe qu'on aime ſes enfans.

AGATHE.

Qu'est-ce que vous dites donc ma mere ?

La Mere ROUGEAU.

Laissez, laissez-moi faire. D'ailleurs, c'est la douceur même ; je l'y ai accoutumée, parce qu'il faut être comme cela avec les hommes ; je veux qu'elle rende son mari heureux.

M. DE BOURCLOS.

Sûrement il le fera.

La Mere ROUGEAU.

Oh, vous le dites ; mais je parie que vous ne le croyez pas.

M. DE BOURCLOS.

Pourquoi donc ?

La Mere ROUGEAU.

Parce qu'elle n'a pas de bien. Ah dame, si elle étoit bien riche, je lui dirois, ma fille il faut être fiere avec les hommes, parce que tout le monde voudroit d'elle.

M. DE BOURCLOS.

Quand on est faite comme elle, on n'a pas besoin de richesses.

La Mere ROUGEAU.

Ah, voilà ce qu'on appelle parler cela : tenez, Monſieur de Bourclos, aſſeyez-vous, aſſeyez-vous. Agathe, donne donc une chaiſe à Monſieur.

M. DE BOURCLOS.

Ce n'eſt pas la peine, je vais m'en aller.

La Mere ROUGEAU.

Vous avez des affaires ?

M. DE BOURCLOS.

Oui, j'ai bien de l'embarras dans la tête.

La Mere ROUGEAU.

Eh bien, débarraſſez-vous ; quand on a un fardeau trop lourd, il faut le mettre à terre : dites, nous vous aiderons.

M. DE BOURCLOS.

Vous ne ſavez pas ce que c'eſt.

La Mere ROUGEAU.

Ma fille en porteroit la moitié ; elle eſt aſſez forte pour cela. Dites toujours.

M. DE BOURCLOS.

Non, je ne ſaurois. Adieu.

La Mere ROUGEAU.

Mais ne vous en allez pas ; nous allons vous

laiſſer ſi vous voulez : en rêvant on trouve quelquefois. . . Allons, ma fille, ſaluez Monſieur.

M. DE BOURCLOS.

Vous vous en allez donc auſſi, Mademoiſelle ?

La Mere ROUGEAU.

Si vous voulez, je vous la laiſſerai.

M. DE BOURCLOS.

Non, non, je ne veux pas la gêner.

La Mere ROUGEAU.

Vous ne la gênerez point, elle n'a rien à faire.

M. DE BOURCLOS.

Eh bien ... je m'en vais.

La Mere ROUGEAU.

Tenez, voilà Monſieur Canon ; il vous tiendra compagnie ; dites-lui votre embarras, cela ſoulage toujours.



SCENE V.

M. DE BOURCLOS, M. CANON.

M. CANON, *bas à la mere Rougeau.*

ECOUTEZ ce que je vais dire (*à M. de Bourclos.*) Eh, Monsieur, je vous cherche par-tout.

M. DE BOURCLOS.

Pourquoi ?

M. CANON.

Le remede que je vous ai donné a-t-il tempéré votre amour ?

M. DE BOURCLOS.

Hélas, non, au contraire.

M. CANON.

Vous n'avez pas été indifférent pour Mademoiselle Agathe.

M. DE BOURCLOS.

Non, je l'aime plus que jamais.

M. CANON.

C'est singulier cela. Si vous aviez pû vous déterminer à l'épouser, c'étoit le meilleur remede ?

M. DE BOURCLOS.

Oui, mais vous ſavez tout ce qu'on diroit de ce mariage-là ?

M. CANON.

Vous avez raiſon. Allons, le moyen que j'ai imaginé eſt ſûr pour vous guérir de votre amour.

M. DE BOURCLOS.

Me guérir ?

M. CANON.

Ne le voulez-vous pas ?

M. DE BOURCLOS.

Mais il le faut bien ; je ſuis déſeſpéré !

M. CANON.

De quoi ?

M. DE BOURCLOS.

Ah !

M. CANON.

Je vous dis que mon moyen eſt ſûr.

M. DE BOURCLOS.

Quel eſt-il ?

M. CANON.

J'ai déjà agi, & j'ai été aſſez heureux pour réuſſir.

M. DE BOURCLOS.

Qu'avez-vous fait ?

M. CANON.

Comme l'amour meurt dès qu'il n'a plus d'espoir, l'envie de vous servir m'a fait imaginer un expédient sûr, & je me suis sacrifié pour vous.

M. DE BOURCLOS.

Comment ?

M. CANON.

J'ai demandé Mademoiselle Agathe, en mariage à sa mere.

M. DE BOURCLOS.

Pour vous ?

M. CANON.

Pour moi-même ; elle me l'a accordé, & je l'épouserai tout de suite. Que dites-vous de cela ? Je crois que vous m'aurez quelque obligation. Vous ne répondez point ?

M. DE BOURCLOS.

Et Mademoiselle Agathe, y a-t-elle consenti ?

M. CANON.

Elle n'en sait rien encore ; mais c'est tout de même ; sa mere me l'a promise.

M. DE BOURCLOS.

Et, ſi elle n'y vouloit pas conſentir ?

M. CANON.

Oh, ſa mere l'y forceroit bien.

M. DE BOURCLOS.

Faites-là moi venir, la mere Rougeau.

M. CANON.

Pourquoi faire ?

M. DE BOURCLOS.

Je veux lui parler.

M. CANON.

Je vais vous l'envoyer (*à part.*) Je crois que nous le tenons.

SCENE VI.

La Mere ROUGEAU, M. DE BOURCLOS.

M. DE BOURCLOS.

QUELLE idée a eu cet homme-là ! Et il prétend me ſervir.

La Mere ROUGEAU.

Monſieur Canon m'a dit que vous me demandiez, Monſieur.

M. DE BOURCLOS.

Oui, j'ai à vous parler.

La Mere ROUGEAU.

Me voilà toute prête à vous entendre.

M. DE BOURCLOS.

Vous mariez votre fille ?

La Mere ROUGEAU.

Oui, Monſieur, j'eſpere que vous le trouverez bon, que vous y conſentirez, & que vous allez me féliciter d'en être débarraſſée ; car, garder une fille, ce n'eſt pas peu de choſe au moins ; cependant elle eſt ſage.

M. DE BOURCLOS.

Et, croyez-vous qu'elle aime Monſieur Canon ?

La Mere ROUGEAU.

Point du tout ; mais cela ne fait rien.

M. DE BOURCLOS.

Cela ne fait rien ?

La Mere ROUGEAU.

Non, pour ſe marier, cela n'eſt pas toujours néceſſaire.

M. DE BOURCLOS.

Et, comment êtes-vous sûre qu'elle ne l'aime point ?

La Mere ROUGEAU.

Oh, je m'en doute, parce que ...

M. DE BOURCLOS.

Parce que ? ..

La Mere ROUGEAU.

Je vous ai dit, il y a six ans ...

M. DE BOURCLOS.

Achevez.

La Mere ROUGEAU.

Il y a six ans qu'elle est triste ; auparavant, elle chantoit toujours, c'étoit une réjouie, comme il n'y en a point.

M. DE BOURCLOS.

Est-ce que vous croyez qu'elle aimeroit quelqu'un ?

La Mere ROUGEAU.

Je l'imagine.

M. DE BOURCLOS.

Elle n'est donc pas aimée ?

La Mere ROUGEAU.

Ah dame, celui là, je ne peux pas vous le dire; car si ce quelqu'un l'aimoit, il y a longtems que je le lui aurois donné, s'il me l'avoit demandée.

M. DE BOURCLOS.

Il faudroit savoir qui elle aime.

La Mere ROUGEAU.

Ah, demandez-lui ça vous même.

M. DE BOURCLOS.

C'est que je voudrois qu'elle fût heureuse.

La Mere ROUGEAU.

Oh, elle le sera sûrement avec Monsieur Canon.

M. DE BOURCLOS.

Monsieur Canon ?

La Mere ROUGEAU.

Est-ce que vous n'approuvez pas ce mariage-là ?

M. DE BOURCLOS.

Si elle aime ailleurs ?

La Mere ROUGEAU.

Que voulez-vous que j'y fasse?

M. DE BOURCLOS.

Cela eſt vrai..... je voudrois lui parler.

La Mere ROUGEAU.

Eh, pardi, je m'en vais l'appeller. Agathe, Agathe.

M. DE BOURCLOS, *à part.*

Quel parti prendre ?

SCENE VII.

AGATHE, La Mere ROUGEAU, M. DE BOURCLOS.

AGATHE.

QUE voulez-vous ma mere ?

La Mere ROUGEAU.

Regardez comme elle eſt triſte.

M. DE BOURCLOS.

Mademoiſelle Agathe, me parlerez-vous naturellement ?

AGATHE.

Oui, Monſieur.

M. DE BOURCLOS.

Votre mere veut vous marier.

AGATHE.

Monſieur Canon vient de me le dire.

M. DE BOURCLOS.

Ce mariage vous plaît-il ?

AGATHE.

Monſieur.....

M. DE BOURCLOS.

On dit que vous aimez quelqu'un. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à votre mere ?

AGATHE.

Parce que cela ſeroit inutile.

M. DE BOURCLOS.

Si je pouvois vous faire épouſer ce que vous aimez, je vous en donne ma parole; nommez-le moi.

AGATHE.

Je ne le peux pas nommer, qu'il ne m'ait dit lui-même qu'il m'aime auparavant.

M. DE BOURCLOS.

Il ne vous l'a pas dit encore ?

AGATHE.

AGATHE.

Non, Monſieur, & je ne crois pas qu'il me le diſe jamais.

M. DE BOURCLOS.

Pourquoi? Peut-être vous aime-t-il, & qu'il craint de vous déplaire, en vous le diſant.

AGATHE.

Il n'y a rien d'offenſant quand on a envie d'épouſer.

M. DE BOURCLOS.

Il eſt vrai.

AGATHE.

Et s'il ne peut pas m'épouſer, cela eſt inutile.

La Mere ROUGEAU.

Elle dit fort bien, ne trouvez-vous pas, Monſieur?

M. DE BOURCLOS.

Aſſûrement..... Mais ſi je le connoiſſois, je lui demanderois ce qu'il a envie de faire.

AGATHE.

A quoi cela ſerviroit-il? Je vous dis qu'il ne m'épouſera pas.

La Mere ROUGEAU.

En ce cas-là, il ne faut pas lanterner, elle épousera Monsieur Canon. Monsieur je vous prie de la nôce.

M. DE BOURCLOS.

Moi, je sçai quelqu'un qui vous aime, & qui vous épousera si vous le voulez.

AGATHE.

Monsieur......

La Mere ROUGEAU.

Il faut dire qui c'est.

M. DE BOURCLOS.

Moi, charmante Agathe, qui vous aime depuis six ans, & qui desire de faire votre bonheur.

AGATHE.

Ah, Monsieur, il ne sera jamais plus grand qu'il l'est dans ce moment-ci.

La Mere ROUGEAU.

Elle répond fort bien, au moins, Monsieur.

M. DE BOURCLOS.

Seroit-ce moi que vous aimez?

AGATHE.

Comment aurois-je pu en aimer d'autre, après vous avoir vu ?

M. DE BOURCLOS.

Vous me charmez! *Il lui baise la main.*

SCENE VIII.

M. DE BOURCLOS, La mere ROUGEAU, M. CANON, AGATHE.

M. CANON.

Vous allez voir tous nos parens que je vous amène, la Mere Rougeau. Mais, que vois-je? Monsieur de Bourclos baise la main de ma prétendue!

M. DE BOURCLOS.

Oui, j'épouse Agathe.

La Mere ROUGEAU.

Monsieur Canon, vous savez ce que vous m'avez promis.

M. DE BOURCLOS.

Qu'est-ce que c'est?

La Mere ROUGEAU.

C'eſt, s'il n'épouſoit pas ma fille, de m'épouſer.

M. CANON.

Oui, la Mere Rougeau, voilà qui eſt fini.

M. DE BOURCLOS.

Eh-bien, en faveur de ce mariage, je vous donne à tous les deux un fief que j'ai à dix lieues d'ici pour toute votre vie.

M. CANON.

Grand-merci. Allons trouver nos parens, & le Notaire, pour faire nos deux contrats.

Fin du ſoixante-douzieme Proverbe.

LA
MARCHANDE
DE
CERISES.

SOIXANTE-TREZIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

Mad. MIGNONETTE, *Limonadiere. Robe de tafetas, un tablier blanc, boucles d'oreilles en boutons.*

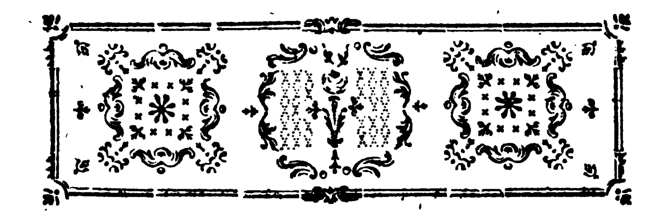
Mlle. MARIANNE, *fille de Madame Mignonette. Robe rose, rayée de blanc, tablier vert.*

M. D'ESCABIOUS. } *Officiers d'Infanterie, en uniformes.*
M. DE SAINT-DAMASE. }

La Mere ROGOME, *Marchande de cerises. Casaquin d'indienne, jupon de calmande rayée, relevé par derriere avec une épingle; tablier de grosse toile, grosse cornette, mouchoir de col à careaux rouges, souliers d'homme.*

JEAN, *Garçon de Caffé. Veste canelle, cheveux en long poudrés, tablier blanc.*

La Scène est dans un Caffé.



LA MARCHANDE DE CERISES.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE.

Mad. MIGNONETTE, *apportant son ouvrage, & voulant entrer dans son comptoir.*

TENEZ Marianne, rangez cette boëte, ils ont toujours la fureur de mettre quelque chose sur ce banc.

Mlle. MARIANNE.

Il n'y a plus rien, ma chere mere.

Mad. MIGNONETTE.

C'est bon. Allons passez, vous.

Mlle. MARIANNE.

Ah, ma chere mere, j'ai oublié mes ciseaux.

Mad. MIGNONETTE.

Vous vous servirez des miens. Qu'est-ce que vous allez faire là ?

Mlle. MARIANNE.

J'acheve d'ourler mes mouchoirs.

Mad. MIGNONETTE.

Comment, ils ne sont pas encore faits ?

Mlle. MARIANNE.

Mais c'est que....

Mad. MIGNONETTE.

Oui, c'est que, au lieu de travailler, vous avez toujours le nez en l'air, à regarder qui va & qui vient.

Mlle. MARIANNE.

Il est bien difficile....

Mad. MIGNONETTE.

Difficile, ou non, je ne veux pas que vous regardiez les hommes, entendez-vous?

Mlle. MARIANNE.

Mais quand on me parle?

Mad. MIGNONETTE.

Vous n'avez qu'à ne pas répondre.

Mlle. MARIANNE.

Mais je passerai pour une sotte, ou pour une impertinente.

Mad. MIGNONETTE.

Point du tout. Est-ce que je ne reponds pas pour vous?

Mlle. MARIANNE.

Mais si lorsqu'on vous parle, je faisois de même, que diriez-vous?

Mad. MIGNONETTE.

Que vous auriez tort; puisque je réponds, moi.

Mlle. MARIANNE.

Vous voulez donc que je passe pour être sourde?

Mad. MIGNONETTE.

Oui, précisément; voilà ce que je veux.

Mlle. MARIANNE.

Ce seroit une belle réputation que j'aurois là.

Mad. MIGNONETTE.

Elle vaudroit mieux que celle d'écouter tous les propos qu'on vous tiendroit.

Mlle. MARIANNE.

Mais quand j'étois petite, vous me faisiez parler à tout le monde.

Mad. MIGNONETTE.

Dans ce tems-là, c'étoit différent.

Mlle. MARIANNE.

Ce n'est pas la peine d'être grande pour être plus mal traitée qu'un enfant.

Mad. MIGNONETTE.

Quand on est grande, il faut être raisonnable ; ce que je vous dis là, c'est pour votre bien.

Mlle. MARIANNE.

Mais, quel mal puis-je faire en répondant à ceux qui me parlent ? Faites-vous du mal, vous, ma chere mere ; quand on vous dit que vous êtes bien aimable, & que vous répondez, en souriant : Monsieur, vous avez bien de la bonté ?

Mad. MIGNONETTE.

Je ſais bien que c'eſt pour rire; voilà pourquoi je ris auſſi.

Mlle. MARIANNE.

Oh! je ſuis bien ſûre que cela vous fait plaiſir.

Mad. MIGNONETTE.

Et ſur quoi le jugez-vous?

Mlle. MARIANNE, *ſouriant.*

Sur quelque choſe.

Mad. MIGNONETTE.

Mais encore?

Mlle. MARIANNE.

Je ne peux pas le dire.

Mad. MIGNONETTE.

Pourquoi cela? Apparemment que vous êtes bien-aiſe vous, quand on vous dit que vous êtes jolie.

Mlle. MARIANNE.

Oh, moi, vous m'avez défendu d'écouter quand on me parle, je n'entends rien.

Mad. MIGNONETTE.

En un mot, comme en cent, que je ne vous voie pas regarder.... Les Officiers ſur-tout.

Mlle. MARIANNE.

Oh, ma chere mere, pourquoi plutôt ceux-là que les autres ?

Mad. MIGNONETTE.

Parce qu'ils cherchent plus à tromper les filles.

Mlle. MARIANNE.

C'eſt bien dommage ; car ils ſont bien honnêtes, j'ai bien de la peine à croire cela.

Mad. MIGNONETTE.

Cela eſt pourtant bien vrai.

Mlle. MARIANNE.

Comment ſe peut-il faire que des gens qui ſe battent pour nous, ſoient des trompeurs ?

Mad. MIGNONETTE.

Oh, parce que cela arrive tous les jours.

Mlle. MARIANNE.

Il y en a, je ſuis ſûre, qui ne ſont pas comme vous dites.

Mad. MIGNONETTE.

Voilà Monſieur D'eſcabious : allons, taiſez-vous, & ſongez à ce que je vous ai recommandé, entendez-vous ?

Mlle. MARIANNE.

Oui, ma chere mere.

SCENE II.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE, M. D'ESCABIOUS.

M. D'ESCABIOUS.

MADAME Mignonette, je vous ſouhaite bien le bon jour.

Mad. MIGNONETTE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

M. D'ESCABIOUS.

Toujours à travailler ?

Mad. MIGNONETTE.

Il faut bien.

M. DESCABIOUS.

Et cette belle enfant-là auſſi ?

Mad. MIGNONETTE.

Sans doute, il ne faut pas que la jeuneſſe ſoit pareſſeuſe.

M. D'ESCABIOUS.

En vous imitant cela n'arrivera pas. Eſt-ce de la broderie qu'elle fait là, Mademoiſelle Marianne ?

Mad. MIGNONETTE.

Non, c'eſt un mouchoir qu'elle ourle.

M. D'ESCABIOUS.

Vous brodez bien, vous, Madame Mignonette.

Mad. MIGNONETTE.

Ah, comme cela.

M. D'ESCABIOUS.

Savez-vous que c'eſt mal fait de travailler toujours comme vous faites.

Mad. MIGNONETTE.

Pourquoi donc?

M. D'ESCABIOUS.

C'eſt que vous avez les yeux baiſſés & qu'on ne les voit pas.

Mad. MIGNONETTE.

Il n'y a pas grande perte.

M. D'ESCABIOUS.

Sandis, Madame, ſi Argus avoit eu des yeux comme les vôtres, il n'auroit pas eu beſoin d'en avoir cent.

Mad. MIGNONETTE.

Ah, Monſieur, c'eſt bien honnête; mais cent valent mieux que deux.

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons, regardez-moi.

Mad. MIGNONETTE.

Non, je ne le veux pas.

M. D'ESCABIOUS.

Bon! *Il met la main ſur l'ouvrage de Madame Mignonette pour l'empêcher de travailler; elle baiſſe encore plus la tête; il regarde Mademoiſelle Marianne qui lui ſourit, & il lui montre une lettre.*

Mad. MIGNONETTE.

Allons, finiſſez donc Monſieur, & laiſſez-moi travailler.

SCENE III.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-DAMASE.

M. DE SAINT-DAMASE.

AH, te voilà ici D'eſcabious, je te cherche par-tout.

M. D'ESCABIOUS.

Ah, Saint-Damaſe, j'ai été chez toi ce matin.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu venir à la Comédie Italienne ?

M. D'ESCABIOUS.

Non, je ne peux pas, j'ai affaire.

M. DE SAINT-DAMASE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. D'ESCABIOUS.

Je ne peux pas le dire.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je parie que je devine ton affaire.

M. DESCABIOUS.

Je parie que non.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je te dis que je ſai ce que c'eſt. Tiens, viens ici. *Ils vont s'aſſeoir auprès d'une table.*

M. DESCABIOUS.

Eh bien, qu'eſt-ce que tu crois ?

M. DE SAINT-DAMASE.

Que tu es amoureux.

M. DESCABIOUS.

De qui ?

M. DE SAINT-DAMASE.

De Madame Mignonette.

M.

M. D'ESCABIOUS.

Si c'eſt là ce que tu as deviné......

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien, c'eſt donc de ſa fille; car tu paſſes toutes tes journées ici.

M. D'ESCABIOUS.

Paix donc.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah, je ſavois bien.

M. D'ESCABIOUS.

Oui, Marianne me tourne la tête, cela eſt vrai.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et le ſait-elle?

M. D'ESCABIOUS.

Je crois qu'elle s'en doute; car elle me regarde à la dérobée, lorſque ſa mere a la tête baiſſée, & lorſque tu es arrivé.....

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien?

M. D'ESCABIOUS.

Elle me regardoit d'une façon....

M. DE SAINT-DAMASE.

Est-ce que tu ne lui as jamais parlé ?

M. D'ESCABIOUS.

Sa mere ne la quitte pas.

M. DE SAINT-DAMASE.

Tu es bien avancé !

M. D'ESCABIOUS.

Je la vois, & je n'ai jamais eu de ma vie un plus grand plaisir.

M. DE SAINT-DAMASE.

Mais, que comptes-tu faire ?

M. D'ESCABIOUS.

J'ai écrit une lettre ne pouvant pas lui parler, & je cherche depuis plusieurs jours le moyen de la lui donner.

M. DE SAINTDAMASE.

Mais il faut qu'elle veuille la prendre.

M. D'ESCABIOUS.

Je la lui ai montrée, & loin d'avoir eu l'air fâché, elle a souri.

M. DE SAINT-DAMASE.

C'est bon cela.

M D'ESCABIOUS.

Il ne faut plus qu'un moyen te dis-je.

M. DE SAINT-DAMASE.

Oh que diable, tu le trouveras. Allons, viens à la Comédie, voir le Déserteur.

M. D'ESCABIOUS.

Non, je voudrois tâcher aujourd'hui....

M. DE SAINT-DAMASE.

Aujourd'hui ou demain, cela est égal.

M. D'ESCABIOUS.

Non pas.

M. DE SAINT-DAMASE.

Il faut flatter la mere.

M. D'ESCABIOUS.

C'est ce que je fais toute la journée.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et par derriere elle.... Parbleu, je ne t'ai jamais vû si nigaud.

M. D'ESCABIOUS.

J'en conviens. Je rêve si je ne pourrois pas.... Écoutes-moi un peu. *Ils parlent bas.*

SCENE IV.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-DAMASE, La Mere ROGOME, JEAN.

La Mere ROGOME.

ACHETÉS de mes belles cerises, mes gros gobets.

JEAN.

Allons, allons, allez-vous-en ailleurs.

La Mere ROGOME.

Eh mais, Monsieur, il ne faut pas rebuter comme cela le pauvre monde; laissez-moi parler à Madame & à Mademoiselle.

JEAN.

Elles vous diront la même chose que moi; entrez si vous voulez.

La Mere ROGOME.

Ah, voilà ce qui s'appelle parler. Il est gentil cet enfant! allons, allons, je le ménerai avec moi quand je n'irons nulle part.

Mad. MIGNONETTE.

Jean, pourquoi laissez-vous entrer cette vilaine femme-là.

La Mere ROGOME.

Ma Princeſſe, achetez mon panier de cerises; c'eſt mon dernier, je vous en ferai bon marché.

Mad. MIGNONETTE.

Je n'en veux point.

La Mere ROGOME.

Cadet, dites donc à votre maitreſſe de les regarder tant ſeulement?

Mad. MIGNONETTE.

Allons, éloignez-vous, vous puez l'eau-de-vie, que c'eſt affreux.

La Mere ROGOME.

Et en vérité de Dieu, vous me croirez ſi vous voulez, mais c'eſt vrai comme il faut mourir un jour, je n'ai encore bû d'aujourd'hui qu'un demi-ſeptier de rogome, encore étoit-ce parce que j'étois prête de me trouver mal. Et cette belle Demoiſelle-là ne veut pas de mes ceriſes non plus?

Mad. MIGNONETTE.

Non, non, allez-vous-en plus loin.

La Mere ROGOME.

Eh, mais, écoutez mon petit cœur, je vous

apporte ce panier-là, à vous, parce qu'elles sont douces & sucrées comme du miel.

Mad. MIGNONETTE.

Je vous dis que je n'en veux point.

La Mere ROGOME.

Vous ne savez pas ce que vous refusez. *Elle chante.*

Ceux de Pantin, de Saint-Oüen, de Saint-Cloud,
Dansent mieux que ceux de la Villette.
Ceux de Pantin, de Saint-Oüen, de Saint-Cloud,
Dansent bien mieux que chez nous.

Elle Danse & Chante.

Taleralalalala, &c.

Mlle. MARIANNE.

Ah, ma chere mere, la drôle de femme !

Mad. MIGNONETTE.

Ne voyez-vous pas qu'elle est ivre.

La Mere ROGOME.

Je m'en vas voir par là-bas, si je trouverons à vendre ma marchandise.

Mad. MIGNONETTE.

Allez, allez.

La Mere ROGOME.

Je vous demande pardon, au moins, ma chere Dame ; c'eſt pour vous faire rire, car moi je n'en ai point d'envie.

Mad. MIGNONETTE.

C'eſt bon, c'eſt bon.

La Mere ROGOME, *pleurant.*

Eſt ce que mon mari n'eſt pas à l'Hôtel-Dieu, qui ſe meurt le pauvre cher homme !

JEAN.

Et vous chantez ?

La Mere ROGOME.

Eh mais écoutez, vous qui entendez la raiſon, eſt-ce que je puis empêcher cela ? ſi Dieu le veut, il eſt bien le maître de le prendre. Si vous voulez vous ſerez mon ſecond, cadet, je vous trouve bien gentil.

Mad. MIGNONETTE.

Allons, laiſſez-nous donc.

La Mere ROGOME.

Madame, je vous demande bien pardon,

je n'ai offensé personne je crois, ce que je dis là est en tout bien & tout honneur du moins.

JEAN.

Tenez voilà deux Messieurs là-bas, qui vous acheteront peut-être vos cerises.

La Mere ROGOME.

N'est-ce pas des Officiers ?

JEAN.

Oui, vraiment.

La Mere ROGOME.

Ah tant mieux, j'aime bien avoir affaire à Messieurs les militaires, cela ne vous barguigne pas avec les femmes.

Mad. MIGNONETTE.

Allez vous-en donc.

La Mere ROGOME.

Oui, oui, ma Princesse. (*Elle va à Messieurs Descabious & de Saint-Damase.*) Allons mes Officiers, achetez-moi ce panier de cerises.

M. D'ESCABIOUS.

Allons, Allons, laissez-nous en repos.

La Mere ROÇOME.

Eh, mon Dieu, comme vous vela fâché! Ah, c'eſt pour badiner je crois.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu bien t'en aller.

La Mere ROGOME, *chantant.*

Ah maman que je l'ai échapé belle!
Ce matin
Colin
Comme un lutin.
Dans ma ruelle,
Ah maman, que je l'ai échapé belle!
J'ai cru de mon cœur,
Qu'il ſeroit le vainqueur.

Ah, Monſieur le Chevalier, écoutez-moi donc. Vous n'avez jamais vu de ſi belles ceriſes.

M. DE SAINT-DAMASE.

Nous n'en voulons point.

La Mere ROGOME, *chante.*

Un Officier, deux Officiers, trois Officiers
Enſemble,
Ont enlevé ma mie,
Ont enlevé ma mie Margot,
Ont enlevé ma mie.

M. D'ESCABIOUS.

Cette femme-là est bien insupportable !

La Mere ROGOME.

Là, là, ne vous fâchez pas, la paix de Dieu.

Elle Chante.

Eh, gai, gai, gai mes Officiers,
Venez chez moi le Dimanche ;
Car le Lundi,
Le Mardi,
Le Mercredi,
Le Jeudi,
Le Vendredi,
Le Samedi ;
C'est une aut'e paire de manches.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu bien te taire.

M. D'ESCABIOUS.

Attends-là, & tiens-toi tranquille.

La Mere ROGOME.

Allons, allons, la paix de Dieu. *Elle s'assied sur ses talons.*

M. D'ESCABIOUS.

Il me vient une idée au sujet de ces cerises, pour donner ma lettre.

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien, dis ?

M. D'ESCABIOUS.

C'eſt qu'il ne faut pas que Madame Mignonette nous entende.

M. DE SAINT-DAMASE.

Parle bas. *Ils parlent bas.*

M. D'ESCABIOUS, *haut.*

Tu comprends cela ?

M. DE SAINT-DAMASE.

A merveille. Laiſſes-moi faire.

M. D'ESCABIOUS.

Où ſont-elles donc ces ceriſes ?

La Mere ROGOME.

Les voilà, les voilà, mon Officier.

M. DE SAINT-DAMASE.

Voyons-les.

M. D'ESCABIOUS.

Elles ne ſont pas trop belles.

La Mere ROGOME.

Elles ſont belles comme vous, mes bijoux.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah, elles ne ſont pas laides.

La Mere ROGOME.

Elles ſont groſſes comme des prunes.

M. D'ESCABIOUS.

Oui, je t'en réponds.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ma foi, écoutes-donc, je les trouve belles moi.

La Mere ROGOME.

Achetez-les donc, mon Roi.

M. D'ESCABIOUS.

Je parie que les yeux de Madame Mignonette, ſont plus grands, que ces ceriſes ne ſont groſſes.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je parie que non.

M. D'ESCABIOUS.

Nous verrons.

M. DE SAINT-DAMASE.

Qu'eſt-ce que nous parions ?

M. D'ESCABIOUS.

Eh bien, le panier de ceriſes.

M. DE SAINT-DAMASE.

Voilà qui eſt fait.

M. D'ESCABIOUS.

Mais il faut les meſurer.

M. DE SAINT-DAMASE.

C'eſt ton affaire.

M. D'ESCABIOUS, *s'approchant.*

Madame Mignonette, nous venons de faire un pari.

Mad. MIGNONETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Meſſieurs ?

M. D'ESCABIOUS.

Vous me ferez gagner; car cela vous regarde.

Mad. MIGNONETTE.

Moi, comment donc ?

Mlle. MARIANNE.

Ah, ma chere mere, vous l'avez sûrement entendu; car je l'ai entendu, moi.

Mad. MIGNONETTE.

Voulez-vous bien vous taire.

M. D'ESCABIOUS.

Tenez, Madame Mignonette, Saint-Damaſe

trouve ces cerises fort belles, & moi j'ai parié que vos yeux sont plus grands qu'elles ne sont grosses.

Mlle. MARIANNE.

Voilà ce que j'ai entendu.

Mad. MIGNONETTE.

Encore. (*A Monsieur Descabious.*) Monsieur mes yeux sont comme ils sont; mais ils ne sont pas si grands que vous le dites.

M. D'ESCABIOUS.

Et moi je soutiens que je gagnerai mon pari.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et comment saurons-nous cela?

M. D'ESCABIOUS.

En les mesurant.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et comment feras-tu?

M. D'ESCABIOUS.

Si Madame Mignonette le veut bien, cela sera fait tout de suite. (*Il prend deux cerises qui tiennent ensemble, & il dit à Madame Mignonette,*) Permettez.

Mad. MIGNONETTE.

Que voulez-vous faire ?

M. D'ESCABIOUS.

Mesurer.

Mad. MIGNONETTE.

Comment ?

M. D'ESCABIOUS.

Fermez les yeux, je mettrai ces cerises dessus, & Saint-Damase jugera.

Mad. MIGNONETTE.

Non, non; on se moqueroit de moi.

Mlle. MARIANNE.

Ah, ma chere mere!

La Mere ROGOME.

Allons, mon cher cœur, ne faites pas la petite bouche, afin que je vende mon panier de cerises.

Mad. MIGNONETTE.

En vérité....

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons. (*Il met les cerises d'une main sur les yeux de Madame Mignonette, & de l'autre*

il donne la lettre à Mademoiselle Marianne.) Tu vois, je t'en fais juge.

La Mere ROGOME *chante.*

Voilà mon Cousin
L'allure
Mon Cousin,
Vo là mon Cousin
L'allure.

M. D'ESCABIOUS.

Te tairas-tu?

M. DE SAINT-DAMASE.

Je conviens que j'ai perdu.

Mad. MIGNONETTE.

Mais cela n'est pas possible.

M. D'ESCABIOUS.

Je connoissois vos yeux, j'étois bien sûr de gagner. (*A Saint-Damase.*) Toi, paye le panier de cerises.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je ne demande pas mieux. *Il donne vingquatre sols à la Mere Rogome.*

La Mere ROGOME.

En vous remerciant mon Capitaine.

M. D'ESCABIOUS.

Elles ſont à vous, Madame Mignonette.

Mad. MIGNONETTE.

Ah, Monſieur....

M. D'ESCABIOUS.

Sans vous, je ne les aurois pas gagnées.

Mad. MIGNONETTE.

Vous êtes bien honnête; mais j'ai bien de la peine à le croire.

La Mere ROGOME.

Mon Officier, ſi vous voulez des oranges, je vous en apporterons auſſi.

M. DE SAINT-DAMASE.

Oui, oui, une autrefois.

La Mere ROGOME.

Vous meſurerez de même encore.

M. D'ESCABIOUS.

C'eſt bon, c'eſt bon.

La Mere ROGOME, *chante.*

Lorsque l'on a bien du mérite
On ne manque pas de galand ;
Eh, mais Monsieur, qu'est-ce que vous dites ?
Je ne suis t'encor qu'un enfant :
L'amour non plus n'est pas t'aut chose
Quoiqu'on en glose,
Il faut zun amant,
Et reli relan,
Et relan tanplan,
D'abord il cause,
Puis il vous mene tambour battant.

(*A Jean.*) Adieu, Cadet. *Elle s'en va.*



SCENE V.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-DAMASE.

M. DE SAINT-DAMASE.

ALLONS, viens-tu aux Italiens ?

M. D'ESCABIOUS.

Je le veux bien.

M. DE SAINT-DAMASE.

Madame, Mademoiſelle, je ſuis bien votre ſerviteur.

Mad. MIGNONETTE.

Meſſieurs, je ſuis bien votre ſervante.

M. D'ESCABIOUS.

Mademoiſelle, je ſouhaite que vous trouviez les ceriſes bonnes.

Mad. MIGNONETTE.

Monſieur, vous avez bien de la bonté.

SCENE VI.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE.

Mlle. MARIANNE.

Ils ſont bien polis ces Meſſieurs-là, ma chere mere.

Mad. MIGNONETTE.

Oui, oui. Allons, pliez votre ouvrage.

Mlle. MARIANNE.

Cela ſera bien-tôt fait.

Mad. MIGNONETTE.

Parce que nous allons aller chez votre tante.

Mlle. MARIANNE.

Ah, j'en ſerai bien-aiſe; parce que j'ai quelque choſe à dire à ma couſinè. *Elles ſortent.*

Fin du ſoixante-treizieme Proverbe.

LA
DENT.

SOIXANTE-QUATORZIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

LE BARON CLEINERSDORFF, *Colonel Allemand.*

LE CHEVALIER DE SAINT-CLAIR, *François, Capitaine dans le Régiment de Cleinersdorff. En manchettes à dentelles.*

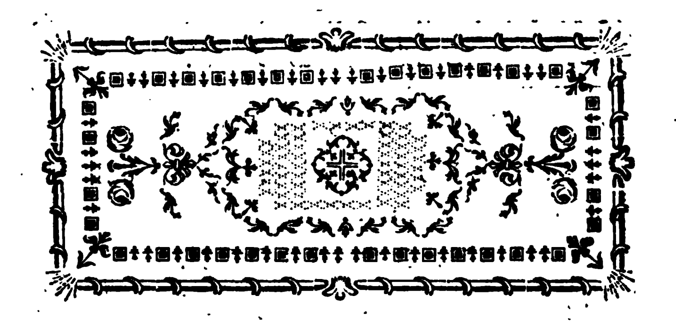
M. ROSSBOCH. } *Allemands, Lieuten. dans*
M. WASSBRUCH. } *le Régiment de Cleinersdorff. Grandes manchettes de batiste.*

(*Tous avec le même Uniforme étranger.*)

M. TIREFORT, *Dentiste François. Habit rouge, veste noire, perruque ronde, chapeau bordé & couteau de chasse.*

PITERMANN, *Maître du Caffé. Veste jaune, habit vert à boutons plats, manches à la matelotte, perruque noire, col noir, sans chapeau.*

La Scène est dans un Café, à Luxembourg.



LA
DENT.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. ROSSBOCH, M. WASSBRUCH.

M. ROSSBOCH.

QUEST-CE que c'eſt donc Waſsbruch, tu portes un chagrin depuis le dîner ?

M. WASSBRUCH.

Je ſai bien, ſi je ne dis pas.

M. ROSSBOCH.

Moi, ſi j'avois, avec toi je dirai.

M. WASSBRUCH.

Je dis auſſi à cette moment, & toi il ſera auſſi comme je dirai.

M. ROSSBOCH.

Quand je ſuis ami un fois, je ſuis pour toute la vie, voye-vous.

M. WASSBRUCH.

Je ſuis bien auſſi moi tout comment.

M. ROSBOCH.

Parle donc?

M. WASSBRUCH.

C'eſt cette François qui me lui fait un tournement de tête.

M. ROSSBOCH.

La Cheval Saint-Glair?

M. WASSBRUCH.

Ya, cette.... je veux pas dire, il vient dans le Régiment avec le Compagnie avant nous deux. Tiaple, c'eſt une diaple d'affaire.

M. ROSSBOCH.

Cela il eſt fini; je parle plus.

M. WASSBRUCH.

Je parle point non plus moi encore; mais

c'eſt Monſieur la Colnel qui dit toujours, la Cheval Saint-Glair, il eſt charmant; la Cheval Saint-Glair, il eſt un grand Officier; la Cheval Saint-Glair.... & puis encore toujours la Cheval Saint-Glair: cela il me feroit jurer contre le France tiaplement, voye-vous.

M. ROSSBOCH.

Oui, cette Françouſe-là, il me..... il me..... je dirai pas encore un fois.

M. WASSBRUCH.

Mais cette Colnel il dit pas Monſieur Roſsboch, Monſieur Waſsbruch, ils ſont encore comme Monſieur la Cheval Saint-Glair.

M. ROSSBOCH.

S'il diſoit, alors je ſuis content.

M. WASSBRUCH.

Je ſuis auſſi moi. Mais il dit pas. La Cheval il eſt toujours avec la Colnel, la matin, la ſoir, & d'abord qu'il vient avec lui dans ſon maiſon, il dit Cheval, dîne-vous avec moi? & Monſieur Roſsboch, Monſieur Waſsbruch, il parle pas de dîner qu'un fois jamais.

M. ROSSBOCH.

Et presque pas encore sur un semaine.

M. WASSBRUCH.

Cette Capitaine-là, je voudrois envoyer dans sa pays.

M. ROSSBOCH.

Sans la Colonel, je dirai à lui marche sur ton France.

M. WASBRUCH.

Il boive pourtant assez grandement.

M. ROSSBOCH.

Je prie lui à dîner cette jour.

M. WASBRUCH.

Comment ?

M. ROSSBOCH.

Je dirai pourquoi, je fais avec lui un pon attrapement avec son dentelle qu'il a des manchettes, voulez-vous faire aussi ?

M. WASBRUCH.

Je suivre vous avec plaisir; je vois je crois qu'il viênt à cette Café.

M. ROSSBOCH.

Par mon foi, vous il dit véritablement, si je prie à présent pour le dîner demain ?

M. WASSBRUCH.

Eh-bien, je suis content.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, M. ROSSBOCH, M. WASSBRUC.

LE CHEVALIER.

MESSIEURS, je ne m'attendois pas de trouver ici, si bonne compagnie.

M. WASSBRUCH.

Monsieur la Chevàl, nous sommes pas un aussi bon compagnie pour vous que Monsieur la Colnel.

LE CHEVALIER.

Monsieur le Baron, me traite fort bien; mais je suis aussi très-aise de me trouver avec mes camarades, & de pouvoir boire avec eux.

M. ROSSBOCH.

Parle-vous véritablement?

LE CHEVALIER.

Assurément.

M. ROSSBOCH.

Eh-bien, Monsieur, la Cheval, voulez-vous dîner demain avec Monsieur Wasbruch, dans mon maison?

LE CHEVALIER.

Je ne demande pas mieux.

M. ROSSBOCH.

Nous ferons pas un ſi pon chere que Monſieur le Baron.

LE CHEVALIER.

Vous vous moquez de moi.

M. ROSSBOCH.

Mais nous boirons pour le vin, plus que encore chez lui vous buvez avec.

LE CHEVALIER.

Je ſuis très-aiſe de votre propoſition, & je l'accepte avec grand plaiſir, je craignois que vous ne fuſſiez fâchés contre moi.

M. WASSBRUCH.

A cauſe du compagnie que Monſieur la Colnel, il a donné à vous?

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le dis franchement, je ne voulois même pas la prendre; mais il m'a dit qu'il étoit le maître dans ſon Régiment, que c'étoit l'uſage, & que vous ne m'en voudriez point de mal.

M. ROSSBOCH.

Il avoit grande raiſon, ſur-tout pour avec vous.

LE CHEVALIER.

Je croyois m'appercevoir que vous n'étiez pas content de me voir dans votre Régiment.

M. WASBRUCH.

C'eſt ſûrement un patinage que vous dites-là, Monſieur Cheval Saint-Glair.

LE CHEVALIER.

Non, je vous dis que je le craignois.

M. ROSSBOCH.

Monſieur Baron, il ſait bien que nous devons être ami avec vous; c'eſt pour cela que nous voulons boire demain avec.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi ne boirions-nous pas aujourd'hui quelque choſe en attendant?

M. WASSBRUCH.

Je ſuis toujours d'avis pour cela.

LE CHEVALIER.

Je vais demander de la liqueur.

M. ROSSBOCH.

Je vais appeller Pitermann. Pitermann?

SCENE III.

LE CHEVALIER, M. ROSSBOCH, M. WASBRUCH, PITERMANN.

PITERMANN.

VAS?

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que nous boirions bien?....

PITERMANN.

Voulez-vous, waſſer Dantzich?

LE CHEVALIER.

Oui. Apportez-en. *Il regarde Pitermann, choiſir une bouteille.*

M. PITERMANN.

Vous allez avoir du bon.

M. ROSSBOCH. *Bas à Monſieur Waſsbruch.*

Fais avec moi, ce que je dis & je ferai.

M. WASSBRUCH.

Ya, ya.,

M. PITERMANN.

Je tiens un bouteille, qui eſt plus que cinq ans dans le maiſon....

LE CHEVALIER.

Apporte ici...

M. ROSSBOCH.

Je connois, il eſt bon.

PITERMANN.

Tenez, c'eſt pour du meilleur. Voilà des verres. *Il verſe.*

LE CHEVALIER, *préſentant l'eau de Dantzich.*

Allons, Meſſieurs.

M. WASSBRUCH.

Monſieur Cheval, je prends jamais avant vous.

LE CHEVALIER.

Vous vous moquez, je fais les honneurs, allons ſans façon.

M. WASSBRUCH.

Je prends donc.

M ROSSBOCH.

C'eſt pour boire à votre ſanté, Monſieur Cheval Saint-Clair.

M. WASSBRUCH.

Je bois auſſi tout de même, je me fais ce plaſir-là.

LE CHEVALIER.

Messieurs, vous me faites bien de l'honneur; c'est de tout mon cœur. *Ils trinquent tous les trois.*

M. WASSBRUCH.

Cette ratafiat il est fort pon.

M. ROSSBOCH.

Oh, je save bien, il est de mon connoissance.

LE CHEVALIER.

Je voudrois avoir quelque chose de meilleur pour cimenter un peu notre amitié; mais il me viendra un de ces jours du ratafiat de Boulogne.

M. ROSSBOCH.

Vous avez en France tout le commodité pour avoir.

LE CHEVALIER.

Mais, comme ici.

M. WASSBRUCH.

Oh, non lé France, il est plus meilleur pour cela.

M. ROSSBOCH.

Pardi, il me vient un pon pensée.

LE

LE CHEVALIER.

Qu'est ce que c'est ?

M. ROSSBOCH.

Il faut que nous buvions au santé du Roi de France.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur.

M. WASSBRUCH.

Je boive aussi moi avec un grand plaisir.

M. ROSSBOCH.

Mais il faut faire plus pour son santé avec.

M. WASSBRUCH.

J'ai veux bien.

LE CHEVALIER.

Quoi donc ?

M. ROSSBOCH.

On casse le verre dans cette pays, quand on boit un grande santé après.

LE CHEVALIER.

Eh bien, nous les casserons. Allons buvons.

M. ROSSBOCH.

Non, non, Wart Wart. Moi, je déchire mon manchette pour son santé.

M. WASSBRUCH.

Je fais aussi. *Ils déchirent tous les deux leurs manchettes qui sont de baptiste.*

LE CHEVALIER.

Allons, Messieurs, je fais de même que vous. (*Il déchire les siennes qui sont de dentelle.*) Buvons, Messieurs, buvons. *Ils trinquent & boivent.* (*A part.*) Les coquins me le payeront.

M. ROSSBOCH.

C'est un fort bon avisement. Trouve-vous pas, Monsieur Cheval Saint-Glait ?

LE CHEVALIER.

Sans doute. On ne pouvoit pas faire moins.



SCENE IV.

LE CHEVALIER, M. WASSBRUCH, M. ROSSBOCH, M. TIREFORT.

M. TIREFORT.

JE me nomme Tirefort, Monſieur, je ſuis François, je paſſe dans cette ville; & je viens vous offrir mes très-humbles ſervices. Je ſuis dentiſte, & ſi ces Meſſieurs avoient beſoin de mon miniſtere, j'en ferai très-flatté.

LE CHEVALIER.

Attendez, je vais vous dire où je demeure; & vous viendrez demain matin.

M. TIREFORT.

Je n'y manquerai pas Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Tenez, dans cette rue-là, à droite; la premiere porte en entrant.

M. TIREFORT.

Je trouverai bien.

LE CHEVALIER, *bas à M. Tirefort.*

Ecoutez, je m'en vais vous propofer de m'arracher une dent fauffe que j'ai, & vous la tirerez tout de fuite. Je vous la montrerai. Faites femblant de vous en aller.

M. TIREFORT.

Oui, Monfieur le Chevalier. *Il veut s'en aller.*

LE CHEVALIER.

Attendez. (*A Meffieurs Waffbruch & Roffboch.* Meffieurs, cet homme-là me fait venir une idée, pour boire à la fanté de l'Empereur, qui vaudra bien mieux que celle que vous avez eu pour le Roi de France; donnez, donnez vos verres. *Il leur verfe à boire.*

M. ROSSBOCH.

Qu'eft-ce que vous voulez dire ?

LE CHEVALIER.

Nous avons déchiré nos manchettes pour le Roi, il s'agit de nous faire arracher chaçun une dent pour la fanté de l'Empereur. Allons, je commence. Monfieur Tirefort, arrachez-moi une dent. *Il lui montre.*

M. TIREFORT.

Cela va être fait dans l'inſtant. *Il prend ſon outil.*

M. WASSBRUCH.

Mais, Monſieur Cheval Saint-Glair.

M. TIREFORT *montre la dent qu'il a arrachée.*

LE CHEVALIER.

C'eſt bien. Allons, à vous Monſieur Roſſboch.

M. ROSSBOCH.

Monſieur, je ferai pas.

LE CHEVALIER.

Comment?

M. WASSBRUCH.

Non, Monſieur, il ne doive pas faire, n'y moi auſſi.

LE CHEVALIER.

Ah, parbleu, Meſſieurs, quoi! pour l'Empereur, vous me refuſez?

M. ROSSBOCH.

Ecoute-vous donc un raiſon.

LE CHEVALIER.

Je n'écoute rien, Monſieur, je me fais ar-

racher une dent à la ſanté de l'Empereur, parce que je ſuis à ſon ſervice, vous y êtes auſſi, vous devez ſuivre mon exemple.

M. ROSSBOCH.

Mais mon dent, il fait point le ſanté à l'Empereur.

LE CHEVALIER.

Et ma manchette que fait-elle au Roi de France? Enfin, vous devez faire ce que j'ai fait, puiſque j'ai fait ce que vous avez voulu.

M. WASSBRUCH.

Non, Monſieur; vous donne point le loi chez nous.

LE CHEVALIER.

Nous verrons, Meſſieurs.

M. WASSBRUCH.

Vous ne verrez point.

LE CHEVALIER.

Cela vous plaît à dire. Allons, Monſieur Roſſboch, aſſoyez-vous.

M. WASSBRUCH.

Il s'aſſoyera pas, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Je vous dis que je le veux.

SCENE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, M. ROSSBOCH, M. WASSBRUCH, M. TIREFORT.

LE BARON.

QU'EST-CE que c'est donc Chevalier, vous voilà bien en colere.

LE CHEVALIER.

Monsieur le Baron, je vous prie, jugez-nous.

LE BARON.

Voyons, de quoi est il question?

M. ROSSBOCH.

Monsieur la Cheval Saint-Glair, il feut faire arracher à nous seulement chacun un dent, & nous n'avons pas besoin Monsieur la Colnel.

M. WASSBRUCH.

C'est vrai, Monsieur Colnel, il dit qu'il fera faire à nous.

LE BARON.

Qu'elle est donc cette plaisanterie Chevalier?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point une plaiſanterie, mon Colonel.

M. ROSSBOCH.

Si, ſi, patinage, fort bon comme cela.

LE CHEVALIER.

Non, cela eſt très-ſérieux. Ces Meſſieurs propoſent de boire à la ſanté du Roi de France, & pour mieux la célébrer, ils ont déchiré leurs manchettes; j'ai déchiré auſſi les miennes, & quoiqu'elles ſoient aſſez belles, je n'y ai point de regret.

LE BARON.

Quoi, vous avez déchiré vos manchettes?

LE CHEVALIER.

Oui; ce n'eſt rien que cela.

M. WASSBRUCH.

On a pour de l'argent; mais un dent....

LE CHEVALIER.

Laiſſez-moi donc parler, Monſieur. Je veux leur rendre leur revanche ſur la ſanté de l'Empereur, & pour faire plus, je me fais arracher une dent.

LE BARON.

Une dent ?

M. TIREFORT.

Oui, la voilà.

LE CHEVALIER.

Ils ne veulent plus boire à la santé de l'Empereur.

LE CHEVALIER.

Quoi, Messieurs vous refusez de boire ?

M. WASSBRUCH.

Non, Monsieur la Colnel.

M. ROSSBOCH.

Nous voulons bien boire.

LE BARON.

Oui, mais pour votre maître, vous ne voulez pas faire ce que fait un François.

M. WASSBRUCH.

Quoi, faire arracher son dent?

LE BARON.

Sans doute.

M. ROSSBOCH.

Mais, Monsieur Colnel, voye-vous, on a

pour de l'argent un manchette & point un dent.

LE BARON.

Eh bien, Messieurs, allez-vous-en en prison.

M. WASSBRUCH.

Monsieur Colnel.

LE BARON.

Et vous Monsieur, allez avec eux pour leur arracher à chacun une dent.

M. TIREFORT.

Oui, Monsieur le Baron.

M. ROSSBOCH.

En verité, Monsieur Colnel, le prison il est je crois assé pour cela.

LE BARON.

Refuser de boire à la santé de l'Empereur !

M. WASBRUCH.

Nous voulons bien boire.

LE BARON.

Si vos dents ne sont pas arrachées dans un quart d'heure, vous serez cassés tous les deux.

M. WASBRUCH.

Ah, men gott, men gott.

LE BARON.

Allons, allons, partez. Ou je vais envoyer chercher la garde avec un Officier Major.

M. ROSSBOCH.

Nous marchons, Monsieur Colnel.

LE BARON.

Et vous ferez bien.



SCENE VI.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

MONSIEUR le Baron, je vous demande grace pour eux.

LE BARON.

Comment quand ils vous ont voulu faire un mauvais tour ; parce qu'ils sont jaloux de vous ?

LE CHEVALIER.

Bon, qu'est-ce que cela me fait ? il m'en coûte une paire de manchettes, & voilà tout.

LE BARON.

Et votre dent ?

LE CHEVALIER.

Elle étoit fausse.

LE BARON.

Tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment ; j'en ferai remettre demain une autre.

LE BARON, *riant excessivement.*

Ah, ah, ah, le tour est excellent !

LE CHEVALIER.

Je n'ai voulu que leur en faire la peur.

LE BARON.

Oh bien moi, je veux qu'ils se souviennent de cela.

LE CHEVALIER.

Ah, je vous prie que non.

LE BARON.

Voilà encore de jolis sujets pour être jaloux de la préférence que je vous donne, & que vous méritez.

LE CHEVALIER.

Ils m'en haïront encore davantage.

LE BARON.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

LE CHEVALIER.

Je serois au désespoir que vous leur en voulussiez.

LE BARON.

Je veux qu'ils soient punis, afin que tout le

monde se moque deux. Je sais comme il faut mener ces Messieurs-là.

LE CHEVALIER.

Mais......

LE BARON.

Non, non, venez avec moi, je vais envoyer à la prison un Officier Major, pour qu'il me rapporte les deux dents.

LE CHEVALIER.

Ils sortiront donc tout de suite, après cela?

LE BARON.

Nous verrons. Ce sera toute la grace que je pourrai leur faire. *Ils s'en vont.*

Fin du soixante-quatorzieme Proverbe.

L'ASNE

DANS

LE POTAGER.

SOIXANTE-QUINZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. GOURCHON, *Procureur. En robe-de-chambre, avec une perruque.*

Mlle. ADELAIDE, *fille de M. Gourchon. Petite robe, petit bonnet, & un tablier vert.*

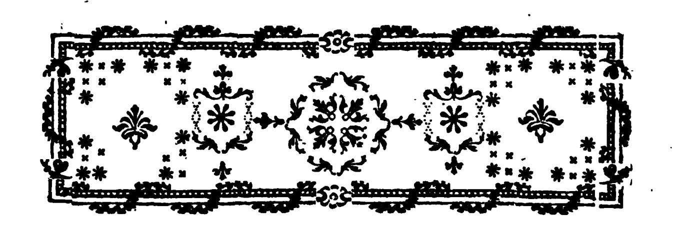
M. BROUTE, *vieux Médecin. Habit & veste brune à boutons d'or, vieille grande perruque & canne.*

SAINT-ANDRÉ, *Laquais de M. Gourchon. Veste grise & redingotte, petite perruque courte.*

DAME GERMAINE, *Gouvernante de M. Broute. En Cuisiniere, avec un tablier blanc.*

La Scène est à la Campagne chez M. Gourchon, dans une Salle-Basse.

L'ASNE



L'ASNE DANS LE POTAGER.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE, SAINT-ANDRÉ.

M. GOURCHON, *en colere.*

CES animaux-là ne prennent garde à rien.

SAINT-ANDRÉ.

Mais Monsieur.....

M. GOURCHON, *en colere.*

Je ne parle pas à vous; cependant vous auriez pu le voir comme moi.

Mlle. ADELAIDE.

Papa, qu'eſt-ce qui vous fâche donc ſi fort ?

M. GOURCHON.

Vous n'êtes jamais ici non plus, vous.

Mlle. ADELAIDE.

Mais ne m'avez-vous pas permis d'aller chez Madame le Roux ?

M. GOURCHON.

Oui, & j'ai eu tort.

Mlle. ADELAIDE.

Parce que c'eſt ſon jour d'aſſemblée aujourd'hui?...

M. GOURCHON.

Oui, d'aſſemblée! Il faut faire ſes affaires premierement & puis l'on s'amuſe après; ce n'eſt pas en allant chez les autres, que l'on ſait ce qui ſe paſſe chez ſoi.

Mlle. ADELAIDE.

Qu'eſt-il donc arrivé?

M. GOURCHON.

Le jardinier & ſon fils ſont dans le jardin à ce qu'ils diſent....

SAINT-ANDRÉ.

Oui, Monſieur, ils y étoient.

M. GOURCHON.

Ils y étoient, ils y étoient, & ils ne le voyent pas!

Mlle. ADELAIDE.

Mais quoi?

M. GOURCHON.

Je m'en vais vous le dire. J'étois à écrire dans le petit cabinet ici à côté, tout d'un coup je ne vois plus clair; je crois que le tems ſe couvre, ou bien qu'il y a un éclipſe, je lève la tête, & je vois un âne tout contre ma fenêtre qui m'ôte le jour, & qui mange les choux de mon jardin.

Mlle. ADELAIDE.

Un âne! Et par où eſt-il entré?

M. GOURCHON.

Ils n'en ſavent rien, à ce qu'ils diſent. Je les appelle tous les deux, Robert, Pierrot, ils ne répondent pas le mot, & l'âne mange toujours mes choux d'autant.

SAINT-ANDRÉ.

En vérité, Monſieur, ils n'entendoient pas: car j'étois avec eux.

M. GOURCHON.

Si vous aviez été ici, je n'aurois pas été obligé de crier ſi long-tems.

Mlle. ADELAIDE.

Eh bien l'âne eſt-il ſorti?

M. GOURCHON.

Non, ils n'ont jamais pu l'attraper.

SAINT-ANDRÉ.

Mais, Monſieur, il n'a point de licou, on ne ſait par où le prendre & il rue comme un diable.

Mlle. ADELAIDE.

Comment fera-t-on?

M. GOURCHON.

Je leur ait dit d'ouvrir la porte qui donne ſur le chemin & de le chaſſer par-là.

Mlle. ADELAIDE.

Eh bien, il ſortira.

M. GOURCHON.

Oui, après avoir tout ravagé. Allons, donnez-nous de la lumiere.

SAINT-ANDRÉ.

J'y vais.

SCENE II.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE.

M. GOURCHON.

CE Robert & ſon garçon, ſont plus bêtes!

Mlle. ADELAIDE.

Vous étiez pourtant bien content d'eux ce matin.

M. GOURCHON.

Oh, ce matin, ce matin....

Mlle. ADELAIDE.

Oui, vous diſiez que votre jardin étoit bien tenu.

M. GOURCHON.

Oui, il eſt joli à préſent qu'ils ont fait galoper cet âne par-tout.

Mlle. ADELAIDE.

Ne diſiez-vous pas à Monſieur des Barres que vous n'aviez jamais eu un ſi bon jardinier?

M. GOURCHON.

J'avois raiſon ce matin, & j'ai encore plus raiſon ce ſoir.

Mlle. ADELAIDE.

D'ailleurs ils répareront tout.

M. GOURCHON.

Et mes choux mangés?

Mlle. ADELAIDE.

Ce n'eſt pas grand choſe.

M. GOURCHON.

Et ſi cet âne va caſſer mes arbres-fruitiers, mes treillages?



SCENE III.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE, SAINT-ANDRÉ.

SAINT-ANDRÉ, *apportant de la lumiere.*

Monsieur, il y a un Monſieur qui demande à vous parler.

M. GOURCHON.

Qui eſt-ce ?

SAINT-ANDRÉ.

Il dit qu'il eſt de vos bons amis.

M. GOURCHON.

Je demande ſon nom?

SAINT-ANDRÉ.

C'eſt Monſieur le Médecin Broute.

M. GOURCHON.

Qu'eſt-ce qu'il me veut ?

SAINT-ANDRÉ.

Je n'en ſai rien.

Mlle. ADELAIDE.

Papa, vous le connoiſſez donc?

M. GOURCHON.

Point du tout, comme cela.

SAINT-ANDRÉ.

Le ferai-je entrer?

M. GOURCHON.

Dites-lui que je n'ai pas le tems.

SAINT-ANDRÉ.

Il a quelque choſe de conſéquence à vous dire.

M. GOURCHON.

Oui, de conſéquence. Allons qu'il entre.

SAINT-ANDRÉ.

Monſieur, donnez-vous la peine d'entrer.



SCENE IV.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE, M. BROUTE, SAINT-ANDRÉ.

M. BROUTE.

BON jour, mon cher ami Gourchon.

M. GOURCHON.

Allons, Monſieur le Docteur, aſſoyez-vous.

M. BROUTE.

Non, mon cher ami, il faut que je vous embraſſe avant. *Il l'embraſſe & il s'aſſied.*

M. GOURCHON.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Oui, mais, j'ai affaire, moi.

M. BROUTE.

Allons doucement, vous dis-je. Vous connoiſſiez Monſieur du Mortier?

M. GOURCHON.

L'Apothicaire d'ici?

M. BROUTE.

C'eſt cela même.

M. GOURCHON.

Qu'eſt-ce qu'il lui eſt arrivé? eſt-ce qu'il eſt mort?

M. BROUTE.

C'eſt cela même.

M. GOURCHON.

Eh-bien, que voulez-vous que j'y faſſe?

M. BROUTE.

Il eſt mort aujourd'hui..... Oui, aujourd'hui cette après dînée.... je crois que c'eſt ce matin..... non, c'eſt ce ſoir; c'eſt égal.

M. GOURCHON.

Après, après?

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. Il eſt donc mort. Oui, il eſt mort d'un coup de ſang.

M. GOURCHON.

Finiſſez donc.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. Il a été malade trois jours.

Mlle. ADELAIDE.

Saint-André, & l'âne ?

M. BROUTE.

Mademoiſelle, ce n'eſt pas à vous que je parle.

Mlle. ADELAIDE.

Je le ſai bien Monſieur.

M. GOURCHON.

Réponds-donc, toi, quand on te demande ?

SAINT-ANDRÉ.

Il n'eſt pas encore ſorti, Monſieur,

M. GOURCHON.

Les bêtes !

M. BROUTE.

Écoutez-moi donc, mon cher ami.

M. GOURCHON.

Oui, votre cher ami, vous ne dites rien.

M. BROUTE.

Allons, doucement, allons doucement. Il

eſt donc mort d'un coup de ſang. Il a été malade trois jours.

M. GOURCHON.

Cela ne fait rien, il eſt mort. Tout eſt dit.

M. BROUTE.

Oui, il eſt mort; mais tout n'eſt pas dit; allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Doucement tant que vous voudrez; mais vous feriez bien de vous aller coucher, vous me diriez le reſte demain.

M. BROUTE.

M'aller coucher, mon cher ami, je ne vous reconnois pas-là.

Mlle. ADELAIDE.

Papa, écoutez-le.

M. GOURCHON.

Oui, mais il ne dit rien.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement, écoutez-moi.

M. GOURCHON.

Mais je vous écoute depuis une heure, vous dites toujours la même choſe.

M. BROUTE.

Non, non. Allons doucement, allons doucement. Il eſt donc mort. Ils ne ſe ſont pas adreſſez à moi, ainſi ce n'eſt pas ma faute.

M. GOURCHON.

Oui, je crois que vous auriez fait de belle beſogne.

M. BROUTE.

Écoutez-moi, vous ne ſavez pas tout.

M. GOURCHON.

Je ne vous empêche pas de le dire.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. J'étois chez moi bien tranquillement.....

M. GOURCHON.

Je le crois.

M. BROUTE.

Quand on m'eſt venu dire qu'il étoit malade.

M. GOURCHON.

Il falloit donc aller le voir.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. J'y ai été auſſi.

M. GOURCHON.

Il falloit donc l'empêcher de mourir.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. Cela étoit impossible.

M. GOURCHON.

Pourquoi ? vous êtes donc un ignorant ?

M. BROUTE.

Non, ce n'eſt pas cela, allons doucement, allons doucement; c'eſt qu'il étoit mort.

M. GOURCHON.

Ah, vous avez raiſon. Voilà tout, à demain.

M. BROUTE.

Non ce n'eſt pas tout, allons doucement, allons doucement. Je vous ai dit qu'il étoit mort.

M. GOURCHON.

Eh, oui, plus de cent fois. Cela ne finira point. (*à Saint-André.*) N'eſt-il venu perſonne avec lui?

SAINT-ANDRÉ.

Pardonnez-moi, Monſieur, Dame Germaine, ſa gouvernante eſt là.

M. GOURCHON.

Faites-la entrer, nous ſaurons peut-être ce qu'il me veut. *Saint-André ſort.*

SCENE V.

M. GOURCHON, M. BROUTE, Mlle. ADELAIDE.

M. BROUTE.

JE m'en vais vous le dire. Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Oui, & avec tout cela nous ne finissons rien.

M. BROUTE.

Mais écoutez-moi.

M. GOURCHON.

Oui pour me dire toujours, allons doucement, allons doucement. Vous croyez peut-être que j'ai du temps à perdre comme céla.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.



SCENE VI.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE, DAME GERMAINE, M. BROUTE, SAINT-ANDRÉ.

Mlle. ADELAIDE.

VOILA Dame Germaine, papa.

DAME GERMAINE.

Monſieur je vous ſalue, Mademoiſelle je ſuis bien votre ſervante.

Mlle. ADELAIDE.

Bonſoir Dame Germaine, bonſoir.

M. GOURCHON.

Dites-moi, Dame Germaine, ſavez-vous ce que votre maître me veut ?

DAME GERMAINE.

Oui, Monſieur, eſt-ce qu'il ne vous l'a pas dit ?

M. GOURCHON.

Non.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Voilà tout ce qu'il nous a dit.

DAME GERMAINE.

C'eſt que nous venons de chez Monſieur du Mortier, qui étoit mort.

M. BROUTE.

Je l'ai dit : allons doucement, allons doucement.

DAME GERMAINE.

Et en revenant le long du mur de votre potager, nous avons trouvé......

M. GOURCHON.

Un âne ?

DAME GERMAINE.

Non, il n'y avoit point d'âne, nous avons trouvé la porte du jardin ouverte.

M. BROUTE.

Oui, c'eſt vrai, cela : allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Après ?

DAME GERMAINE.

Monsieur, m'a dit de tirer la porte.

M. GOURCHON.

Pourquoi faire ?

M. BROUTE.

Pour la fermer.

M. GOURCHON, *en colere.*

Et je voulois qu'elle fût ouverte.

DAME GERMAINE.

Je l'ai dit aussi à Monsieur.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON, *en colere.*

Je ne m'étonne pas si l'âne reste toujours dans mon jardin.

DAME GERMAINE.

Comme il n'y avoit qu'un loquet, il a voulu

venir ici pour vous avertir de mettre le verrouil en-dedans.

M. GOURCHON, *en colere.*

Oui, il a fait là une belle affaire.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON, *en colere.*

Que le Diable vous emporte avec votre allons doucement. Saint-André, allons, avertis les Jardiniers de rouvrir la porte.

M. BROUTE.

Adieu, mon cher ami

M. GOURCHON, *en colere.*

La peſte ſoit de l'homme!

M. BROUTE,

Embraſſez-moi donc?

M. GOURCHON, *en colere.*

Une autre fois, un autre fois; voilà mon jardin tout abîmé! Adelaïde, venez avec moi, & prenez la lumiere. *Il ſort.*

M. BROUTE.

Adieu, adieu donc.

DAME GERMAINE.

Il ne vous écoute pas tant ſeulement, allons venez, venez. *Ils s'en vont.*

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

Fin du ſoixante-quinzieme Proverbe.

LE
MARCHAND
DE
BIJOUX.

SOIXANTE-SEIZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE LA GRIFFE. *Habit rouge à boutons d'or, vieille veste d'or, chapeau sur la tête & épée.*

M. BONTOUR. *Habit noir, épée, chapeau sur la tête.*

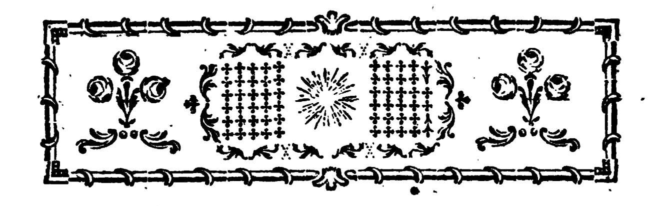
M. PAFFE. *Surtout vert, veste rouge, chapeau sur la tête & épée.*

EZECHIEL, *Juif, Marchand de bijoux. Frac brun à boutons plats, perruque noire, col noir, mauvais chapeau.*

UN GARÇON *Cafetier. Veste brune & tablier.*

M. POMART. *Habit noir, perruque à nœuds, chapeau sous le bras & canne.*

La Scène est dans un Café.



LE MARCHAND DE BIJOUX.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. BONTOUR, M. DE LA GRIFFE.

M. BONTOUR.

LA Griffe, as-tu fait quelque chose hier au bal ?

M. DE LA GRIFFE.

Oui, j'ai eu deux montres & une boucle d'oreille.

M. BONTOUR.

Et comment diable as-tu fait ?

M. DE LA GRIFFE.

J'étois masqué en domino noir, comme tu sais.

M. BONTOUR.

Oui.

M. DE LA GRIFFE.

J'étois dans la foule, derriere une femme qui donnoit le bras à une autre, quand cette femme s'est retournée tout d'un coup, & m'a dit : tenez, Chevalier, prenez ma montre, j'ai peur, dans la foule, de la perdre.

M. BONTOUR.

Et t'en es-tu allé ?

M. DE LA GRIFFE.

Non, vraiment ; j'ai suivi ma femme, jusqu'à ce que j'aie su son nom. Comme je la connoissois de vue, j'ai trouvé une de ses amies à qui j'ai dit : comment trouvez-vous Madame de Clincourt, qui ne peut pas porter sa montre, & qui m'en a embarrassé pour toute la nuit ? Elle a bien fait, Chevalier, dit celle-ci, & j'ai envie de vous donner aussi la mienne & elle

m'a forcé de la prendre : quand je l'ai eue, j'ai tout de ſuite été changer de Domino.

M. BONTOUR.

Et ſi ce Chevalier, pendant ce tems, étoit venu à viſage découvert, parler à ces femmes?

M. DE LA GRIFFE.

Elles auroient été ſurpriſes de le voir, elles me l'auroient fait connoître par-là ; & je leur aurois fait, en leur rendant les montres, une leçon ſur leur imprudence, & elles m'auroient pris pour leur mari, & m'auroient peut-être prié de les garder.

M. BONTOUR.

Tu n'eſt pas malheureux, ni mal-adroit, & la boucle d'oreille ?

M. DE LA GRIFFE.

La boucle d'oreille, je n'y penſois pas non plus. J'écoutois deux femmes qui cauſoient vivement, j'étois aſſis auprès d'elles, lorſque celle auprès de qui j'étois, qui écoutoit l'autre, me dit : je crois que vous dormez. Non, Madame, répondis-je, & pourſuivant tout de ſuite, elle s'écrie, mes boucles me font un mal horrible. Otez-les, lui dit ſon amie : vous

avez raison reprend-elle. Monsieur auriez-vous du papier pour les envelopper? Je réponds, oui Madame, & si vous voulez je les envelopperai. Je n'en enveloppe qu'une; comme elle parloit toujours, je la lui rends, elle la met dans sa poche, sans y regarder, je garde l'autre, elle se leve, & me dit vous êtes paresseux, vous allez rester là? je fais signe que oui, & elles s'en vont. Elle ne sait peut-être pas encore qu'elle a perdu sa boucle, ni les autres leurs montres.

M. BONTOUR.

Les montres sont-elles garnies de diamants?

M. DE LA GRIFFE.

Sans doute.

M. BONTOUR.

Cela fait une bonne nuit!

M. DE LA GRIFFE.

Et toi, Bontour?

M. BONTOUR.

J'ai joué.

M. DE LA GRIFFE.

Heureusement?

M. BONTOUR.

Je te le demande ? Cependant pas trop.

M. DE LA GRIFFE.

Au vingt-un ?

M. BONTOUR.

Oui, avec mes onze touts faits dans ma poche.

M. DE LA GRIFFE.

Et les figures sont venues ?

M. BONTOUR.

Oui ; mais toujours, j'ai eu peur d'être soupçonné. J'ai quitté, je me suis levé, & je n'ai plus fait que mettre sur les cartes des autres & des louis en tas, sur-tout quand un étourdi que je connois avoit la main.

M. DE LA GRIFFE.

Mais il faut gagner.

M. BONTOUR.

Sûrement ; mais je gagnois toujours plus que je ne perdois.

M. DE LA GRIFFE.

Sur la carte d'un autre ! Comment fais-tu ?

M. BONTOUR.

Je lui répétois trois ou quatre fois, Monſieur tenez-vous cela, tenez-vous cela, tenez-vous cela? Il me répondoit impatiemment, oui, Monſieur, je tiens tout, ſans ſavoir ce que j'avois mis. Quand il gagnoit, je prenois mes louis, & je ne lui en jettois que la moitié.

M. DE LA GRIFFE.

Ah oui, c'eſt fort bien.

M. BONTOUR.

Et quand je gagnois en étalant mon argent je le doublois.

M. DE LA GRIFFE.

Diable! Tu dois avoir gagné beaucoup.

M. BONTOUR.

Non, j'ai été malheureux, & puis ce diable de Chevalier Sapin m'obſervoit; & toutes les fois que j'ai gagné, il m'a toujours dit tout haut, Monſieur je vous ai donné un louis, quelquefois deux; ſi bien que je l'ai menacé de ne plus jouer, s'il vouloit deux louis.

M. DE LA GRIFFE.

Il y a des gens bien heureux! ſans rien

risquer, cet homme-là partage avec tout le monde. Que ne joue-t-il lui-même?

M. BONTOUR.

Cela lui est défendu.

M. DE LA GRIFFE.

Ah, je ne le savois pas.

M. BONTOUR.

Qu'est-ce que tu comptes faire aujourd'hui?

M. DE LA GRIFFE.

Mais, je ne sai pas trop.

M. BONTOUR.

Tu t'es paré pourtant.

M. DE LA GRIFFE.

Et toi aussi.

M. BONTOUR.

C'est pour éviter le signalement.

M. DE LA GRIFFE.

Sans doute, il faut varier ses habillemens. A propos, Fanchon La Croix, me tourmente.

M. BONTOUR.

Sur quoi?

M. DE LA GRIFFE.

Elle dit qu'il y a long-tems que je ne lui ai rien donné.

M. BONTOUR.

Mais cette montre que je lui ai vûe, qui venoit de toi?

M. DE LA GRIFFE.

Elle a été reclamée, il a fallu la rendre.

M. BONTOUR.

Elle doit bien crier; car tu dînes chez elle souvent.

M. DE LA GRIFFE.

Oui : voilà pourquoi il faut que je songe à lui trouver quelque chose; c'est qu'il n'y a gueres d'occasion & qu'elle me presse.

M. BONTOUR.

Ah, tiens voilà Ezéchiel.

M. DE LA GRIFFE.

Qu'est-ce que c'est?

M. BONTOUR.

Ce Juif, qui vend des bijoux d'or.

M. DE LA GRIFFE.

Ah, ah, tu as raison.

M. DE BONTOUR.

Parbleu il ne ſera pas difficile de....

M. DE LA GRIFFE.

Oui, je t'entends. Ecoute-moi; te ſouviens-tu de ce que nous diſions l'autre jour avec Paſſe ?

M. BONTOUR.

Oui.

M. DE LA GRIFFE.

Eh bien, il faudroit l'avertir ; c'eſt un moyen excellent que nous n'avons pas encore employé.

M. BONTOUR.

C'eſt vrai ; je ſais où il eſt, Paſſe, veux-tu que j'aille lui dire ?

M. DE LA GRIFFE.

Oui vraiment. Ne perds pas de tems, je t'attendrai.

M. BONTOUR.

Je reviens dans le moment.



SCENE II.

M. DE LA GRIFFE, EZÉCHIEL, LE GARÇON.

ÉZÉCHIEL.

MESSIEURS, achetez toutes ſortes te pijoux, tes montres, tes tabatieres, tes étuis ; j'ai toutes ſortes ; achetez, s'il vous plaît, vous à moi.

M. DE LA GRIFFE.

Garçon ?

LE GARÇON.

Monſieur.

M. DE LA GRIFFE.

Donnez-nous deux verres de liqueur.

LE GARÇON.

Monſieur, vous allez les avoir tout-à-l'heure.

EZÉCHIEL.

Monſieur la Marquis achetez-moi quelque choſe, je ferai pon marché.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, & tu me tromperas.

EZÉCHIEL.

Non, Monſieur, je jure ſur mon honneur.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, l'honneur d'un Juif.

EZÉCHIEL.

Monſieur, vous croyez pas vous autres; mais je ſuis pour tire la vérité.

M. DE LA GRIFFE.

Je t'en réponds, je ſai bien que vous êtes charmés de tromper un Chrétien.

EZÉCHIEL.

Oh, cela il eſt pon, Monſieur la Marquis pour un patinage; je crois pas que vous croyez, & puis tout la monde il vous dira bien ſi je trompe jamais ſeulement un perſonne.



SCENE III.

M. DE LA GRIFFE, M. BONTOUR, LE GARÇON, EZÉCHIEL.

M. BONTOUR, *bas à M. de la Griffe.*

IL va venir tout-à-l'heure.

M. DE LA GRIFFE.

C'eſt bon. Garçon ?

LE GARÇON.

Monſieur.

M. DE LA GRIFFE.

Eh-bien, cette liqueur ?

LE GARÇON.

Monſieur, je la tiens.

M. DE LA GRIFFE.

Allons donc.

LE GARÇON.

La voilà. *Il apporte les deux verres. M. Bontour & M. de la Griffe boivent.*

EZÉCHIEL.

Eh-bien, Monſieur Marquis, vous voule donc pas acheter ?

M. DE LA GRIFFE.

Laiſſez-nous en repos.

M. BONTOUR.

Ah, ah, je crois que c'eſt Ezéchiel.

EZÉCHIEL.

Oui, Monſieur Comte, pour ſervir à vous. Dites donc à Monſieur Marquis d'acheter.

M. DE LA GRIFFE.

Bon, tous ces gueux-là ſont des fripons.

M. BONTOUR.

Non, il eſt honnête-homme lui, tu peux acheter, il vend en conſcience. N'avois-tu pas envie d'avoir une boëte d'or ?

M. DE LA GRIFFE.

Oui, mais je l'acheterai chez Teſnieres.

EZÉCHIEL.

Donne-moi, Monſieur Marquis, le préférence ; je ſuis pour ſervir vous encore mieux tout comme Monſieur Teſnieres ; car j'ai acheté du meilleur marché encore, & qui eſt plus beau. Tenez, regardez, voilà un boëte, vous n'aurez pas pour la pareil prix avec une autre.

M. BONTOUR.

Elle eſt aſſez jolie.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, mais elle eſt bien peſante.

EZÉCHIEL.

C'eſt de l'argent toujours, dont on trouvera, quand Monſieur la Marquis il voudra.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, il a raiſon, elle eſt belle.

EZÉCHIEL.

Je donne encore d'autres à plus bon marché qui a moins de poids.

M. DE LA GRIFFE.

J'aime aſſez celle-là: Bontour, que me conſeilles-tu?

M. BONTOUR.

Je te conſeille de la prendre.

M. DE LA GRIFFE.

Je la prendrai auſſi; mais je veux ſavoir ſi le prix me convient.

EZÉCHIEL.

La prix, il eſt pour Monſieur Marquis de trente-neuf louis d'or & douze francs.

M. DE LA GRIFFE.

Et combien il y a-t-il d'or.

EZÉCHIEL.

Il y a pour près de trente-deux louis d'or ; neuf onces & demie & plus encor, presque un gros.

M. DE LA GRIFFE.

C'est sept louis & demi de façon ?

EZÉCHIEL.

Je peux pas donner à moins.

M. DE LA GRIFFE.

Je n'en veux pas.

EZÉCHIEL.

Je suis fâché pour Monsieur Marquis, il auroit un fort pon marché. S'il y a pour la service autre chose, je suis...

M. DE LA GRIFFE.

Allons, laisse-moi en repos.

EZÉCHIEL.

Monsieur, je demande pardon.

SCENE IV.

M. BONTOUR, M. DE LA GRIFFE, M. PASSE, *qui n'approche pas d'abord*, EZÉCHIEL.

M. BONTOUR.

TIENS, voilà Paſſe qui arrive; finis ton marché.

EZÉCHIEL.

Eh-bien, Monſieur Marquis, voule-vous pour trente-neuf louis.

M. DE LA GRIFFE.

Me conſeilles-tu de la prendre à ce prix-là?

M. BONTOUR.

Ma foi oui; j'en ai vû une toute pareille l'autre jour, qui avoit coûté quarante-cinq louis.

M. DE LA GRIFFE.

Eh-bien, je la prends. (*Il la met dans ſa poche.*) Mais je veux ſavoir ſi le poids fait trente-deux louis. *Il tire ſa bourſe qu'il met ſur la table.*

EZÉCHIEL.

Je vais compter devant Monſieur la Comte.
Il calcule.

M. DE LA GRIFFE.

Garçon.

LE GARÇON.

Monſieur ?

M. DE LA GRIFFE.

Tenez, ôtez ces verres, & voilà votre argent. (*Il lui donne vingt-quatre ſols.*) Le reſte eſt pour vous.

LE GARÇON.

Je vous ſuis bien obligé, Monſieur.

M. DE LA GRIFFE.

Eh-bien le Compte ?

EZÉCHIEL.

Tout-à-l'heure, il eſt fait à ce moment.

M. PAFFE, *à M. de la Griffe.*

Ah, je vous trouve donc enfin, Monſieur.
Il lui donne un ſouflet.

M. DE LA GRIFFE, *s'écriant.*

Ah !

M. PAFFE.

Monsieur, je me suis trompé, je vous demande pardon. *Il s'enfuit.*

M. DE LA GRIFFE, *met l'épée à la main.*

Comment ! *Il le suit & laisse sa bourse sur la table, M. Bontour court après eux. Le garçon les regarde aller de la porte.*

SCENE V.

EZÉCHIEL, LE GARÇON.

EZÉCHIEL, *restant auprès de la table.*

PARDI voilà une grand malheur que cette honête gentilhomme, il a reçu là.

LE GARÇON, *revenant.*

Bon, ils sont bien loin ! ils ont déja tourné le coin de la petite rue.

EZÉCHIEL.

Et connoissez-vous tous les deux ?

LE GARÇON.

Non, je ne les ai jamais vus.

EZÉCHIEL.

Si la premier il eſt tué, l'autre il viendra toujours, je reſte ici auprès de ſon bourſe.

LE GARÇON.

Vous a-t-il acheté quelque choſe ?

EZÉCHIEL.

Une tabatiere de trente-neuf louis d'or.

LE GARÇON.

L'a-t'il emportée ?

EZÉCHIEL.

Oui, j'ai donné à lui, & je ſuis pas embarraſſé, parce que ſa argent il répond ; je veux pas toucher plus que quand lui ou l'autre, il viendra.

LE GARÇON.

C'eſt bien fait, je m'en vais voir à la porte.



SCENE VI.

M. POMART, EZÉCHIEL, LE GARÇON.

M. POMART.

PARBLEU, je viens de voir une drôle d'histoire, dans la petite rue qui tourne à gauche, dans l'autre qu'on appelle......

LE GARÇON.

N'eſt ce pas un Monſieur, qui couroit l'épée à la main après un autre ?

M. POMART.

Oui, eſt-ce que vous ſavez ce que c'eſt ?

LE GARÇON.

Ils ſortent d'ici, ils étoient deux aſſis là, quand il en eſt venu un troiſieme qui a donné un ſouflet à un des deux; auſſi-tôt celui qui a reçu le ſouflet a tiré ſon épée & l'a pourſuivi.

M. POMART.

Eh-bien, c'eſt cela même. Il avoit reçu un ſouflet, cela eſt bien vrai ?

LE GARÇON.

Pardi demandez à Monſieur Ezéchiel, il l'a vu.

M. POMART.

Cela n'eſt pas poſſible.

LE GARÇON.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas me croire?

M. POMART.

C'eſt que s'il avoit reçu un ſouflet, il auroit été obligé de ſe battre.

LE GARÇON.

Ils ſe ſont battus auſſi.

M. POMART.

Et je vous dis que non.

LE GARÇON.

Mais je vous demande pardon.

M. POMART.

Je vous dis moi, que j'ai vu celui qui avoit l'épée à la main, la remettre dans le fourreau quand il a eu rejoint celui qu'il pourſuivoit, & qu'ils ſe ſont mis tous les trois à rire comme des foux.

LE GARÇON.

A quoi cela seroit-il bon ?

M. POMART.

Je n'en sais rien ; mais je l'ai vu, & c'est ce qui m'a paru plaisant.

EZÉCHIEL.

Et Monsieur, je puis demander, vont-ils revenir ici, présentement ?

M. POMART.

Je ne crois pas ; car ils marchoient fort vîte, & ils tournoient le dos à ce quartier ci.

EZÉCHIEL.

Mais moi, qu'est-ce que je dois donc faire présentement ?

M. POMART.

Sur quoi ?

LE GARÇON.

C'est que celui qui a reçu le soufflet, lui a acheté une tabatiere de trente-neuf louis.

M. POMART.

Oh bien, voilà ce que c'est, il ne la verra jamais.

EZÉCHIEL.

Oui, mais il a laissé son bourse ici, il faudra bien qu'il vienne pour reprendre. La voilà.

M. POMART.

Ah, cela est différent; je ne comprends pourtant pas....

LE GARÇON.

Que conseillez-vous à Monsieur Ezéchiel, Monsieur?

M. POMART.

De compter ce qu'il y a dans la bourse, de prendre ses trente-neuf louis, & de vous laisser la bourse pour la rendre quand on viendra la redemander.

LE GARÇON.

Vous serez donc témoin?

M. POMART.

Oui, je le veux bien.

EZÉCHIEL.

Allons, compte je vous prie avec moi. (*Il dénoue la bourse & n'y trouve que des liards.*) Ah, je suis perdu! Il n'y a que des liards!

M. POMART.

Ils vous ont attrapé.

EZÉCHIEL, *pleurant.*

Je vais courir après. N'eſt-ce pas à droite ?

M. POMART.

Oui.

EZÉCHIEL, *pleurant.*

Si je trouve pas, je fais mon déclaration. Je ſuis un grandement malheureux. *Il ſort.*

M. POMART.

Je vous avois bien dit qu'il y avoit quelque choſe là-deſſous. Je vais voir s'il ſuit le chemin qu'ils ont pris.

Fin du ſoixante-ſeizieme Proverbe.

LE
MARI.
SOIXANTE-DIX-SEPTIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

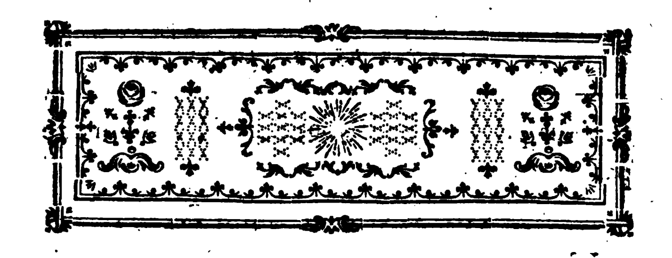
M. DE MONDOUX. *Habit de velours noir, boutonné, veste d'or, perruque à nœuds, épée & chapeau.*

Mad. DE MONDOUX, *mise avec prétention.*

LE VICOMTE DU SOLMARE. LA MARQUISE DE BELMIERE. LE CHEVALIER DE SAINT-CLAIR. LA COMTESSE DE NERVILLE. LE BARON D'ORNBRUCK.	*Tous bien mis.*

LE GRIS, *Valet-de-Chambre de Madame de Mondoux. Petit habit galonné, la veste de même.*

La Scène est chez Madame de Mondoux, dans le Sallon.



LE MARI.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

SAVEZ-vous bien, Comteſſe, que ſi vous n'étiez pas arrivée, je m'en allois?

LA COMTESSE.

Pourquoi donc cela? Je vous avois dit que je ſoupois ici.

LA MARQUISE.

Sûrement; mais comment trouvez-vous cette petite impertinente de Madame de Mondoux,

de nous prier à souper vous & moi, & de n'être pas encore rentrée?

LA COMTESSE.

Est-ce que vous prenez garde à ce que fait cette espece-là?

LA MARQUISE.

Non, vous avez raison, Marquise,

LA COMTESSE.

Moi, j'y viens, parce je vous y trouve. A propos, le Vicomte vient-il ici ce soir?

LA MARQUISE.

Oui. Et le Chevalier de Saint-Clair?

LA COMTESSE.

Il viendra aussi; il doit amener le Baron d'Ornbruk.

LA MARQUISE.

Le Baron? Je l'aime tout-à-fait, il est étonné de tout ce qu'il voit en France; cela me divertit on ne peut pas davantage.

LA COMTESSE.

Mais voyez donc, si cette petite créature-là arrivera!

LA MARQUISE.

Son mari, ne paroît pas non plus.

LA COMTESSE.

Ah, le pauvre homme! laissons en paix sa cendre.

LA MARQUISE.

Tant que vous voudrez; car à peine le connois-je.

LA COMTESSE.

Moi, je le plains véritablement.

LA MARQUISE.

Vous le plaignez?

LA COMTESSE.

Oui, sa femme le rend le plus malheureux du monde; elle est née avec très peu de bien, & elle ne méritoit pas d'avoir un homme comme celui-là.

LA MARQUISE.

Mais, n'est-ce pas une espece d'automate?

LA COMTESSE.

Elle voudroit le faire croire, & je ne suis pas surprise que vous le pensiez, d'après ce que vous avez pu voir; mais c'est un homme doux, & qui souffre tranquilement ce que fort peu d'hommes endureroient. Il faut que ce soit le fruit de ses réflexions & de son étude; car on

m'a assuré qu'il avoit beaucoup d'esprit; mais qu'il aimoit la paix.

LA MARQUISE.

En ce cas-là, je le plains d'avoir une pareille femme! Est-ce que vous ne trouvez pas qu'elle le traite avec un mépris, un dédain?....

LA COMTESSE.

Cela est révoltant, vous dis-je.

LA MARQUISE.

J'ai soupé ici trois fois, sans savoir qui c'étoit.

LA COMTESSE.

Tout de bon?

LA MARQUISE.

Au vrai.

LA COMTESSE.

Vous êtes délicieuse! & pourquoi ne le demandiez-vous pas?

LA MARQUISE.

Je n'y ai jamais pensé, seulement.

LA COMTESSE.

La voici pourtant.

SCENE II.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, Mad. DE MONDOUX.

Mad. DE MONDOUX.

Mon Dieu, Mesdames, je vous demande bien pardon de rentrer si tard, il m'a été absolument impossible de faire autrement; & puis l'heure m'a surpris. Je ne croyois pas qu'il fût neuf heures.

LA MARQUISE.

Madame votre mere est-elle encore malade? avez vous été obligée de rester chez elle?

Mad. DE MONDOUX.

Non, Madame, elle va très-bien, & vous avez bien de la bonté.

LA COMTESSE.

Vous vous êtes donc trouvée dans un des embarras des spectacles? cependant à l'heure qu'il est, il ne doit plus y en avoir.

Mad. DE MONDOUX.

Non, ce n'est pas cela: je sors de chez la Vicomtesse de la Garance, qui garde sa chambre; l'Abbé de Coursac est arrivé, qui nous a fait

des hiſtoires charmantes, juſqu'à préſent; c'eſt inconcevable l'eſprit qu'il a!

LA MARQUISE, *à la Comteſſe.*

Comment trouvez-vous cela?

Mad. DE MONDOUX.

J'aurois bien voulu pouvoir vous l'amener à ſouper.

LA COMTESSE.

C'eſt un homme de mauvaiſe compagnie.

Mad. DE MONDOUX.

Point du tout, je vous aſſûre.

LA MARQUISE.

Pour moi, je ne l'ai jamais rencontré nulle part, & ſi quelqu'un s'aviſoit de me l'amener, je ne le recevrois pas.

Mad. DE MONDOUX.

Mais je ſuis ſurpriſe que Madame de Roncelle & Madame de Bernille ne ſoient pas ici.

LA COMTESSE.

Elles auront ſçu que vous étiez chez la Vicomteſſe de la Garance, & elles ne ſe preſſent pas.

LA MARQUISE.

Peut-être qu'elles attendent l'Abbé de Courſac quelque part.

Mad. DE MONDOUX.

Bon ! je ſuis bien étourdie ! elles m'ont mandé ce matin qu'elles alloient à Verſailles.

LA COMTESSE.

Oui, voilà comme on dit, pour ſe dégager, quand on trouve mieux ailleurs.

Mad. DE MONDOUX.

Le Vicomte de Solmare & le Chevalier de Saint-Clair, viendront ſûrement. Nous avons auſſi le Baron d'Ornbruk. Le connoiſſez-vous mes Dames ?

LA MARQUISE.

Un peu.

Mad. DE MONDOUX.

C'eſt un Allemand, je crois. Ah, voilà le Vicomte.

SCENE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, Mad. DE MONDOUX, LE VICOMTE, M. DE MONDOUX, LE GRIS.

LE GRIS.

MONSIEUR le Vicomte de Solmare.

LE VICOMTE, *à Monsieur de Mondoux.*

Monsieur, je vous assure que je ne passerai pas.

M. DE MONDOUX.

Monsieur, il m'est impossible....

Mad. DE MONDOUX.

Allons donc Vicomte, est-ce que vous ne connoissez pas Monsieur de Mondoux?

LE VICOMTE.

Je vous demande pardon, Madame, & c'est pour cela...

Mad. DE MONDOUX.

En vérité, vous venez bien tard Vicomte, (*à Monsieur de Mondoux qui salue les Dames.*) Eh-bien, Monsieur, aurez-vous bien-tôt fini de tourmenter ces Dames comme cela, avec vos

révérences ? Vous les tenez debout ; allons, asseyez-vous.

M. DE MONDOUX.

Je veux rendre à ces Dames.....

Mad. DE MONDOUX.

Oui, c'est bien là de quoi elles s'embarassent. Monsieur le Vicomte, & le Chevalier ?

LE VICOMTE.

Je le croyois ici. Madame la Comtesse ; vous êtes sortie de bonne heure aujourd'hui, j'ai passé à votre porte à sept heures, vous veniez de partir.

LA COMTESSE.

Il est vrai ; j'ai eu tout plein d'affaires, & puis je voulois voir le second acte de l'Opéra que je n'avois pas encore vû. A propos, Vicomte, connoissez-vous l'Abbé de Coursac ?

LE VICOMTE.

Fi-donc ! pouvez-vous prononcer ce nom-là seulement ?

Mad. DE MONDOUX.

Monsieur le Vicomte, n'avez-vous pas soupé hier chez la Maréchale ?

LE VICOMTE.

Pourquoi cela ?

Mad. DE MONDOUX.

C'eſt qu'elle m'avoit dit qu'elle pourroit bien venir me demander aujourd'hui à ſouper, & je voulois ſavoir ſi elle vous en auroit parlé.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

La Maréchale eſt à Verſailles ; car il y a aujourd'hui un grand ſouper chez l'Ambaſſadeur.

LE VICOMTE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, Madame ? elle y ſoupe.

LA MARQUISE.

Je le ſais bien.

LE VICOMTE.

Eh-bien ; c'eſt à Paris.

LA MARQUISE.

Madame de Mondoux ſait bien ce que je veux dire.

Mad. DE MONDOUX.

Oui, oui, elle eſt un peu comme cela, elle aime les fêtes.

LA COMTESSE, *bas à la Marquiſe.*

Je veux parler à Monſieur de Mondoux.

LA MARQUISE, *bas à la Comteſſe & au Vicomte.*

Et moi auſſi. Vicomte parlez à Monſieur de Mondoux pour déſeſpérer ſa femme.

Mad. DE MONDOUX.

Qu'eſt-ce que vous dites donc Meſdames ?

LA COMTESSE.

Vous le ſaurez, Madame.

LA MARQUISE.

Monſieur de Mondoux, vous avez ſans doute vu la Tragédie nouvelle ?

Mad. DE MONDOUX.

Oui, Madame, il y va toujours.

LA COMTESSE.

Eh-bien, Monſieur, qu'en penſez-vous ?

M. DE MONDOUX.

Madame.....

Mad. DE MONDOUX.

C'eſt une piece qui me fait le plus grand plaiſir !

LA MARQUISE.

Monsieur de Mondoux, en avez-vous été content ?

M. DE MONDOUX.

Je ne peux pas.....

Mad. DE MONDOUX.

Non, il ne peut pas dire autrement. Il faudroit qu'il fût de bien mauvais goût.

LA COMTESSE.

Moi, je ne la trouve point bonne du tout.

Mad. DE MONDOUX.

Madame, je peux me tromper, je pense tout autrement.

LA MARQUISE.

Mais sachons le sentiment de Monsieur de Mondoux. J'ai eu l'honneur de vous y voir à la premiere représentation, écouter bien attentivement.

M. DE MONDOUX.

Madame, quand je vais au Spectacle j'aime à le suivre.

Mad. DE MONDOUX.

La belle occupation ! & quand il revient, &c.

que je lui demande qu'eſt-ce qui y étoit, il n'en ſait jamais rien.

LA COMTESSE.

Oui ; mais il s'amuſe de ce que l'on joue, cela vaut bien mieux.

Mad. DE MONDOUX.

Laiſſons cela, Meſdames. Irez-vous bientôt à Champclos ?

LA MARQUISE.

Non, Madame. Monſieur de Mondoux, je veux abſolument ſavoir ce que vous penſez de la piece.

Mad. DE MONDOUX.

Il vous dira de belles choſes là-deſſus !

LA COMTESSE.

Pourquoi non ?

LA MARQUISE.

Dites-donc, Monſieur de Mondoux ?

Mad. DE MONDOUX.

Allons parlez, puiſque ces Dames le veulent.

M. DE MONDOUX.

Madame, je trouve l'expoſition embrouillée,

le nœud mal fait, & le dénouement, quoiqu'assez bon, prévu dès le second acte, ce qui ôte tout l'intérêt; d'ailleus il y a des vers boursouflés, qu'on admire toujours, & c'est tout.

LA MARQUISE.

Savez-vous que voilà le meilleur jugement que l'on en ait encore porté.

Mad. DE MONDOUX.

Moi, je soutiendrai qu'elle est très-bonne, car elle m'a fait le plus grand plaisir.

LA MARQUISE *au Vicomte, bas.*

Elle est désespérée.

LE VICOMTE, *bas à la Marquise.*

Cela est excellent!

LA COMTESSE.

On avoit trop vanté cette piece-là, elle avoit été lue partout & applaudie outrageusement!

LA MARQUISE.

Voilà toujours ce qui arrive à ces ouvrages-là.

Mad. DE MONDOUX.

On la redonne pourtant demain.

LE VICOMTE.

Non, Madame, l'auteur l'a retirée.

LA MARQUISE, *bas à la Comtesse.*

Cherchons encore quelque chose pour faire parler son mari.

LA COMTESSE, *bas à la Marquise.*

Oui, oui, attendez que je pense.

Mad. DE MONDOUX.

Mes Dames, vous avez peut-être quelque chose à dire, & si Monsieur de Mondoux vous gêne....

LA MARQUISE.

Non, Madame, assurément.

Mad. DE MONDOUX.

Monsieur de Mondoux, si vous alliez examiner dans votre cabinet ce mémoire de ce matin... On vous avertira pour souper.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur.

LA MARQUISE.

Nous ne le souffrirons pas.

Mad. DE MONDOUX.

Pourquoi. Allez donc, Monſieur.

LA COMTESSE.

Si Monſieur ſort, nous nous en allons.

Mad. DE MONDOUX.

Vous vous moquez de lui; pourquoi ces façons-là?



SCENE

SCENE IV.

Mad. DE MONDOUX, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE BARON, LE VICOMTE, M. DE MONDOUX, LE GRIS.

LE GRIS.

MONSIEUR le Baron d'Ornbruck & Monſieur le Chevalier de Saint-Clair.

LE CHEVALIER.

Madame, vous voulez bien que j'aye l'honneur de vous préſenter Monſieur le Baron d'Ornbruck ?

Mad. DE MONDOUX.

Vous me faites le plus grand plaiſir, & je ſerai charmée de faire connoiſſance avec Monſieur le Baron.

LE BARON.

Madame; je ſuis pluſqu'obligé à Monſieur le Chevalier, du grand ſatisfaction que j'ai auprès de vous.

LA MARQUISE.

Allons, Baron, finissez vos complimens & assoyez-vous.

LE BARON.

Je suis été encore à votre Hôtel hier, Madame la Marquise, mais je trouve point non plus; je crois que c'est le mode en France de n'être point dans sa logis.

LE CHEVALIER.

Ah, Baron, il faut que je vous présente à Monsieur de Mondoux.

LE BARON.

Qu'est-ce Monsieur de Mondoux?

LE CHEVALIER.

C'est le mari de Madame, que voilà.

M. DE MONDOUX.

C'est moi, Monsieur le Chevalier, qui vous prierai de me faire l'honneur de me présenter à Monsieur le Baron.

Mad. DE MONDOUX.

Cela est bien nécessaire. Monsieur le Baron, assoyez-vous donc.

LE BARON.

Madame, il faut bien que je dise à Monsieur que je suis charmé de faire avec lui mon présentation.

Mad. DE MONDOUX.

Vous êtes bien bon, Monsieur le Baron. Dites-mòi, je vous prie, vous accoutumez-vous un peu ici ?

LE BARON.

Madame, je suis pas encore bien tout-à-fait. Je suis toujours embarrassé dans le maison avec les Dames.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc cela ?

LE BARON.

J'ai été plus que trois semaines, que je croyois qu'il n'y avoit à Paris que des veuves.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE BARON.

Parce que on soupe toujours chez le Dame, & le mari il n'est point de parole pour lui dans le prie à souper.

Mad. DE MONDOUX.

Mais vous soupiez avec lui.

LE BARON.

Je devine pas, je prenois pour un pere, un frere, ou autrement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que cela peut paroître comme il le dit à un étranger.

LE BARON.

Oh, je me trompe toujours, & puis je suis chez un veuve véritablement, & j'ai crois voir un mari; je appelle de même comme le Dame, & cela il fâche le Dame; c'est un tiable d'embarras.

LE CHEVALIER.

Cela lui est arrivé il y a deux jours, dans une maison où il soupoit.

LA COMTESSE.

Quoi, tout de bon?

LE BARON.

Moi je savois pas; j'ai dit ce Monsieur, il a l'air du maître ici, pour mon excuse, & cela il l'a plus fâché encore, je comprends pas pourquoi.

LA MARQUISE.

Ah, il eſt charmant!

LA COMTESSE.

Et chez qui cela lui eſt-il arrivé?

LE CHEVALIER.

Chez Madame De l'Ormaux.

Mad. DE MONDOUX.

Ah, je n'en ſuis pas fâchée; c'eſt une eſpece de prude, qui trouve toujours du mal à tout ce qu'on fait.

LE CHEVALIER.

Elle n'a pas ſoupé à peine; elle étoit dans un embarras, dans une colere ſecrette...

LA MARQUISE.

Cela devoit être délicieux!

LE CHEVALIER.

Auſſi, j'aime bien à ſouper avec le Baron, à cauſe de tout cela.

LA COMTESSE.

Il le mène tous les jours dans de nouvelles maiſons, & je ſuis ſûre que ce n'eſt pas pour autre choſe.

LE CHEVALIER.

Ah, pour lui faire connoître aussi ce pays-ci.

LE BARON.

Je suis fort obligé, Monsieur Chevalier.

LE CHEVALIER.

C'est avant-hier qu'il m'a bien réjoui, par son étonnement.

LA MARQUISE.

Contez-nous donc cela.

Mad. DE MONDOUX.

Ah, je vous en prie, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Madame, si vous priez, je n'hésiterai pas.

LA COMTESSE.

Dites donc?

LE CHEVALIER.

Nous étions engagés tous les deux chez Madame de la Persiere; vous savez que quoiqu'elle soit toute des plus roturiere, qu'elle n'aime que les gens de qualité, qu'elle ne veut voir qu'eux, que les gens de son espece n'ont presque nulle liaison avec elle?

LA MARQUISE.

Oui, c'eſt-là ſa manie.

LA COMTESSE.

C'eſt une ſotte créature!

LA MARQUISE.

Son mari eſt un bon-homme.

LA COMTESSE.

Fort plat.

LE CHEVALIER.

Entiérement nul dans la maiſon, & s'il y a une femme qui ait envie d'être veuve, c'eſt ſûrement celle-là. Elle avoit raſſemblé ce jour-là, comme on dit, & la Cour & la Ville, & véritablement, il y avoit chez elle la meilleure compagnie.

LA MARQUISE.

Le Duc y étoit-il?

LE CHEVALIER.

Le Duc, la Maréchale, je ne ſaurois vous dire qui n'y étoit pas, ſon mari ſe tenoit humblement dans un coin.....

LA COMTESSE.

Cela devient intéreſſant.

LE CHEVALIER.

Elle étoit humiliée de le voir là, elle lui faisoit des yeux pour l'engager à sortir. Il s'opiniâtroit à ne rien entendre; enfin, lorsqu'on se mit à table, elle fit si bien, qu'il n'eut pas de place, & elle l'envoya souper avec le Précepteur de son fils.

M. DE MONDOUX *consterné, à part.*

Qu'entends-je?

LA MARQUISE.

Il y alla?

LE CHEVALIER.

Sûrement.

Mad. DE MONDOUX.

Que vouliez-vous qu'il fît? Monsieur de Mondoux, voyez donc pourquoi nous ne soupons pas.

M. DE MONDOUX, *ferme & sérieux.*

Vous allez le savoir Madame. (*à part*) C'en est trop. (*Il sonne & parle à l'oreille de Legris*). Vous entendez, qu'on ne perde pas un instant.

LE GRIS.

Oui, Monsieur.

Mad. DE MONDOUX, *ricannant.*

Je ris de l'étonnement du Baron.

LE CHEVALIER.

Oh, il a été confondu !

LE BARON.

Mais je comprends pas bien encore, pourquoi. C'est un histoire qui ne feroit point venu chez nous, je jure véritablement.

LA MARQUISE.

Vous verrez bien autre chose ici.

LE BARON.

Et cela il fait rire le monde à Paris ?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi pas ?

LE BARON.

Vous êtes une nation, il n'y a point comme cela dans les autres Pays., & si j'ai vu beaucoup dans les voyages.

LA COMTESSE.

Mais dites donc, Chevalier ; Monsieur de la Persiere avoit-il l'air fâché, du moins ?

LE CHEVALIER.

Ma foi, nous n'y avons pas pris garde, nous

n'avons été occupés que de nous regarder & de rire.

LA MARQUISE.

Ah, je le crois ! & qu'a dit le Duc ?

LE CHEVALIER.

Oh, il eſt excellent à entendre là-deſſus, la maniere dont il conte cette hiſtoire, eſt à faire mourir de rire !

LA COMTESSE.

Moi, je la trouve très-plaiſante, ne trouvez-vous pas Madame de Mondoux ?

Mad. DE MONDOUX.

Oui, Madame, elle eſt très-bonne.

LE GRIS, *à M. de Mondoux.*

Monſieur tout eſt prêt.

M. DE MONDOUX.

Cela eſt bon.

Mad. DE MONDOUX.

C'eſt le ſouper, va-t'en ſervir ?

M. DE MONDOUX, *à Mad. de Mondoux.*

Madame, ſi vous voulez me donner la main....

Mad. DE MONDOUX.

Mais vous extravaguez ! c'eſt à ces Dames.

M. DE MONDOUX.

Non, Madame, je n'extravague point ; vous n'aurez pas l'honneur de ſouper avec elles, & moi je n'irai point ſouper avec le Précepteur de mon fils.

Mad. DE MONDOUX.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

M. DE MONDOUX.

Que nous ſouperons enſemble, à Bondy.

Mad. DE MONDOUX.

A Bondy ?

M. DE MONDOUX.

Oui, Madame, à la premiere poſte ſur le chemin de ma terre de Champagne, où nous allons aller tous les deux, juſqu'à ce que vous ayez fait des reflexions plus mûres. L'hiſtoire qu'on vient de conter, m'a déterminé à ce parti, qui eſt le ſeul à prendre pour vous & pour moi.

Mad. DE MONDOUX.

Mais, Meſdames, ſouffrirez-vous ?...

M. DE MONDOUX.

Ces Dames n'ont rien à dire à cela. Vous voyez que les gens du meilleur ton, blâment toute femme qui ne tient pas toute sa considération d'un mari raisonnable, ainsi il n'y a pas à hésiter.......

Mad. DE MONDOUX

Monsieur, je vous promets.....

M. DE MONDOUX.

Je n'écoute rien. Mesdames, Messieurs, je vous dois le trait de lumiere qui vient de m'éclairer; j'aime la paix, mais je ne veux point être avili aux yeux du monde, & encore moins aux miens. Soupez ici, si cela vous convient, je n'ose vous en prier, puisque je ne pourrai pas vous y faire les honneurs, & plaignez-moi du moins, d'avoir été obligé d'en venir à cette extrémité. *Il enmene sa femme.*



SCENE V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER.

EH-BIEN, que dites-vous de cela, Mesdames, n'est-ce pas une aventure délicieuse ?

LA MARQUISE.

Je vous avoue que je ne m'y attendois pas.

LA COMTESSE.

Moi, je plains cette malheureuse femme.

LE VICOMTE.

Mais je vous ai entendu dire cent fois, qu'elle méritoit que son mari ne souffrît pas toutes ses impertinences.

LA COMTESSE.

Il est vrai je le plaignois, mais c'est elle que je plains à présent.

LE CHEVALIER.

Regardez donc l'air étonné du Baron.

LE BARON.

Mais c'est que je ne comprends pas bien ; ce Monsieur sans se fâcher s'en va avec sa femme, & la souper pourquoi on nous a prié, il dit mange-vous, je n'ai jamais plus vu encore.

LA COMTESSE.

Il est vrai que cela n'est pas commun.

LE CHEVALIER.

Il faut pourtant prendre un parti sur le souper.

LA MARQUISE.

Eh-bien, venez tous chez moi, vous souperez un peu tard ; mais nous n'avons que cette ressource-là.

LA COMTESSE.

Elle n'est pas mauvaise, Madame.

LE VICOMTE.

Allons, allons, Mesdames, ne perdons pas de tems.

LA MARQUISE.

Nous jouerons ; n'est-ce pas, Baron ?

LE BARON.

Tout comme Madame, il voudra, je sais.

Ils s'en vont.

Fin du soixante-dix-septieme Proverbe.

LA
PERRUQUE.

SOIXANTE-DIX-HUITIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

M. DES CISEAUX, *Tailleur. Habit noir, boutonné de maniere que les reins ſoient fort creux; perruque à nœuds trop courts, chapeau ſous le bras.*

M. CHEVEUX, *Perruquier. Habit blanchâtre, petit bord d'argent, perruque à nœuds, chapeau ſous le bras.*

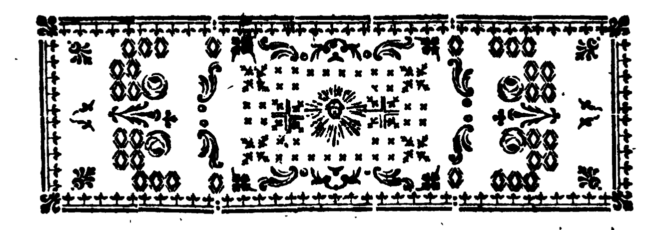
M. LE BLOND, *ami commun. Habit brun à boutons plats, grande perruque blonde, chapeau ſous le bras, canne.*

UN PAUVRE, *très-déguenillé, manchot & boiteux; bien mauvaiſe perruque.*

LOUIS, *garçon Cafetier. Veſte blanche, tablier.*

La Scène eſt dans un Café.

LA



LA PERRUQUE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. LE BLOND, M. DES CISEAUX, LOUIS.

M. DES CISEAUX.

AH, Monſieur Le Blond, je ſuis bien votre ſerviteur.

M. LE BLOND.

Pas moins, le vôtre, Monſieur Des Ciſeaux ; comment va la ſanté aujourd'hui ? *Ils s'aſſoient.*

M. DES CISEAUX.

Ah, un peu enrhumé, de ce tems-là, cela ne peut pas être autrement ; j'ai pourtant des galoches.

M. LE BLOND.

Et moi donc, vous verrez que je n'en ai pas aussi. Eh-bien, vous allez donc aux Italiens, voir Arlequin enfant, statue & perroquet aujourd'hui ?

M. DES CISEAUX.

Oui, vraiment, il faut bien se dissiper. Ma femme est allée chez sa mere ; ma foi, j'ai dit comme cela, qu'est-ce que je ferai là ? Un wisth, je perdrai mon argent & je m'ennuierai ; j'aime mieux aller rire à la Comédie, j'irai les retrouver à l'heure du souper. Vous devriez y venir, nous nous divertirions un peu.

M. LE BLOND.

J'irai à la Comédie ; mais je ne peux aller souper avec vous ; nous entamons aujourd'hui un pâté chez ma tante.

M. DES CISEAUX.

Elle vit donc toujours la bonne femme ?

M. LE BLOND.

Ah, je vous en réponds, & elle est plus gaie qu'elle n'a jamais été ; enfin, comme dit l'autre, on voit bien qu'elle est du bon tems. Savez-vous quelque nouvelle ?

M. DES CISEAUX.

Oui, on dit qu'il y a un homme qui s'eſt pendu dans la rue Trouſſe-Vache.

M. LE BLOND.

Ah, ah! Et qu'eſt-ce qu'il avoit donc mangé?

M. DES CISEAUX.

Il faiſoit de la fauſſe monnoie; il a cru qu'on alloit l'arrêter, il a gagné au pied.

M. LE BLOND.

Cela n'eſt pas étonnant; je ne ſai pas ce qu'on deviendra; car perſonne ne paye & l'on ne vend rien.

M. DES CISEAUX.

C'eſt le deuil qui eſt cauſe de cela.

M. LE BLOND.

Ah, je le ſai bien. Tenez, voyez un peu qu'eſt-ce qui eſt arrêté-là en carroſſe, connoiſſez-vous cela? N'eſt-ce pas Madame le Roux?

M. DES CISEAUX.

Eh, vraiment, oui; je crois qu'elle eſt avec Madame Dumont la marchande de fer d'à côté de chez elle. Cela fait deux commeres qui ſe

donnent du bon tems. (*Il tire ſa montre.*) Mais quelle heure eſt-il ?

M. LE BLOND.

Quelle heure il eſt ? Il doit être quatre heures à Saint-Euſtache.

M. DES CISEAUX.

Je parie que vous allez à la Comédie, pour voir danſer le menuet à Argentine ?

M. LE BLOND.

Ma foi, écoutez donc, j'aimerois mieux la trouver dans mon lit qu'une puce.

M. DES CISEAUX.

Vous êtes donc encore galant, Monſieur le Blond ? Et Madame le Blond, qu'eſt-ce qu'elle diroit ſi elle ſavoit cela ? J'ai envie de le lui dire la premiere fois que je la verrai.

M. LE BLOND.

Ah, elle le ſait bien.

M. DES CISEAUX, *préſentant du tabac.*

Monſieur le Blond, voulez-vous une priſe ?

M. LE BLOND.

Oui-da, je ne refuſe jamais ce qu'on me

donne. (*Il prend du tabac.*) Il eſt bien fort votre tabac ?

M. DES CISEAUX.

C'eſt qu'il eſt un peu ſec, mais il eſt bon.

M. LE BLOND.

Ah, tenez, tenez, voilà le Commiſſaire du quartier.

M. DES CISEAUX.

Où donc ?

M. LE BLOND.

Eh, qui parle à un Monſieur habillé de rouge.

M. DES CISEAUX.

Ah, oui, par ma foi, vous avez raiſon ; il faut qu'il ne me voye pas, car il me ſalue toujours.

M. LE BLOND.

Eh moi donc ?

M. DES CISEAUX.

Monſieur le Blond, voulez-vous boire un verre de biere ? J'ai mangé des harangs qui m'ont altéré comme tous les diables.

M. LE BLOND.

Et moi auſſi. Il n'y a qu'à en demander. Louis ?

LOUIS.

Monſieur, qu'eſt-ce qu'il y a pour votre ſervice ?

M. DES CISEAUX.

Donnez-nous une bouteille de biere.

M. LE BLOND.

Qui ſoit bonne.

LOUIS.

Vous ſerez contents, Meſſieurs. Voulez-vous des échaudés ?

M. LE BLOND.

Non, non, ce n'eſt pas la peine.

M. DES CISEAUX.

Parbleu, je crois que vous avez une perruque neuve ?

M. LE BLOND.

Oui, du jour, comment la trouvez-vous ?

M. DES CISEAUX.

Fort bien. Moi, je ſuis malheureux en perruques, on me les fait toujours trop courtes. Auſſi quand je vas chez mes pratiques, leurs gens, ſans me parler ſeulement, leur diſent : Monſieur, votre Tailleur eſt là-dedans ; ceux qui me voyent paſſer dans la rue, diſent voilà un Tailleur, & ſi

je me trouve en compagnie, on me dit à moi-même, Monſieur eſt ſans doute Tailleur ? Cela me fait enrager.

M. LE BLOND.

Il eſt vrai qu'on ne peut pas s'y tromper.

M. DES CISEAUX.

Ma femme me gronde toujours pour cela, quand je vais avec elle quelque part ; je ne ſai comment faire.

M. LE BLOND.

Et prenez mon Perruquier.

M. DES CISEAUX.

Pardi vous avez raiſon. Comment s'appelle-t-il ?

M. LE BLOND.

Monſieur Cheveux.

M. DES CISEAUX.

Monſieur Cheveux ? où demeure-t-il ?

M. LE BLOND.

Je ne ſais pas bien ; parce qu'il a déménagé ; mais il vient ici tous les jours.

M. DES CISEAUX.

Je voudrois bien qu'il y vînt aujourd'hui.

M. LE BLOND.

Il ne tardera ſûrement pas, attendez-le.

LOUIS.

Meſſieurs, voilà votre bouteille de biere. Voulez-vous que je la verſe?

M. DESCISEAUX.

Oui, à Monſieur.

M. LE BLOND.

Allons, à vous.

M. DES CISEAUX.

Ne voulez-vous pas faire des façons entre hommes.

M. LE BLOND.

Comme vous voudrez.

M. DES CISEAUX.

Buvez donc.

M. LE BLOND.

Je vous attends, allons, à votre ſanté.

M. DES CISEAUX.

Et moi de même. *Ils boivent.*

LOUIS.

Ces Meſſieurs ne veulent plus rien?

M. DES CISEAUX.

Non, laiſſez-nous.

M. LE BLOND.

Et parbleu, vous êtes trop heureux, le voilà Monſieur Cheveux.

M. DES CISEAUX.

Vient-il ici?

M. LE BLOND.

Oui vraiment.

M. DES CISEAUX.

Allons, tant mieux, tant mieux! c'eſt bon.

SCÈNE II.

M. CHEVEUX, M. DES CISEAUX, M. LE BLOND.

M. LE BLOND.

ARRIVEZ, arrivez, Monſieur Cheveux. Comment vous va?

M. CHEVEUX.

Pas trop bien aujourd'hui, j'ai mon ancien mal d'oreille.

M. LE BLOND.

Il faut vivre avec ſes ennemis, comme on dit; tenez, voilà une pratique que je veux vous donner.

M. CHEVEUX.

Monſieur ?

M. DES CISEAUX.

Oui Monſieur.

M. CHEVEUX, *dédaigneuſement.*

Monſieur, eſt tailleur ſans doute ?

M. DES CISEAUX.

Eh oui, Monſieur. Vous voyez bien, Monſieur le Blond, voilà ce que je vous diſois. Je parie que c'eſt à la perruque que vous avez reconnu cela ?

M. CHEVEUX.

Sûrement, ce n'eſt pas là comme il faut qu'elle ſoit faite.

M. DES CISEAUX.

Je vous dis, je n'en ai jamais eu une à ma fantaiſie.

M. CHEVEUX.

Ah, je le crois! ce n'eſt point là du tout

ce qu'il vous faut ; je vous coëfferai bien, moi, ne vous embarrassez pas.

M. DES CISEAUX.

Pardi, je vous ferai bien obligé. Quand me prendrez-vous la mesure ?

M. CHEVEUX.

Cela n'est pas nécessaire.

M. DES CISEAUX.

Comment ?

M. LE BLOND.

Bon, il ne s'amuse pas à cela.

M. CHEVEUX.

Le coup d'œil suffit, je vous vois déja avec ma perruque sur la tête, vous êtes à merveille.

M. DES CISEAUX.

C'est étonnant cela !

M. CHEVEUX.

Point du tout, chacun a sa phisionomie, & chacun doit avoir sa perruque, il n'y en a pas une qui doive se ressembler ; cependant ce qui me consterne souvent, c'est que je vois presque tous les gens que je rencontre, coëffés comme si en s'éveillant ils avoient pris la perruque de leur voisin.

M. DES CISEAUX.

Mais je le croirois bien.

M. CHEVEUX.

Je ne fais jamais une perruque qui puiſſe ſervir à un autre.

M. DES CISEAUX.

C'eſt un très-grand talent ! & quand aurai-je ma perruque, moi ?

M. CHEVEUX.

Mais, Dimanche.

M. DES CISEAUX.

Vous ne me manquerez pas ?

M. CHEVEUX.

Soyez-en ſûr, c'eſt comme ſi vous l'aviez.

M. DES CISEAUX.

Je me fais un grand plaiſir de ſurprendre ma femme, avec cette perruque-là !

M. CHEVEUX.

Eh, pardi, ſi vous êtes preſſé, je penſe une choſe.

M. DES CISEAUX.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. CHEVEUX.

J'ai une de nos pratiques qui est un Conseiller au Parlement, qui vous ressemble.....

M. DES CISEAUX.

Qui me ressemble ?

M. CHEVEUX.

Comme deux gouttes d'eau.

M. DES CISEAUX.

Vous voyez bien, Messieurs, que je n'ai pas l'air d'un Tailleur.

M. CHEVEUX.

Vous ?

M. DES CISEAUX.

Oui, tout le monde le trouve.

M. CHEVEUX.

Et c'est votre perruque qui fait cela.

M. DES CISEAUX.

Je vous le disois bien, Monsieur le Blond.

M. LE BLOND.

Oui.

M. CHEVEUX.

Ecoutez, ce Conseiller est en campagne pour

un mois, je lui ai fait une perruque qui ſera faite comme pour vous.

M. DES CISEAUX.

Cela eſt bien heureux !

M. CHEVEUX.

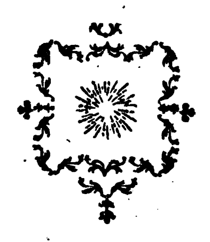
Elle eſt juſtement accommodée, & je vais la chercher.

M. DES CISEAUX.

Quoi, je pourrois l'avoir dans le moment ?

M. DES CISEAUX.

Tout-à-l'heure, je vous dis, je demeure à deux pas, je reviens.



SCENE III.

M. DES CISEAUX, M. LE BLOND.

M. LE BLOND.

IL eſt expéditif, cela ſera fait tout de ſuite.

M. DES CISEAUX.

Il ne vous prend donc jamais la meſure, à vous ?

M. LE BLOND.

Jamais. Je luî dis : Monſieur Cheveux, j'ai beſoin d'une perruque neuve, cela ſuffit.

M. DES CISEAUX.

Il doit avoir bien des pratiques.

M. LE BLOND.

Oh, beaucoup ; mais pas tant qu'il en auroit s'il étoit moins cher.

M. DES CISEAUX.

Il faut bien payer le talent.

M. LE BLOND.

Tenez, le voilà qui revient.

M. DES CISEAUX.

Avec ma perruque ?

M. LE BLOND.

Sûrement.

M. DES CISEAUX.

C'eſt un homme comme il n'y en a point !

SCENE IV.

M. CHEVEUX, M. LE BLOND, M. DES CISEAUX.

M. CHEVEUX.

ALLONS, Monſieur, eſſayez celà, vous allez avoir ce qui s'appelle une collure.

M. DES CISEAUX.

Voyons, attendez que je déſaſſe ma boucle, pour ôter celle-ci. *Il ôte ſa perruque.*

M. CHEVEUX.

Il n'y a point de boucle avec moi; c'eſt un reſſort, *il lui met la perruque neuve.* Tenez regardez-vous, avez-vous jamais eu une perruque comme celle-là?

M. DES CISEAUX, *ſe regardant dans une glace.*

Non, vraiment.

M. CHEVEUX.

Avez-vous l'air d'un tailleur à préſent?

M. DES CISEAUX.

Je ne me reconnois pas du tout.

M. CHEVEUX.

Mes perruques sont admirables pour cela, tous ceux à qui j'en fournis sont de même.

M. DES CISEAUX.

Ma femme s'y trompera sûrement.

M. CHEVEUX.

Quand je vous le dis.

M. DES CISEAUX.

J'ai presque envie de retourner chez ma belle-mere, avant d'aller à la Comédie.

SCENE V.

M. DES CISEAUX, M. CHEVEUX, M. LE BLOND, UN PAUVRE.

LE PAUVRE.

MESSIEURS ayez pitié d'un pauvre estropié, qui n'a jamais connu son pere, ni sa mere, depuis qu'il est au monde, & qui ne peut pas gagner sa vie.

M. LE BLOND.

Nous n'avons rien à vous donner.

LE PAUVRE.

Eh, Meſſieurs, je vous demande bien pardon; mais Monſieur, je n'ai ni femme ni enfans qui puiſſent demander pour moi, ſans cela.....

M. CHEVEUX.

Allons, laiſſez-nous donc.

LE PAUVRE.

Si je pouvois gagner ma pauvre vie, mais je ne ſai ni lire ni écrire, je n'ai ni encre ni papier, ni plumes, je ne ſaurois me faire écrivain, Meſſieurs.

M. DES CISEAUX.

Quand on vous dit de vous en aller.

LE PAUVRE.

Eh, Monſieur le Préſident, ſi vous vouliez dire à vos gens de me donner quelque choſe?

M. DES CISEAUX.

Préſident?

LE PAUVRE.

Oui, Monſieur le Préſident.

M. DES CISEAUX.

C'eſt bien plus que Conſeiller ?

M. CHEVEUX.

Sans doute.

M. DES CISEAUX.

Attendez. *Il fouille dans ſa poche.*

LE PAUVRE.

Oui, Monſieur; vous ne pouvez pas faire une plus grande charité; car il y a ſi long tems que je n'ai mangé, que je l'ai preſque oublié.

M. CHEVEUX.

Vous n'avez pas oublié de boire?

LE PAUVRE.

Non, Monſieur, Dieu merci, c'eſt une grace qu'il m'a faite, cela eſt cauſe que je n'ai jamais été enragé.

M. DES CISEAUX, *regardant ſon argent.*

Je n'ai pas de monnoie, j'ai envie de lui donner ma vielle perruque auſſi bien je ne veux plus la revoir.

M. LE BLOND.

Eh-bien oui, il la vendra.

M. CHEVEUX.

Tenez, mon ami, voilà une perruque que Monsieur le Président vous donne.

LE PAUVRE.

Et la tête?

M. DES CISEAUX.

Comment la tête?

LE PAUVRE.

Oui, Monsieur, c'est que je la brûlerois pour me chauffer.

M. DES CISEAUX.

Quoi ma tête?

LE PAUVRE.

Je dis, Monsieur, la tête à perruque.

M. CHEVEUX.

C'est qu'il a cru que c'étoit une tête de bois.

LE PAUVRE.

Oui, Monsieur, est-ce qu'elle est de pierre?

M. CHEVEUX.

Non, non; allons, vous devez être content.

LE PAUVRE.

Oui, Messieurs, je m'en vais prier Dieu que...

M. DES CISEAUX.

Allez-vous en donc.

LE PAUVRE.

Où cela ?

M. CHEVEUX.

Où vous voudrez.

LE PAUVRE.

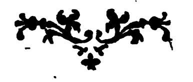
Oh oui, Messieurs, c'est que ces Messieurs ne m'ont rien donné.

M. DES CISEAUX.

C'est pour tous.

LE PAUVRE.

Oui, Monsieur le Président, je m'en vais, je m'en vais. *Il sort.*



SCENE VI.

M. DES CISEAUX, M. CHEVEUX, M. LE BLOND.

M. CHEVEUX.

Vous voyez bien qu'on ne vous prend plus pour un Tailleur.

M. DES CISEAUX.

C'eſt vrai, c'eſt étonnant cela !

M. CHEVEUX.

Je ſuis ſûr qu'avec mes perruques, c'eſt toujours comme cela.

M. DES CISEAUX.

J'en ſuis très content. Ah-ça, je veux vous payer, combien vous faut-il ?

M. CHEVEUX.

Vous vous moquez de moi, vous me la paierez avec la premiere que je vous ferai.

M. DES CISEAUX.

Non, non, je veux payer tout de ſuite.

M. CHEVEUX.

Bon ! vous me ferez un habit, & nous nous accommoderons toujours bien.

M. DES CISEAUX.

Je vous ferai un habit ?

M. CHEVEUX.

Oui.

M. DES CISEAUX.

Moi ?

M. CHEVEUX.

Sûrement, pourquoi pas ?

M. DES CISEAUX.

Parce que je ne vous en ferai pas.

M. CHEVEUX.

Mais je crois que vous badinez.

M. DES CISEAUX.

Je ne badine point du tout.

M. CHEVEUX.

N'êtes-vous pas Tailleur ?

M. DES CISEAUX.

Oui, mais je ne travaille que pour des Princes, des Ambaſſadeurs, & jamais pour des Bourgeois.

M. CHEVEUX.

Bourgeois ! celui-là eſt bon, & qu'eſt-ce que

vous êtes donc vous, si vous n'êtes pas Bourgeois?

M. DES CISEAUX.

Je suis ce que je suis; mais je ne serai pas votre Tailleur.

M. CHEVEUX.

Vous ne serez pas mon Tailleur?

M. DES CISEAUX.

Non sûrement.

M. CHEVEUX.

Eh-bien, je ne suis pas fait pour être le Perruquier d'un bourgeois comme vous, & je reprends ma perruque. *Il lui ôte la perruque de dessus la tête.*

M. DES CISEAUX.

Comment; mais....

M. CHEVEUX.

Allez, allez, vous faire faire des perruques, par des Princes, par des Ambassadeurs.

M. DES CISEAUX.

Mais quand je vous dis....

M. CHEVEUX.

Non, vous ne l'aurez pas. Adieu, Monsieur

le Président des Ciseaux. *Il rit en emportant sa perruque.*

M. LE BLOND.

Mais, Monsieur Cheveux, écoutez donc.

M. CHEVEUX.

Non, non. *Il sort.*

SCENE VII.

M. LE BLOND, M. DES CISEAUX.

M. DES CISEAUX.

ME voilà bien avancé à présent ! je ne pourrai pas aller à la Comédie.

M. LE BLOND.

Pourquoi aussi ne pas vouloir lui faire des habits ? il a raison.

M. DES CISEAUX.

Il a raison, raison. *Il rêve.* Si j'envoie chercher une perruque chez moi, tout le monde sera sorti.

M. LE BLOND.

Comment allez-vous donc faire ?

M. DES CISEAUX.

Je suis bien fâché d'avoir donné ma perruque à ce pauvre.

M. LE BLOND.

Le voilà qui passe.

M. DES CISEAUX.

Je m'en vais la reprendre.

M. LE BLOND.

Vous porterez une perruque qui aura appartenu à un pauvre, un homme comme vous?

M. DES CISEAUX.

Je m'en vais courir après le Pauvre. *Il sort.*

M. LE BLOND.

Il mérite bien ce qui lui arrive. *Il sort.*

Fin du soixante-dix-huitieme Proverbe.

L'HABIT NEUF.

SOIXANTE-DIX-NEUVIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

M. DU MARBEAU, *Tuteur de Mademoiselle de Saint-Martial. En habit vert, perruque blonde, ronde, chapeau & canne.*

Mlle. DE SAINT-MARTIAL. *Petit bonnet, robe simple, tablier vert.*

DAME MONIQUE, *Gouvernante de Monsieur du Marbeau. En vieille Paisanne.*

M. DE FORTIERE. *Habit gris galonné, veste à rayes d'or, & cheveux en bourse, chapeau & canne, sans épée.*

LE BAILLI. *En robe, grande perruque.*

CORDONNET. *Habit brun, veste rouge simple, cheveux plats, chapeau uni.*

LE GREFFIER. *Habit gris, veste noire, perruque ronde, chapeau uni, sur la tête.*

La Scène est chez Monsieur du Marbeau, à la Campagne, dans une Salle.



L'HABIT NEUF.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

DAME MONIQUE, M. DE FORTIERE.

M. DE FORTIERE, *en entrant.*

EH-BIEN où eſt Mademoiſelle de Saint-Martial ?

DAME MONIQUE.

Vous la verrez, attendez un moment.

M. DE FORTIERE.

Mais, Monſieur du Marbeau n'a qu'à revenir ?

DAME MONIQUE.

Il ſoupe chez ſon ami, Monſieur Le Gros.

M. DE FORTIERE.

Je le fai bien.

DAME MONIQUE.

Et c'eſt à cauſe de cela que je vous ai dit de venir ici ce ſoir.

M. DE FORTIERE.

Oui, mais le tems ſe perd.

DAME MONIQUE.

Écoutez, écoutez moi. Ce n'eſt pas pour rien que je veux vous parler.

M. DE FORTIERE.

Mais ma chere Dame Monique, vous pourriez me dire tout ce que vous voudriez devant Mademoiſelle de Saint-Martial.

DAME MONIQUE.

Quand je vous dis que non. Tenez, aſſoyez-vous là.

M. DE FORTIERE.

Je ſuis fort bien de bout. Allons dites promptement.

DAME MONIQUE.

Vous ſavez que Monſieur du Marbeau eſt fort avare.

M. DE FORTIERE.

Après ?

DAME MONIQUE.

Ah, c'est bien vrai ; car depuis plus de trente ans que je suis ici, il ne m'a jamais rien donné.

M. DE FORTIERE.

Je vous donnerai, moi, Dame Monique, ne vous inquiettez pas.

DAME MONIQUE.

Ah ! Monsieur, ce n'est pas pour cela que j'en parle, je n'oublie pas ce que vous m'avez promis & ce que vous m'avez donné ; mais c'est pour vous dire pourquoi Monsieur du Marbeau, ne veut pas vous accorder Mademoiselle de Saint-Martial.

M. DE FORTIERE.

Eh dites-le donc ?

DAME MONIQUE.

C'est que comme il est son tuteur, il seroit obligé de rendre compte de son bien.

M. DE FORTIERE.

Cela pourroit être.

DAME MONIQUE.

Mais il a trouvé un moyen de n'avoir pas cette peine-là.

M. DE FORTIERE.

Comment, quel moyen ?

DAME MONIQUE.

De l'épouser lui-même.

M. DE FORTIERE.

Seroit-il bien poſſible ?

DAME MONIQUE.

Oui, vraiment, il me l'a confié ce matin.

M. DE FORTIERE.

Et Mademoiſelle de Saint-Martial y conſent ?

DAME MONIQUE.

Elle n'en ſait rien encore.

M. DE FORTIERE.

Elle n'a qu'à n'y pas conſentir.

DAME MONIQUE.

Je ne ſuis pas embarraſſée qu'elle ne le veuille pas, d'abord, elle ſe déſeſpérera; mais il tourmentera, & à la fin vous ſavez bien comme ſont les jeunes perſonnes, après avoir bien pleuré,

pleuré, elles finiſſent par conſentir à ſe marier pour avoir la liberté.

M. DE FORTIERE.

Vous m'effrayez !

DAME MONIQUE.

Je vous avertis, pour que vous preniez vos meſures, je ne veux pas que vous ayez rien à me reprocher.

M. DE FORTIERE.

Dame Monique?

DAME MONIQUE.

Eh-bien, Monſieur?

M. DE FORTIERE.

Je vous promets de faire votre fortune ſi vous pouviez l'engager à me ſuivre, je la menerois chez une de mes tantes.

DAME MONIQUE.

Quoi, un enlevement?

M. DE FORTIERE.

Ce n'en eſt pas un.

DAME MONIQUE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt donc? Vous ne feriez

pas en sûreté, ni moi non plus; non Monsieur, il faut trouver un autre expédient.

M. DE FORTIERE.

Je cherche vainement. Monsieur de Marbeau est allé souper, dites-vous, chez Monsieur le Gros?

DAME MONIQUE.

Oui, & je crains qu'il ne revienne bien-tôt.

M. DE FORTIERE, *rêvant.*

Attendez, il me vient une idée.

DAME MONIQUE.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE FORTIERE.

Il reviendra par la ruelle?

DAME MONIQUE.

Sûrement.

M. DE FORTIERE.

A-t-il quelqu'un avec lui?

DAME MONIQUE.

Non, parce que Jean est malade, & qu'il fait clair de lune.

M. DE FORTIERE.

Fort bien : il a son habit brun?

DAME MONIQUE.

Non, c'eſt un habit vert tout neuf, d'aujourd'hui.

M. DE FORTIERE.

Ah, ah, n'a-t-il pas été fait ici par le Tailleur du village ?

DAME MONIQUE.

Oui, Monſieur Cordonnet.

M. DE FORTIERE.

Mon idée eſt admirable ! Cordonnet demeure à côté du Bailly ; il dira... Oh, c'eſt imaginé le mieux du monde ! Ma chere Madame Monique, il faut que vous m'aidiez dans ceci.

DAME MONIQUE.

Eh mon Dieu, vous n'avez qu'à dire ; pour vous & pour Mademoiſelle de Saint-Martial, il n'y a rien que je ne faſſe ; je voudrois vous voir heureux tous les deux, mes pauvres enfans.

M. DE FORTIERE.

Écoutez bien ce que je vais vous dire.

DAME MONIQUE.

Oui, Monſieur, j'écoute.

M. DE FORTIERE.

Quand Monsieur de Marbeau sera rentré...

DAME MONIQUE.

Ce soir ?

M. DE FORTIERE.

Oui, ce soir, engagez-le à se deshabiller.

DAME MONIQUE.

J'entends bien.

M. DE FORTIERE.

Et vous mettrez dans la poche de son habit vert, cette bourse-là. *Il lui donne une bourse.*

DAME MONIQUE.

Et l'argent ?

M. DE FORTIERE.

Oui, telle qu'elle est.

DAME MONIQUE.

C'est bien aisé à faire.

M. DE FORTIERE.

Ne vous embarrassez pas du reste. Il n'y a pas de tems à perdre, je m'en vais. Ne dites rien de tout cela à Mademoiselle de Saint-Martial, entendez-vous?

DAME MONIQUE.

Oui, oui, Monsieur. Eh, tenez la voilà.

SCENE II.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL, M. DE FORTIERE, DAME MONIQUE.

Mlle DE SAINT-MARTIAL.

Quoi, Monſieur, vous étiez ici & Dame Monique ne m'avertiſſoit pas?

M. DE FORTIERE.

Je ne fais que d'entrer, je crains que Monſieur de Marbeau ne vienne, & je m'enfuis.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Quoi vous me quittez déja?

M. DE FORTIERE.

Il m'eſt impoſſible de reſter davantage. Adieu, Mademoiſelle. *Il s'en va.*

Mlle. DE SAINT-MARTIAL, *piquée.*

Adieu, Monſieur, adieu pour toujours.



SCENE III.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL, DAME MONIQUE.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

MAIS il ne m'entend pas! Ah, ma chere Dame Monique, Monsieur de Fortiere ne m'aime plus!

DAME MONIQUE.

Sur quoi jugez-vous cela?

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Autrefois il ne m'auroit pas quitté comme cela si promptement.

DAME MONIQUE.

C'est qu'il a des affaires.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

C'est qu'il en aime une autre, peut-être.

DAME MONIQUE.

Ah, voilà la jalousie! & s'il alloit travailler à pouvoir vous épouser?

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Quoi, vous le croiriez?

DAME MONIQUE.

Je ne ſai pas ; ainſi je ne peux pas le dire, cela pourroit arriver.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Me quitter comme cela ! ſans me dire qu'il m'aime encore !

DAME MONIQUE.

Il vous l'a tant dit.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Et peut-on ſe laſſer de ſe l'entendre dire, par quelqu'un qu'on aime autant ?

DAME MONIQUE.

Non, non, c'eſt vrai.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Ne le trouvez-vous pas charmant, Dame Monique ?

DAME MONIQUE.

Oui-dà, oui, il n'eſt pas mal tourné, & tenez, j'ai eu un amoureux qui lui reſſembloit comme deux gouttes d'eau, il me le rappelle toujours.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Vous avez eu un amoureux ?

DAME MONIQUE.

Oui-dà, j'en ai eu bien plus d'un, & de mon tems, Dame, je valois mon prix. Ah, si vous aviez vu les hommes de ce tems-là, ils valoient bien mieux que ceux d'aujourd'hui; il y a long tems dont je vous parle-là.

Mlle. DE SAINTMARTIAL.

Ah, ils ne valoient pas mieux que Monsieur de Fortiere.

DAME MONIQUE.

Pas mieux? mais écoutez donc.... non, non, il faut de la raison par tout; cependant mon mari, le pauvre défunt, Dieu veuille avoir son ame, en valoit bien un autre.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Est-ce qu'il n'a pas dit s'il reviendroit ce soir?

DAME MONIQUE.

Monsieur de Marbeau? Ah, il va arriver sûrement bientôt.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Et qui vous parle de Monsieur de Marbeau?

DAME MONIQUE.

Ah, oui, je comprends, je ſai bien à préſent ce que vous voulez dire. Eh-bien, j'étois tout de même que vous, quand je ne le voyois pas.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Vous n'aimiez pas autant que j'aime, Dame Monique !

DAME MONIQUE.

Pas autant, oui ? bon, c'étoit bien pis ; que je vous conte cela. *On frappe à la porte.* Mais qu'eſt-ce que j'étends ? je parie que c'eſt votre Tuteur. On y va, on y va. Il eſt bien preſſé, la foire n'eſt pas ſur le pont.



SCENE IV.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL, M. DE MARBEAU, DAME MONIQUE.

M. DE MARBEAU, *en dehors.*

Monique. Jean, ouvrez donc ?

DAME MONIQUE.

Allons, allons.

M. DE MARBEAU.

Eh, venez vîte.

DAME MONIQUE, *ouvrant la porte.*

Eh-bien, eh bien ! eh mon Dieu, qu'eſt-ce que vous avez donc ?

M. DE MARBEAU, *entrant, & ſe jettant dans un fauteuil.*

Ah ! ah ! des voleurs.....

DAME MONIQUE.

Des voleurs ?

M. DE MARBEAU.

Oui, des voleurs qui m'ont pourſuivi dans la petite ruelle, j'ai cru qu'ils me tueroient.

DAME MONIQUE.

Bon, des voleurs! il n'y en a jamais eu dans ce village-ci.

M. DE MARBEAU.

Elle, va me soutenir.....

DAME MONIQUE.

Eh, mon Dieu, comme vous voilà! il faut que je vous donne un verre d'eau. *Elle va prendre un verre d'eau.*

M. DE MARBEAU.

Je suis donc bien changé? qu'en dites-vous Mademoiselle?

Mlle DE SAINT-MARTIAL.

Mais, je vous trouve toujours tout de même.

DAME MONIQUE.

Tenez, buvez-moi cela. *Elle donne à boire à Monsieur de Marbeau.*

M. DE MARBEAU, *après avoir bu.*

Cela me rassure un peu.

DAME MONIQUE.

Mais qu'est-ce que c'est donc?

M. DE MARBEAU.

Je vous dis des voleurs qui couroient après moi dans la petite rue, je crois qu'ils étoient une douzaine, je ne ſai pas d'où ils venoient, j'ai eu une peur que j'ai cru que je n'arriverois pas juſqu'ici.

DAME MONIQUE.

Ne vous ont-ils rien pris ?

M. DE MARBEAU.

Ils ne m'ont pas approché.

DAME MONIQUE.

Allons, allons, ce ne ſera rien. Mettez-vous à votre aiſe; je m'en vais vous donner votre robe-de-chambre.

M. DE MARBEAU.

C'eſt bien dit, après cela je parlerai à Mademoiſelle de Saint-Martial.

DAME MONIQUE.

C'eſt bien preſſé. Allons, ôtez votre habit.

M. DE MARBEAU.

Auſſi-bien il me fait mal; car les habits neufs quand on n'y eſt pas accoutumé; c'eſt toujours

comme cela. (*Il ôte son habit.*) Donnez-moi mon mouchoir & ma tabatiere.

DAME MONIQUE.

C'est peut-être votre habit qui aura tenté les voleurs.

M. DE MARBEAU.

Je le crois comme cela.

DAME MONIQUE.

Tenez voilà votre robe-de-chambre.

M. DE MARBEAU.

Donnez donc le bras droit. *Il met sa robe-de-chambre.*

DAME MONIQUE.

Voulez-vous votre bonnet de nuit ?

M. DE MARBEAU.

Non, non, je ne vas pas me coucher encore.

DAME MONIQUE.

Ah, oui, c'est vrai. *On frappe bien fort.*

M. DE MARBEAU.

Qu'est-ce que c'est donc que cela ? *On frappe plus fort.*

DAME MONIQUE.

Ce sont peut-être les voleurs qui viennent jusqu'ici. *Ils ont tous la plus grande frayeur.*

SCENE V.

LE BAILLI, LE GREFFIER, Mlle. DE SAINT-MARTIAL, M. DE MARBEAU, CORDONNET, DAME MONIQUE.

LE BAILLI, *en dehors.*

OUVREZ donc; c'est de la part du Roi.

DAME MONIQUE, *tremblante.*

Faut-il ouvrir, Monsieur?

M. DE MARBEAU.

De la part du Roi; sans doute.

DAME MONIQUE.

Ah, c'est Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Monsieur de Marbeau est-il ici?

DAME MONIQUE.

Oui; Monsieur, le voilà.

LE BAILLI.

Entrez vous autres, & que la garde reste à la porte. *Il s'assied, & le Greffier & Cordonnet entrent.*

M. DE MARBEAU.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Monsieur le Greffier, assoyez-vous là, & écrivez. *Le Greffier s'assied. A Monsieur de Marbeau.* Comment vous appellez-vous, Monsieur de Marbeau ?

M. DE MARBEAU.

Mais je ne comprends pas.....

LE BAILLI.

Répondez, & ne vous coupez pas, ceci est de la plus grande conséquence.

M. DE MARBEAU.

Joseph de Marbeau.

LE BAILLI.

Vos qualités ?

M. DE MARBEAU.

Ancien Quartinier de la Ville de Paris.

LE BAILLI.

Bon. Le sieur Cordonnet vous accuse de lui avoir fait faire un habit vert qu'il vous a livré aujourd'hui, cela est-il vrai ?

M. DE MARBEAU.

Oui; mais je l'ai bien payé.

LE BAILLI.

Ce n'eſt pas de cela dont il eſt queſtion. Pourquoi avez-vous fait faire un habit vert?

M. DE MARBEAU.

Pourquoi?

LE BAILLI.

Oui?

M. DE MARBEAU.

Ma foi, je n'en ſai rien.

LE BAILLI.

Mettez qu'il ne veut pas dire pourquoi.

M. DE MARBEAU.

Attendez, parce que j'en ai vû à tout le monde, à la campagne.

LE BAILLI.

Oui; mais n'avez-vous pas fait faire cet habit pour n'être pas reconnu?

M. DE MARBEAU.

Eſt-ce qu'un habit change le viſage?

LE BAILLI.

Mettez qu'il plaiſante & ne répond pas.

M.

M. DE MARBEAU.

Non, non, Monſieur le Greffier. Je n'ai pas eu deſſein de me déguiſer.

LE BAILLI.

Bon. Avez-vous paſſé par la petite ruelle ce ſoir ?

M. DE MARBEAU.

Oui, Monſieur, & j'y ai eu grand peur, parce qu'il y avoit des voleurs.

LE BAILLI.

Ah, nous y voilà. Et comment étoient faits ces voleurs ?

M. DE MARBEAU.

Je ne les ai pas vû, parce que je me ſuis enfui, & lorſque je ſuis arrivé ici, j'étois tout prêt à me trouver mal.

DAME MONIQUE.

Cela eſt bien vrai, Monſieur, Mademoiſelle vous le dira comme moi.

Mlle. DE SAINT MARTIAL.

Oui, Monſieur.

LE BAILLI.

Comment vous appellez-vous Mademoiſelle ?

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Julie de Saint-Martial.

LE BAILLI.

Votre âge ?

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Dix-ſept ans.

LE BAILLI.

Fille mineure. (*A Dame Monique.*) Et vous ?

DAME MONIQUE.

Monique du Chemin, veuve de Pierre du Moulin, Menuiſier.

LE BAILLI.

Bon. Mettez majeure. Avez-vous vû toutes deux Joſeph de Marbeau aujourd'hui, avec un habit vert ſur le corps?

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Oui, Monſieur.

DAME MONIQUE.

C'eſt moi qui lui ai aidé, ce ſoir, à l'ôter.

LE BAILLI.

Fort bien.

DAME MONIQUE.

Et tenez le voilà.

LE BAILLI.

Monſieur le Greffier, viſitez les poches de cet habit.

M. DE MARBEAU.

Ce n'eſt pas la peine ; car il n'y avoit que mon mouchoir & ma tabatiere & les voilà.

LE BAILLI.

Mettez qu'il refuſe qu'on viſite les poches de ſon habit vert.

M. DE MARBEAU.

Je ne refuſe rien, ce n'eſt que pour en éviter la peine à Monſieur le Greffier. En vérité, Meſſieurs, vous avez bien de la bonté, d'écrire comme cela tout ce que je dis.

LE BAILLI.

Viſitez donc, Monſieur ?

LE GREFFIER, *fouillant.*

Je ne trouve rien. (*Il cherche toujours.*) Ah, je ſens quelque choſe, c'eſt une bourſe.

LE BAILLI.

Une bourſe à argent ?

LE GREFFIER.

Oui, Monſieur, la voilà.

LE BAILLI.

Couleur de rose ? Voyons la déposition.

LE GREFFIER *lisant.*

De plus a déclaré que la bourse étoit couleur de rose, & contenoit treize louis, un écu de six livres & deux pieces de vingt-quatre sols.

LE BAILLI.

Nous vérifierons cela. Cordonnet, dites qu'on aille chercher Monsieur de Fortiere.

CORDONNET.

J'y vais, Monsieur le Bailli.

SCENE VI.

LE BAILLI, Mlle. DE SAINT-MARTIAL, LE GREFFIER, M. DE MARBEAU, DAME MONIQUE.

M. DE MARBEAU, *étonné.*

EN vérité Monsieur le Bailli, si je sais d'où vient cette bourse....

LE BALILLI.

Vous faites l'ignorant; nous vous l'apprendrons.

M. DE MARBEAU.

Cet argent-là n'eſt pas à moi.

LE BAILLI.

Non, ſûrement, il n'y ſera pas. Un homme comme vous, c'eſt incompréhenſible !

M. DE MARBEAU.

Mais de quoi m'accuſe-t-on ?

LE BAILLI.

Vous le ſavez bien.

M. DE MARBEAU.

Quoi, d'avoir fait faire un habit neuf?

LE BAILLI.

Eh, non, non. C'eſt une action infâme !

M. DE MARBEAU.

Mais dites-moi du moins ?....

LE BAILLI.

Vous allez le ſavoir.

M. DE MARBEAU.

Je n'y comprends rien.

LE BAILLI.

Ah, voilà Monſieur de Forriere.

SCENE VII.

LE BAILLI, Mlle. DE SAINT-MARTIAL, LE GREFFIER, M. DE MARBEAU, M. DE FORTIERE, CORDONNET, DAME MONIQUE.

M. DE FORTIERE.

QU'EST-CE qu'il y a donc Monſieur le Bailli ? Monſieur de Marbeau, je vous ſouhaite bien le bonſoir.

LE BAILLI.

Monſieur de Fortiere, eſt-ce là votre bourſe ?

M. DE FORTIERE.

Oui, Monſieur.

LE BAILLI.

Voyez ce qui eſt dedans, ſi c'eſt le compte.

M. DE FORTIERE, *compte l'argent.*

Oui, c'eſt cela tout juſte. Mais comment donc l'avez-vous retrouvée ?

LE BAILLI.

C'eſt dans cet habit-là; celui qui vous a volé n'avoit-il pas un habit vert ?

M. DE FORTIERE.

Oui, Monſieur.

M. DE MARBEAU.

Comment, Monſieur, vous oſez ſoutenir que je vous ai volé?

M. DE FORTIERE.

Moi, Monſieur? J'en ſuis incapable, je vous regarde comme le plus honnête homme que je connoiſſe, & je le ſignerai de mon ſang.

M. DE MARBEAU.

Ah, je ſavois bien que vous étiez mon ami.

M. DE FORTIERE.

Je m'en fais gloire & honneur.

LE GREFFIER.

Un moment, un moment.

LE BAILLI.

Oui, vous ne ſavez pas à qui appartient cet habit-là.

M. DE FORTIERE.

A quelque voleur, ſans doute.

LE BAILLI.

Il eſt à Monſieur de Marbeau.

M. DE FORTIERE.

Il eſt à vous ?

M. DE MARBEAU.

Oui vraiment.

M. DE FORTIERE.

Il y a plus d'un habit vert dans le monde. Je ne vous en connoiſſois pas.

M. DE MARBEAU.

Je ne l'ai mis pour la premiere fois qu'aujourd'hui.

M. DE FORTIERE.

Ah, mais, cela ne fait rien.

LE BAILLY.

Comment cela ne fait rien, votre bourſe étoit dans ſa poche.

M. DE FORTIERE.

Mais vous voyez bien Monſieur le Bailli, que ce ne peut pas être Monſieur de Marbeau, qui m'ait volé. Cela ne tombe pas ſous le ſens.

M. DE MARBEAU.

Mon cher Monſieur de Fortiere, ſoutenez-moi, je vous prie.

M. DE FORTIERE.

Comment donc, je vous soutiendrai au péril de ma vie.

LE BAILLI.

Monsieur, si ce n'est pas Monsieur de Marbeau, qui est le voleur, il est du moins le receleur; c'est la même chose, & il doit subir la même peine.

M. DE MARBEAU.

La même peine?

LE BAILLI.

Oui, Monsieur, vous serez pendu.

M. DE MARBEAU.

Mais, Monsieur le Bailli, un moment de raison.

LE BAILLI.

Il n'y a point de raison à cela; voilà la justice.

M. DE FORTIERE.

Monsieur de Marbeau a toujours été un homme d'honneur.

LE BAILLI.

Cela ne fait rien, il ne faut qu'un mauvais

moment. Vous avez été volé par un homme en habit vert dans la ruelle, il l'a avoué, il étoit en habit vert, l'argent ſe trouve dans ſa poche; s'il n'eſt que le recęleur, qu'il l'avoue.

M. DE MARBEAU.

Moi receleur !

M. DE FORTIERE.

Allons, cela ne ſe peut pas.

M. DE MARBEAU.

Monſieur de Fortiere, départez-vous de votre accuſation, tout ce que j'ai eſt à vous.

M. DE FORTIERE.

Je ne veux pas de votre bien.

LE BAILLI.

Monſieur, il faut que juſtice ſoit faite.

M. DE MARBEAU.

Un moment Monſieur le Bailli. (*Bas à Monſieur de Fortiere.*) Si vous aimez encore Mademoiſelle de Saint-Martial, je vous la donnerai auſſi.

M. DE FORTIERE.

Monſieur, je vous crois honnête homme, & l'intérêt n'eſt pas ce qui me gouverne. Il eſt

fâcheux que toutes les accuſations ſoient contre vous ; mais j'y renoncerai ſi vous le voulez.

M. DE MARBEAU.

Ah, Monſieur !

M. DE FORTIERE.

Monſieur le Bailli, puis-je me départir des accuſations ?

LE BAILLI.

Monſieur, on pourroit ſauver la vie à Monſieur de Marbeau, mais cela eſt difficile.

M. DE FORTIERE.

Je vous entends : gardez la Procédure jusqu'à nouvel ordre, je vous réponds de Monſieur.

M. DE MARBEAU.

Eh, Meſſieurs, finiſſons tout de ſuite.

M. DE FORTIERE.

C'eſt que vous croirez que c'eſt pour avoir Mademoiſelle de Saint-Martial, que je m'en-ploie pour vous.

M. DE MARBEAU.

Quand je le croirois, vous me rendez ſervice ; c'eſt à charge de revanche.

M. DE FORTIERE.

Monſieur le Bailli, prenez cette bourſe, j'y ajouterai encore s'il le faut; remettez-moi tous les papiers, & dites que le voleur avoit envoyé mon argent à Monſieur de Marbeau pour me le rendre: Cordonnet, vous direz la même choſe & je vous pairai bien.

LE BAILLI, *prenant la bourſe & remettant les papiers.*

Je ſuis charmé, ainſi que Monſieur le Greffier, de faire plaiſir à Monſieur de Marbeau & à vous auſſi: Meſſieurs, il ne ſera plus queſtion de rien; mais il faudra que Mademoiſelle & Dame Monique, ſe taiſent de même, que nous.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Je vous réponds de tout.

DAME MONIQUE.

Nous ſavons nous taire, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Meſſieurs, mes Dames, j'ai l'honneur de vous ſouhaiter le bon ſoir. *Il ſort avec le Greffier & Cordonnet.*

SCENE VIII.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL, M. DE MARBEAU, M. DE FORTIERE, DAME MONIQUE.

M. DE MARBEAU.

MONSIEUR, je vous ai la plus grande obligation, & dès demain nous ferons le contrat.

M. DE FORTIERE.

Puiſque vous le voulez bien, vous ne pouvez me faire un plus grand plaiſir; le mariage fini, je vous remets la procédure pour la brûler.

M. DE MARBEAU.

Je n'en veux pas avant; tout innocent que je ſois, je ſuis encore trop heureux; car je ne comprends rien à tout cela.

DAME MONIQUE.

Il n'y faut plus penſer.

M. DE MARBEAU.

Je n'en puis plus! A demain, Monſieur. *Il s'en va.*

M. DE FORTIERE.

Si vous ne m'approuvez pas, Mademoiſelle, il n'y a rien de fini.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Que dites vous ? Je ſuis ſi enchantée de mon bonheur, que je ne puis rien dire.

M. DE MARBEAU, *appellant.*

Dame Monique ?

DAME MONIQUE.

Allons, Monſieur de Fortiere, allez-vous-en, demain vous cauſerez tant que vous voudrez. *Elle fait rentrer Mademoiſelle de Saint-Martial, & pouſſe Monſieur de Fortiere.*

M. DE FORTIERE.

Adieu, Mademoiſelle.

Fin du ſoixante-dix-neuvieme Proverbe.

LE
SOT AMI.
QUATRE-VINGTIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

M. DE COURVILLERS. *Habit vert galonné, veſte brodée en or, au tambour, perruque ronde, ſans chapeau.*

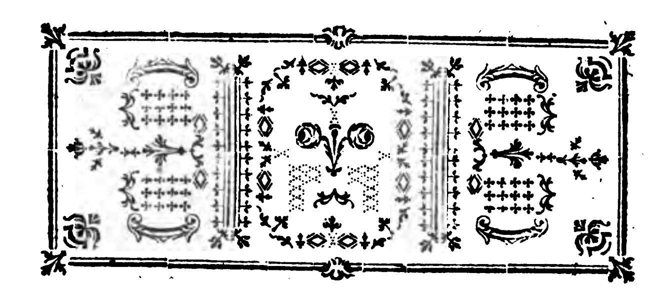
Mad. DE COURVILLERS. } *Bien miſes, comme à la Camp.*
Mlle. DE COURVILLERS. }

M. DE SAINT-CLET. *Joli habit de Campagne, ſans épée.*

M. DE LA SAUSSAYE, *Provincial. Habit brun paſſé, à brandebourgs d'argent, vieille veſte d'or, perruque à la Brigadiere, bas roulés, gris, avec des jarretieres noires, épée & canne.*

La Scène eſt en Province, dans le Château de Courville, dans un Sallon.

LE



LE
SOT AMI.
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE COURVILLERS, Mad. DE COURVILLERS.

M. DE COURVILLERS.

Assoyons-nous ici. Vous croyez peut-être que je ne viens dans cette terre que pour y passer quelques jours ?

Mad. DE COURVILLERS.

Je ne sais pas quel est votre dessein.

M. DE COUVILLERS.

Eh-bien, je vais vous en instruire. Je vous ai caché le danger où j'ai été, pendant quelque tems, de perdre toute ma fortune.

Mad. DE COURVILLERS.

Comment?....

M. DE COURVILLERS.

Oui, mais heureusement, j'ai recouvré tous mes fonds, ils sont en sûreté, & nous aurons un revenu considérable.

Mad. DE COURVILLERS.

Que d'inquiétudes vous m'avez épargné!

M. DE COURVILLERS.

Je ne me mêlerai plus d'affaires, ainsi je peux me tenir éloigné de Paris autant que je le voudrai. Il faut que vous me disiez si cela vous conviendra.

Mad. DE COURVILLERS.

Autrefois, j'aurois pu être effrayée de cette proposition; parce que je ne voyois que Paris dans le monde.

M. DE COURVILLERS.

J'ai pensé long-tems comme vous; mais

échappé à la tempête, je regarde ceci comme un port assuré, où les inquiétudes seront entiérement bannies.

Mad. DE COURVILLERS.

Où nous pourrons penser librement, être ensemble, nous connoître, nous être nécessaires & nous mieux aimer.

M. DE COURVILLERS.

Il est vrai qu'il est souvent en nous une source de bonheur, que le tourbillon du monde nous empêche d'appercevoir. Que je suis charmé de vous découvrir une façon de penser si solide!

Mad. DE COURVILLERS.

Vous avez peut-être cru jusqu'à présent que je n'avois jamais réfléchi?

M. DE COURVILLERS.

Si je vous disois que oui, cela vous fâcheroit-il?

Mad. DE COURVILLERS.

Non, parce que c'est pour vous une découverte qui vous fera peut-être trouver ce jour-ci plus agréable.

M. DE COURVILLERS.

Il est inconcevable qu'à Paris, on ne connoisse

pas les gens avec qui on vit le plus, & sa femme encore moins que les autres!

Mad. DE COURVILLERS.

Vous croyez plaisanter; mais cela arrive très-souvent.

M. DE COURVILLERS.

Combien j'ai été trompé en ayant recours à des gens puissants, à des gens riches, qui m'avoient montré de l'amitié, qui me devoient de la reconnoissance, & pour qui j'aurois fait tout au monde!

Mad. DE COURVILLERS.

Vous croyiez apparemment que les hommes seroient faits pour vous, autrement qu'ils ne sont pour les autres.

M. DE COURVILLERS.

Des gens obscurs m'ont mieux servi, je leur dois toute mon existence.

Mad. DE COURVILLERS.

L'arbre le plus élevé, qui ombrage le plus ce qui l'environne, de quel secours est-il à l'homme, quand une petite plante qu'on foule aux pieds, peut seule quelquefois lui sauver la vie?

M. DE COURVILLERS.

Nous n'éprouverons ici, ni l'orgueil, ni l'importance, ni les dédains de ces gens ſi contraires au bonheur de ceux qui les connoiſſent, & nous y jouirons de la douceur qu'on trouve avec les ames ſenſibles.

Mad. DE COURVILLERS.

Je me rappelle à préſent cette pitié inſultante de ces femmes de qualité; votre malheur que j'ignorois, rendoit leurs viſites froides, rares & courtes, je n'en connoiſſois pas le principe. Elles imaginoient, ſans doute, que dénuée de richeſſes, ma maiſon ne ſeroit plus digne d'elles, & qu'elles n'y pourroient plus venir ſouper avec leur ſociété. Si c'eſt-là ce que vous & moi, nous perdons, en ceſſant de vivre à Paris, jugez quels doivent être nos regrets.

M. DE COURVILLERS.

Profitons du coup de lumiere que l'apparence du malheur a porté dans notre ame. Nous ſommes aſſez heureux pour avoir une fille digne de tous nos ſoins; établiſſons-la de maniere à ne nous en ſéparer jamais; elle n'a pas

befoin de fortune, la fienne fera affez confidérable.

Mad. DE COURVILLERS.

Choififfons un homme fenfé, qui ait l'ame noble & délicate, qui ne s'occupera que du bonheur de fa femme, & qui croira nous devoir fans ceffe le bien dont il jouira.

M. DE COURVILLERS.

Ce choix ne me paroît pas difficile à faire.

Mad. DE COURVILLERS.

Il eft peut-être déja fait?

M. DE COURVILLERS.

Il eft vrai; mais il faut qu'il vous convienne.

Mad. DE COURVILLERS.

Vous m'avez prévenu, & je vous aurois dit la même chofe.

M. DE COURVILLERS.

Quoi, vous avez des projets fur quelqu'un?

Mad. DE COURVILLERS.

Oui, je voudrois que nous euffions le même homme, en vue.

M. DE COURVILLERS.

C'eſt Saint-Clet, que je veux vous propoſer.

Mad. DE COURVILLERS.

J'en ſuis enchantée! Tout ce qu'on m'en a dit eſt préciſément ce que nous deſirons de trouver.

M. DE COURVILLERS.

Un homme de mes amis m'en a fait le plus grand éloge, il ne regrettoit en lui que de ce qu'il n'étoit pas aſſez riche pour ſa fille.

Mad. DE COURVILLERS.

Et c'eſt cette médiocrité de fortune que nous déſirons. On m'en avoit parlé comme à vous à Paris, & j'avois eu les mêmes regrets que votre ami.

M. DE COURVILLERS.

Nous le verrons; il eſt ici près, chez ſa tante.

Mad. DE COURVILLERS.

Ainſi, je ne vois rien qui puiſſe contrarier notre projet.

M. DE COURVILLERS.

Non.

Mad. DE COURVILLERS.

Il faut que je fonde cependant ma fille, car elle me paroît trifte depuis qu'elle eft fortie du Couvent; je crains que les Religieufes ne lui aient donné des idées, qui dérangeroient fort les nôtres.

M. DE COURVILLERS.

Quand il feroit vrai, cela ne dureroit pas.

Mad. DE COURVILLERS.

Je veux toujours lui parler.

M. DE COURVILLERS.

Comme vous le voudrez; mais venez enfuite me trouver dans mon cabinet, je vous ferai voir mon plan de vie, pour notre féjour ici.

Mad. DE COURVILLERS.

Je fuis fûre qu'il fera fort bien.

M. DE COURVILLERS.

Vous le corrigerez, & nous y travaillerons de concert.

Mad. DE COURVILLERS.

A propos, Monsieur de la Saussaye a envoyé savoir de nos nouvelles.

M. DE COURVILLERS.

Tant mieux; c'est un galant homme, que vous trouverez un peu Provincial.

Mad. DE COURVILLERS.

Pourquoi cela? vous oubliez.....

M. DE COURVILLERS.

Ah, j'ai tort.

Mad. DE COURVILLERS.

D'ailleurs, je l'ai déja vu.

M. DE COURVILLERS.

Il parle un peu trop, il se croit philosophe. A la campagne, il ne faut pas être si difficile.

Mad. DE COURVILLERS.

Sur-tout, s'il est capable d'amitié.

M. DE COURVILLERS.

Mais, je le crois; nous verrons. *Il s'en va.*

Mad. DE COURVILLERS.

Monsieur, dites, je vous prie, qu'on m'envoie ma fille.

SCENE II.

Mad. DE COURVILLERS,
Mlle. DE COURVILLERS.

Mlle. DE COURVILLERS, *avant de paroître.*

ME voilà, maman.

Mad. DE COURVILLERS.

Venez ici ma fille. (*Mademoiselle de Courvillers, baise la main de sa mere.*) Assoyez-vous-là. Vous ne retournerez plus au Couvent, & vous allez vivre à présent avec nous.

Mlle. DE COURVILLERS.

C'est tout ce que je désire.

Mad. DE COURVILLERS.

Je craignois que vous ne regrettassiez le Couvent, & j'en aurois été fâchée ; parce que vous êtes destinée à vivre dans le monde.

Mlle. DE COURVILLERS.

Pourvu que je reste toujours avec vous, ma chere maman, je serai contente.

Mad. DE COURVILLERS.

Oui, mais il faut vous former un établissement & c'est à quoi nous pensons.

Mlle. DE COURVILLERS.

Il me semble que je suis encore bien jeune.

Mad. DE COURVILLERS.

Sûrement vous êtes jeune; mais on ne peut pas toujours rester fille; les gens du monde sont faits pour vivre en société, il en faut une sûre, c'est ce qu'on peut espérer dans un mariage convenable, & c'est le choix que nous avons fait qui nous décide aussi promptement.

Mlle. DE COURVILLERS.

Quoi, maman?...

Mad. DE COURVILLERS.

Oui, dans peu, vous nous remercierez de vous avoir donné le mari que nous vous destinons.

Mlle. DE COURVILLERS.

Ne me suffiroit-il pas pour être heureuse de passer ma vie avec vous. Ah, ma chere maman!...

Mad. DE COURVILLERS.

Allons, vous êtes un enfant. Ayez confiance en nous, & croyez que c'eſt l'eſpoir de faire votre bonheur qui nous fait agir. Il n'y a point de quoi s'affliger, ma chere fille, ſi nous voulions vous éloigner de nous, vous pourriez en être effrayée ; mais ſongez donc que le mariage va vous rendre ma compagne, que l'autorité de mere diſparoîtra entiérement, pour ne vous laiſſer voir que l'amitié la plus tendre. Croyez-vous que vous y perdrez ?

Mlle. DE COURVILLERS.

Non, ma chere maman, mais....

Mad. DE COURVILLERS.

Quand vous aurez un peu réfléchi à ce que je viens de vous dire, vous verrez que vous ne devez pas vous plaindre de nous, penſez à tout cela. Je vais retrouver votre pere, & je compte que quand je vous reverrai, vous aurez calmé toutes vos inquiétudes. Adieu ma fille. *Elle l'embraſſe.*

SCENE III.

Mlle. DE COURVILLERS, *se laissant aller douloureusement dans un fauteuil.*

J'AURAI calmé mes inquiétudes ?... Non, non, jamais !.. Ah, malheureux Saint-Clet !... Qu'allez-vous devenir ?

SCENE IV.

Mlle. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET.

M. DE SAINT-CLET.

AH, Mademoiselle, on vient de me dire que Madame votre mere vous avoit laissé seule ici, je suis trop heureux de pouvoir un moment vous parler...

Mlle. DE COURVILLERS.

Què dites-vous?

M. DE SAINT-CLET.

Comment ?

Mlle. DE COURVILLERS.

Vous ne ſavez pas ce qui doit nous arriver, on va nous ſéparer, on me marie.

M. DE SAINT-CLET.

O Ciel !

Mlle. DE COURVILLERS.

Et ce ne peut être avec vous, votre fortune n'eſt pas aſſez conſidérable, pour que nous puiſſions nous en flatter.

M. DE SAINT-CLET.

Vous me faites ſentir un malheur auquel je n'avois pas encore penſé, celui de n'être pas riche.

Mlle. DE COURVILLERS.

Que je hais ce bien que tant de gens deſirent ! Et que celui que j'aurai, va me rendre malheureuſe !

M. DE SAINT-CLET.

Que ſavons-nous, ſi le tems...

Mlle. DE COURVILLERS.

Le tems? Eh, c'eſt dans peu qu'on veut me marier. Je vais demander à retourner au Couvent : oui, je me ferai Religieuſe, plutôt que

de consentir à en épouser jamais un autre que vous.

M. DE SAINT-CLET.

Qüoi, vous ne cesserez point de m'aimer ?

Mlle. DE COURVILLERS.

Non, je vous le jure.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, je suis trop heureux! *Il lui baise la main.*

SCENE V.

Mlle. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSSAYE.

M. DE LA SAUSSAYE.

EH-BIEN, voilà tout ce que j'aime, moi.

Mlle. DE COURVILLERS.

O Ciel! C'est Monsieur de la Saussaye.

M. DE LA SAUSSAYE.

Comment, est-ce que je vous fais peur ?

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monſieur, je vous en conjure...

M. DE LA SAUSSAYE.

Pourquoi donc vous épouvantez-vous ? Vous ne me connoiſſez pas. Eſt-ce que je ne ſais pas qu'à votre âge, il faut aimer. Parbleu, allez, je regrette bien ce tems-là !

M. DE SAINT-CLET.

Vous me raſſurez; vous êtes ami du pere de Mademoiſelle, & je craignois...

M. DE LA SAUSSAYE.

Vous craigniez... Vous avez tort, je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous ſervir tous les deux.

Mlle. DE COURVILLERS.

Eh, Monſieur, que pourriez-vous faire?

M. DE LA SAUSSAYE.

Je n'en ſais rien, parce qu'il faut penſer avant de ſavoir ce qu'on fera. Allons, aſſoyez-vous & comptez-moi vos affaires, nous verrons.

M. DE SAINT-CLET.

Que d'obligation ne vous aurions-nous pas.

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, des obligations! Je suis un peu philosophe, & je ne compte point sur tout cela; d'ailleurs je n'en ai que faire; la reconnoissance embarrasse souvent, & si je peux vous obliger, ce ne sera pas pour vous aller fatiguer d'un poids comme celui-là. On a beau dire, la nature ne nous a pas fait reconnoissants, eh-bien, qu'est-ce que cela me fait à moi? Ne croyez vous pas que je vas m'en chagriner; je cultive mes terres, elles me rendent ou elles ne me rendent pas, on recueille toujours plus qu'on ne peut manger.

M. DE SAINT-CLET.

Oui, quand on est bien riche.

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, sans être riche, tout cela ne fait rien.

Mlle. DE COURVILLERS.

Eh, Monsieur, c'est ce qui fait notre malheur, pourtant.

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais, vous serez bien riche, vous, Mademoiselle?

Mlle. DE COURVILLERS.

Oui, mais Monſieur de Saint-Clet ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Eh bien, combien a-t-il ? Huit, dix mille livres de rente ?

M. DE SAINT-CLET.

Six ou ſept tout au plus.

M. DE LA SAUSSAYE.

Il y a là de quoi vivre.

M. DE SAINT-CLET.

Oui, mais, ſans Mademoiſelle, ce ſera la plus malheureuſe vie !...

M. DE LA SAUSSAYE.

Ah, oui, parce que vous vous aimez. Vous voyez bien que j'avois deviné d'abord.

M. DE SAINT-CLET.

J'ai vû Mademoiſelle au Couvent, où elle étoit avec ma ſœur ; il m'a été impoſſible de réſiſter à tant de charmes.

M. DE LA SAUSSAYE.

Ah, oui, on devient toujours amoureux dans les Couvens, on lit cela dans les Romans ; il faut faire comme les autres. Eh bien ?

M. DE SAINT-CLET.

On veut marier Mademoiſelle.

M. DE LA SAUSSAYE.

Et ce n'eſt pas à vous ?

M. DE SAINT-CLET.

Je ne ſaurois m'en flatter.

M. DE LA SAUSSAYE.

Parce que vous n'êtes pas auſſi riche qu'elle ?

M. DE SAINT-CLET.

Eh non, malheureuſement !

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais vous pourrez le devenir.

M. DE SAINT-CLET.

Comment ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Il y a tant de moyens à préſent ; laiſſez-moi faire. Si vous voulez vous épouſer, chargez-moi de cette négociation-là, je vous réponds que je réuſſirai.

M. DE SAINT-CLET.

Il ſeroit poſſible !...

M. DE LA SAUSSAYE.

Sûrement ; pardi, je ne vous promettrois pas une chose que ... Il faut d'abord que Mademoiselle s'en aille chez elle.

Mlle. DE COURVILLERS.

Ah, Monsieur! ....

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, bon, des remercimens! Je n'ai que faire de tout cela, moi. Sonnez, vous Monsieur.

M. DE SAINT-CLET.

Voilà quelqu'un.

M. DE LA SAUSSAYE.

Allez-vous en donc, Mademoiselle. *Elle sort.*



SCENE VI.

M. DE LA SAUSSAYE, M. DE SAINT-CLET, UN LAQUAIS.

M. DE LA SAUSSAYE, *au Laquais.*

DITES à Monsieur de Courvillers, que je l'attends ici.

LE LAQUAIS.

J'y vais, Monsieur. *Il sort.*

M. DE LA SAUSSAYE.

Vous, il faut que vous entriez dans ce cabinet, voyez si la porte peut s'ouvrir.

M. DE SAINT-CLET.

Oui, la voilà ouverte.

M. DE LA SAUSSAYE.

Fort bien. Je vais parler ici à Monsieur de Courvillers, ne vous embarrassez pas, je ferai votre affaire tout de suite; ayez soin seulement d'écouter quand je me moucherai, & vous entrerez pour faire vos remercimens. J'entends quelqu'un, entrez dans le cabinet. Allons donc. *Monsieur de Saint-Clet, entre dans le cabinet, & Monsieur de la Saussaye, va fermer la porte.*

SCENE VII.

M. DE COURVILLERS,
M. DE LA SAUSSAYE.

M. DE COURVILLERS.

BONJOUR, mon voiſin.

M. DE LA SAUSSAYE.

Je ne ſais que d'hier que vous êtes ici, Monſieur, voilà pourquoi je ne ſuis pas venu plutôt vous voir, & puis je fais pêcher mon étang, curer ma riviere; car à la campagne on ne peut pas être toujours le nez ſur ſes livres; mais enfin, je me ſuis hâté de venir ici, parce que vous ne faites jamais qu'y paſſer.

M. DE COURVILLERS.

J'y reſterai beaucoup cette année.

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, vous dites cela; mais vous autres gens de la Ville ou de la Cour; car je crois que cela eſt égal, vous ne pouvez jamais tenir en place.

M. DE COURVILLERS.

Vous le verrez.

M. DE LA SAUSSAYE.

Je le voudrois de tout mon cœur, nous causerions ensemble quelquefois ; je n'ai rien vû, mais j'ai beaucoup lû ; ainsi on imagine facilement tout ce qui doit arriver.

M. DE COURVILLERS.

Quand on sait réfléchir un peu....

M. DE LA SAUSSAYE.

Ah, réfléchir, je ne m'amuse pas à tout cela, à quoi bon se casser la tête ? Ce que je sais, je le sais, & puis je parle selon la circonstance ; voilà comme je me gouverne. Je crois qu'avec cela vous n'êtes pas étonné qu'on me trouve dans la province un homme de beaucoup d'esprit ; mais ce qui m'étonne, moi, c'est que l'esprit coûte si peu à acquérir.

M. DE COURVILLERS.

Vous avez donc fait beaucoup travailler depuis que je ne vous ai vû ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Comme cela, tantôt un peu, tantôt point ; je vous ferai voir. J'ai fait faire une nouvelle cour à fumier, parce que j'étudie un peu la maison rustique, comme vous entendez bien ;

mais ce n'eſt pas de cela que j'ai à vous parler ; je veux vous faire un plaiſir. J'ai vû Mademoiſelle votre fille ; elle eſt bien grandie depuis dix ans.

M. DE COURVILLERS.

C'étoit l'âge de croître.

M. DE LA SAUSSAYE.

Et à préſent c'eſt l'âge de la marier, & voilà ce que je veux vous dire.

M. DE COURVILLERS.

Auſſi j'y penſe.

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui ; mais vous ne penſez ſûrement pas à l'homme que j'ai à vous propoſer.

M. DE COURVILLERS.

Je crois avoir fait un bon choix.

M. DE LA SAUSSAYE.

Tenez, vous n'en pouvez pas en faire un meilleur que le mien ; je ſais qu'il faut à des gens riches quelqu'un qui le ſoit ; il faut aſſûrer toujours une fortune qui ne puiſſe qu'augmenter en établiſſant ſes enfans, parce que ſans cela le bien ſe diviſe en pluſieurs branches, & puis tous vos héritiers ne ſont plus que des gueux.

M. DE COURVILLERS.

Il eſt vrai que cela arrive quelquefois.

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, toujours. Nous autres la Sauſſaye, nous avions ici beaucoup de biens autrefois, eh-bien tout cela a été diviſé, mangé ; cela eſt incompréhenſible !

M. DE COURVILLERS.

Le gendre que vous voulez m'offrir eſt donc fort riche ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Non, point du tout.

M. DE COURVILLERS.

Accordez-vous donc.

M. DE LA SAUSSAYE.

C'eſt que vous ne m'entendez pas ; c'eſt un homme qui a ſix ou ſept mille livres de rente ; mais qui en aura tant que vous voudrez.

M. DE COURVILLERS.

Comment cela ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Vous n'avez qu'à le mettre à même ; ah, c'eſt un homme qui a vû Paris, qui n'a point

de ſcrupules du tout, que rien n'arrêtera pour avoir du bien; mais beaucoup, beaucoup; auſſi vous voyez bien que c'eſt comme s'il étoit fort riche.

M. DE COURVILLERS.

Mais, vous me faites là le portrait d'un coquin.

M. DE LA SAUSSAYE.

Préciſément. Mais je ne diſois pas le mot, parce que je ſai que la richeſſe attire trop de conſidération, pour qu'on donne ce nom-là à ceux qui ſavent faire fortune; c'eſt un talent, chacun a le ſien, & par exemple, vous qui êtes devenu ſi riche, ne ſeriez-vous pas fâché qu'on vous diſe en face une pareille choſe, auſſi je ſuis perſuadé qu'en ſuivant cette route, vous n'avez jamais trouvé perſonne qui ne vous reſpectât beaucoup.

M. DE COURVILLERS, *fâché.*

Monſieur de la Sauſſaye...

M. DE LA SAUSSAYE.

Qu'eſt ce que vous avez donc? Écoutez, écoutez-moi.

M. DE COURVILLERS.

Non, Monſieur...

M. DE LA SAUSSAYE.

Je vous dis que cet homme-là vous convient, on ne peut pas davantage ; ce n'est pas vous qu'il ruinera, parce que vous en savez trop long pour cela.

M. DE COURVILLERS.

Je vous prie Monsieur de ...

M. DE LA SAUSSAYE.

D'ailleurs, vous le connoissez, c'est Monsieur de Saint-Clet.

M. DE COURVILLERS.

Monsieur de Saint-Clet ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, lui-même.

M. DE COURVILLERS.

Il penseroit comme cela ! & vous, que je croyois mon ami, vous avez une pareille idée de moi, & vous croyez qu'un mal-honnête homme me conviendroit ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Eh, je ne vous parle point d'un mal-honnête homme ; est-ce que je vous dis qu'il le sera ? Est-ce que je vous dis que vous l'êtes ? Que

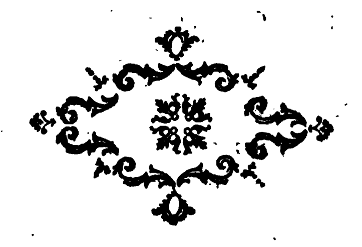
diable, vous ne me connoissez pas; parce qu'on pense comme cela, est-on un mal-honnête homme? Vous dites, c'est donc un coquin? je vous dis que non; ainsi vous voyez bien que c'est vous qui avez tort de vous fâcher.

M. DE COURVILLERS.

Allons, Monsieur, c'est moi qui ai tort de vous écouter. (*Il se mouche.*) Mais je vous prierai après tout ce que vous venez de me dire de ne jamais me parler de cet homme-là, ni de jamais remettre le pied ici.

M. DE LA SAUSSAYE.

Voilà comme vous allez...



SCENE VIII.

M. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSSAYE.

M. DE SAINT-CLET.

AH, Monsieur, que je vous ai d'obligations!

M. DE COURVILLERS.

Vous, Monsieur? vous ne m'en aurez jamais; on vient de me faire connoître ce que vous êtes, vous étiez-là à écouter, vous approuvez la façon de penser de Monsieur, vous la partagez....

M. DE SAINT-CLET.

Je ne sais ce que vous voulez dire, je n'ai rien entendu.

M. DE COURVILLERS.

Je vous connois, Monsieur; quand on a une ame comme la vôtre, on est indigne seulement d'approcher des honnêtes gens. *Il sort.*

SCENE IX.

M. DE LA SAUSSAYE, M. DE SAINT-CLET.

M. DE SAINT-CLET.

Qu'est-ce que c'eſt donç que ces propos-là, Monſieur ? Il me mépriſe, m'injurie...

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, vous ne le connoiſſez pas.

M. DE SAINT-CLET.

Eſt-ce que vous lui auriez dit du mal de moi ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Tout au contraire, il n'a jamais voulu m'entendre ; mais laiſſez-moi faire.

M. DE SAINT-CLET.

Il faut que quelqu'un m'ait deſſervi auprès de lui.

M. DE LA SAUSSAYE.

Allons vous allez vous allarmer, où il n'y a pas de quoi ; laiſſez-moi agir, & je vous réponds de tout.

M. DE SAINT-CLET.

Mais pourquoi m'a-t-il dit des choſes auſſi dures?

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, il m'en a dit bien d'autres; eſt-ce qu'il faut prendre garde à cela avec les gens à qui l'on a affaire? tenez, écoutez-moi.

M. DE SAINT-CLET.

S'il n'avoit pas été le pere de Mademoiſelle de Courvillers...

M. DE LA SAUSSAYE.

Eh-bien, l'auriez-vous tué, comme le Cid qui tue le pere de ſa maitreſſe? voyez après l'embarras où il a été pour l'épouſer, encore n'a-t il eu qu'une promeſſe. Tenez, quand on a un ami qui ſe mêle de vos affaires, il faut avoir confiance en lui.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monſieur, ſans doute, je voudrois pouvoir eſpérer...

M. DE LA SAUSSAYE.

Laiſſez-moi donc vous dire. Allez-vous-en chez Mademoiſelle de Courvillers attendre...

M. DE SAINT-CLET.

Mais, Monsieur, elle ne voudra point me recevoir seul chez elle.

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, si vous ne deviez pas l'épouser, sans doute elle auroit tort ; mais ceci est bien différent. Que diable faites donc ce que je vous dis, ou bien...

M. DE SAINT-CLET.

Allons, ne vous fâchez pas.

M. DE LA SAUSSAYE.

Je vais parler à Madame de Courvillers, elle entendra bien raison elle, parce que les femmes... en un mot, je sais l'art de les persuader. Sûrement, d'après tout ce que je lui dirai, elle enverra chercher sa fille, & vous reviendrez avec elle.

M. DE SAINT-CLET.

Vous croyez....

M. DE LA SAUSSAYE.

Sûrement.

M. DE SAINT-CLET.

Allons, je vous obéis.

M. DE LA SAUSSAYE.

Et vous faites bien.

SCENE

SCENE X.

M. DE LA SAUSSAYE.

AH ça, par où va-t-on chez Madame de Courvillers? Il faut que je sonne. (*Il sonne.*) Ce sont de drôles de gens que ces gens de Paris ! Voyez si on viendra. (*Il sonne.*) Je n'entends rien. Jusqu'à leurs sonnettes qui ne sonnent pas; cela fait mourir de rire. Voici pourtant quelqu'un.

SCENE XI.

Mad. DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSSAYE.

Mad. DE COURVILLERS.

QUOI, vous êtes ici tout seul Monsieur de la Saussaye? Où est donc Monsieur de Courvillers?

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, il m'a laissé au milieu d'une conversation, après m'avoir bien grondé encore.

Mad. DE COURVILLERS.

Comment, je ne le reconnois pas là !

M. DE LA SAUSSAYE.

Je venois pour lui proposer un gendre qui est un garçon très-aimable, ce qu'il vous faut enfin pour Mademoiselle votre fille, & il s'est fâché tout de bon...

Mad. DE COURVILLERS.

Mais pourquoi ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Je vous dis, je n'y ai rien compris, & encore il a bien grondé ce jeune homme.

Mad. DE COURVILLERS.

Quoi, il l'a vû ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Sûrement, puisqu'il l'a grondé, & tout cela faute de s'expliquer. Je vais vous dire si ce n'est pas un très-bon parti, quoiqu'il ne soit pas riche.

Mad. DE COURVILLERS.

Il n'est pas riche ?

M DE LA SAUSSAYE.

Non.

Mad. DE COURVILLERS.

Cela ne fait rien.

M. DE LA SAUSSAYE.

Non, parce qu'il le deviendra. Mademoiſelle votre fille eſt fort jolie, elle ſera une femme charmante; c'eſt par les femmes que l'on fait fortune: tous les gens de la Cour viendront chez eux; Saint-Clet ne ſera pas jaloux, il ſait comme il faut ſe conduire avec ces gens-là, & que les femmes à Paris ont toute liberté.

Mad. DE COURVILLERS.

Quoi, C'eſt Saint-Clet!..

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, il adore Mademoiſelle votre fille.

Mad. DE COURVILLERS.

Il adore ma fille, & il penſe comme cela?

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, parce qu'il veut la rendre heureuſe: oh, il connoît le monde.

Mad. DE COURVILLERS.

Voilà une façon de penſer bien délicate!

M. DE LA SAUSSAYE.

Il ſuit la mode, il faut aimer les femmes comme elles ſont.

Mad. DE COURVILLERS.

Quoi, il n'en a pas meilleure opinion, ni vous non plus ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Oh, moi, je devine tout cela; car ici je ne vois rien & je trouve tout bien. D'ailleurs, qu'eſt-ce qui fait que je me mêle de leurs affaires ? C'eſt que ces pauvres enfans-là me font pitié, ils s'aiment à la folie...

Mad. DE COURVILLERS.

Comment !

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, & voilà pourquoi je me ſuis chargé de vous parler pour eux.

Mad. DE COURVILLERS.

Ma fille aime Saint-Clet ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, & tenez actuellement, ils attendent ce que vous allez décider.

Mad. DE COURVILLERS.

O Ciel ! *Elle ſonne.*

M. DE LA SAUSSAYE.

Qu'eſt-ce que vous avez donc ?

SCENE XII.

Mad. DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSSAYE, UN LAQUAIS.

Mad. DE COURVILLERS, *au laquais.*

DITES à ma fille de venir tout de suite.

M. DE LA SAUSSAYE.

Vous allez voir si tout ce que je viens de vous dire n'est pas vrai.

Mad. DE COURVILLERS.

J'avois meilleure opinion de Monsieur de Saint-Clet; on ne peut donc jamais bien juger des hommes!

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais écoutez donc; tout ce que je vous dis-là n'est pas pour diminuer la bonne opinion que vous en avez, au contraire.

Mad. DE COURVILLERS.

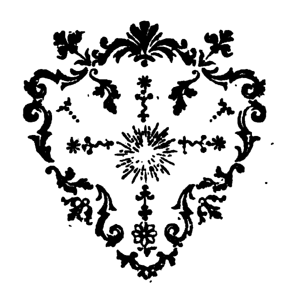
Comment, un homme qui pense aussi mal, qui a aussi peu d'honneur....

M. DE LA SAUSSAYE.

Oh, je n'attaque point son honneur, je vous prie de le croire; je ne veux que vous prouver qu'il est capable de faire la plus grande fortune.

Mad. DE COUVILLERS.

Et à quel prix?



SCENE XIII.

Mad. DE COURVILLERS, Mlle. DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSSAYE, M. DE SAINT-CLET.

Mad. DE COURVILLERS.

Quoi, Mademoiselle, vous recevez Monsieur sans ma permission. Vous ne le connoissez pas : sous les plus belles apparences, il cache une ame sans délicatesse, une ame affreuse ! & vous croyez qu'il vous aime ? Vous seriez bien à plaindre si nous favorisions l'amour que vous avez pour lui.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Madame ! qui peut vous avoir inspiré un mépris aussi crùel ? Monsieur, vous m'aviez promis de vous intéresser en ma faveur....

M. DE LA SAUSSAYE.

Attendez, attendez.

Mad. DE COURVILLERS.

Non, Monsieur, il ne doit rien attendre ; un homme qui a aussi mauvaise opinion des femmes, ne sera jamais mon gendre.

SCENE XIV.

M. DE COURVILLERS, Mad. DE COURVILLERS, Mlle. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSSAYE.

M. DE COURVILLERS.

QUEST-CE que vous avez donc Madame ? Quoi, Meſſieurs, vous êtes encore ici ?

Mad. DE COURVILLERS.

Monſieur de la Sauſſaye vient me propoſer Monſieur pour gendre, avec les inclinations qu'il a.

M. DE SAINT-CLET.

Madame, je vous en ſupplie, écoutez-moi.

Mad. DE COURVILLERS.

Non, Monſieur, non.

M. DE SAINT-CLET.

Je ne ſais ce qu'a pu vous dire, à tous les deux, Monſieur de la Sauſſaye...

M. DE LA SAUSSAYE.

J'ai dit tout ce qu'il falloit pour faire réuſſir

le mariage d'un homme qui n'eſt pas riche.

M. DE COURVILLERS.

Et il n'y a pas de moyens qu'il ne ſoit capable d'employer pour le devenir.

Mad. DE COURVILLERS.

Juſqu'à ſacrifier ſon honneur.

M. DE SAINT-CLET.

Vous avez pu dire cela, Monſieur ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Pas tout-à-fait ; mais j'ai dit que vous feriez tout ce que l'on dit qu'on fait à préſent pour cela, & Monſieur & Madame ſe fâchent, je ne ſais pourquoi ?

M. DE SAINT-CLET.

Et qui vous a prié de me deshonorer, Monſieur ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Comment de vous deshonorer ? Eſt-ce que je vous deshonore, en diſant que vous ferez comme tous les gens qui font fortune ; je vois au contraire qu'ils s'attirent la conſidération de tout le monde.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monſieur, vous m'avez perdu ! quelle

affreuse opinion vous avez donnée de moi !

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais, je ne comprends rien à tout cela, je fais pour le mieux ; ma foi, accommodez-vous, & prenez que je n'ai rien dit. Voilà les hommes ; j'invente des moyens qui seuls pourroient réussir pour vous faire accepter, & tout le monde me querelle : est-ce ma faute à moi ? Que n'êtes-vous plus riche.

M. DE SAINT-CLET.

Comment, vous avez inventé ?....

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, je sais bien que vous êtes un honnête homme ; si j'avois eu une fille je vous l'aurois donnée tout de suite, parce que nous autres à la campagne nous aimons la vertu avant tout ; mais les gens du monde préférent les richesses, à ce qu'on dit, & voilà pourquoi j'ai cru réussir en disant que vous n'auriez aucun scrupule pour en acquérir.

DE SAINT-CLET.

O Ciel !..

M. DE LA SAUSSAYE.

Je vous dis que je ſais bien que cela n'eſt pas vrai, je ne peux pas faire autre choſe.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monſieur, Madame ! Éprouvez-moi, informez-vous, mes parens vous ſont connus, mes principes d'honneur ſont inaltérables ; je ne connois point de bonheur ſans droiture, ſans probité, je ſerois indigne de celui où j'aſpire, ſi j'avois pu penſer un inſtant comme on a voulu vous le perſuader, & je renonce à tout ſi je n'ai pas au moins votre eſtime. (*A Monſieur de la Sauſſaye.*) Monſieur, vous m'en répondrez.

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais, encore une fois, ſoyez donc ſûr...

M. DE COURVILLERS.

Monſieur de Saint-Clet...

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monſieur, j'en mourrai de douleur !

M. DE COURVILLERS.

Écoutez-moi. Je vois que Monſieur de la Sauſſaye a cru qu'on ne pouvoit pas être riche & avoir l'ame honnête.

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, c'eſt cela; voilà ce que je croyois.

M. DE COURVILLERS.

C'eſt un ami imprudent, pour ne pas dire autre choſe.

M. DE LA SAUSSAYE.

Cela peut être; mais je n'ai pas de mauvaiſes intentions du moins.

M. DE COURVILLERS, *à M. de Saint-Clet.*

L'honnêteté de vos mœurs, la douceur de votre caractere, tout ce que vous pouvez faire penſer d'avantageux, nous avoient fait vous choiſir pour gendre, & votre fortune nous ſuffiſoit.

M. DE SAINT-CLET.

O Ciel!..

M. DE COURVILLERS.

Les propos de Monſieur...

M. DE SAINT-CLET.

M'ont perdu dans votre eſprit?

M. DE COURVILLERS.

Non, Monſieur, je penſe toujours de même;

je vous crois toujours le meilleur parti qu'c.. puisse offrir à ma fille.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur! Ah, Mademoiselle!...

M. DE COURVILLERS.

Comment! se connoissent-ils?

Mad. DE COURVILLERS.

Ils sont plus, ils s'aiment.

M. DE LA SAUSSAYE.

C'est pourtant moi qui ai appris cela à Madame.

M. DE COUVILLERS.

Ah, mes enfans, je suis charmé de faire votre bonheur.

M. DE LA SAUSSAYE.

Je savois bien que je ferois réussir ce mariage-là.

M. DE SAINT-CLET, *en souriant.*

Je vous crois bon ami, Monsieur; mais je vous prierai, de ne vous jamais mêler de mes affaires.

M. DE LA SAUSAYE.

Comme vous voudrez; car cela ne donne que de l'embarras.

M. DE COURVILLERS.

Passons dans mon cabinet, pour tout régler & hâter le jour qui doit vous rendre heureux.

Fin du quatre-vingtieme Proverbe.

L'AMANT MALGRÉ LUI.

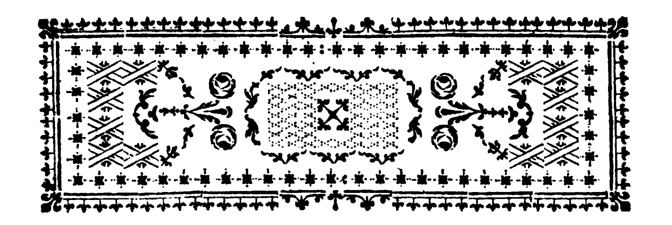
QUATRE-VINGT-UNIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

Personnages	
Mad. DE MONGAST, *veuve.*	*Tous bien mis.*
M. DE SAINT-GUY.	
M. DE VALPIERRE.	
Mad. DE FOURVILLE, *veuve.*	

La Scène est chez Madame de Mongast, dans un Sallon.



L'AMANT MALGRÉ LUI.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE MONGAST, M. DE VALPIERRE.

Mad. DE MONGAST, *en entrant.*

TENEZ, Valpierre, asſoyez-vous là.

M. DE VALPIERRE.

Qu'eſt-ce que ce ton ſérieux ſignifie ?

Mad. DE MONGAST.

Vous allez le ſavoir. Je vous ai prié de venir ici aujourd'hui de bonne-heure, parce que je veux vous parler avant que votre ami Saint-Guy arrive ; car je ne doute pas qu'il ne vienne cette après-dînée.

M. DE VALPIERRE.

Si ce que je ſoupçonne eſt vrai, je n'en ſerois pas ſurpris non plus.

Mad. DE MONGAST.

Que ſoupçonnez-vous ?

M. DE VALPIERRE.

Qu'il vous aime.

Mad. DE MONGAST.

Voilà préciſément ce que je voudrois ſavoir.

M. DE VALPIERRE.

Et vous vous adreſſez à moi pour cela. Comme ſi les femmes ne connoiſſoient pas mieux que nous ce qui ſe paſſe dans notre ame, & puis ne vous l'a-t-il pas dit ?

Mad. DE MONGAST.

Je ſai ce qu'il m'a dit, & ce que je voudrois qui fût.

M. DE VALPIERRE.

Vous l'aimez, vous, Madame ?

Mad. DE MONGAST.

Ce n'eſt pas-là ce que je veux vous dire.

M. DE VALPIERRE.

Eh-bien, je le devine, & je trouve Saint-

Guy bien heureux ; car je vous avoue que ſans l'amour que j'ai pour Madame de Fourville, je crois que j'aurois été amoureux de vous.

Mad. DE MONGAST.

Voulez-vous que je le lui diſe ?

M. DE VALPIERRE.

Ah, gardez-vous-en bien, ne plaiſantez pas là-deſſus.

Mad. DE MONGAST.

Laiſſons cela. Parlez-moi vrai ; croyez-vous la rupture de Saint-Guy & de Madame de Bonpart, ſans retour abſolument ?

M. DE VALPIERRE.

Je crois pouvoir vous l'aſſurer ; il y a ſix mois qu'ils ne ſe ſont vûs.

Mad. DE MONGAST.

Mais, croyez-vous que Saint-Guy en ſoit entiérement détaché ?

M. DE VALPIERRE.

Oui ; car il ne m'en parle plus, ni en bien ni en mal.

Mad. DE MONGAST.

Il l'a vivement aimée ?

M. DE VALPIERRE.

On ne peut pas davantage. La maladie qu'il a eu, n'a été causée que par la violence du chagrin qu'il a ressenti de se voir abandonné par elle. Il lui en est même resté une impression de tristesse...

Mad. DE MONGAST.

Il me semble qu'elle diminue de jour en jour.

M. DE VALPIERRE.

Le plaisir qu'il goûte auprès de vous fait ce miracle, sans doute.

Mad. DE MONGAST.

Il faut vous l'avouer, je le desire ardemment.

M. DE VALPIERRE.

Mais ne vous a-t-il pas dit qu'il vous aime ?

Mad. DE MONGAST.

Il me l'a dit, il est vrai ; mais s'il se trompoit lui-même, si le desir d'effacer le souvenir de Madame de Bonpart, étoit le seul motif qui l'engageât, qu'en pourrois-je espérer ?

M. DE VALPIERRE.

De le rendre le plus heureux des hommes ;

la comparaiſon qu'il fera de vous à elle, tournera toute à votre profit.

Mad. DE MONGAST.

Ah, Valpierre ! Je voudrois m'en aſſurer.

M. DE VALPIERRE.

J'imagine une choſe, pour l'éprouver, rendez-le jaloux.

Mad. DE MONGAST.

Le conſeil n'eſt pas mauvais, mais de qui?

M. DE VALPIERRE.

De qui vous voudrez.

Mad. DE MONGAST.

Eh-bien, de vous ?

M. DE VALPIERRE.

Cela ne ſe peut pas, il ſait que j'aime Madame de Fourville.

Mad. DE MONGAST.

Il ſait auſſi que l'on peut être infidèle.

M. DE VALPIERRE.

Les hommes ne ſavent point cela.

Mad. DE MONGAST.

Allons, faites ce que je vais vous dire.

M. DE VALPIERRE.

Non, réellement je ne ſaurois y conſentir.

Mad. DE MONGAST.

Cependant je ne peux me fier qu'à vous pour faire cette épreuve.

M. DE VALPIERRE.

Que voulez-vous que je faſſe?

Mad. DE MONGAST.

Que vous m'écriviez un billet.

M. DE VALPIERRE.

Il vaut mieux pour le rendre jaloux que ce ſoit vous qui m'écriviez.

Mad. DE MONGAST.

Ne plaiſantez pas, écrivez.

M. DE VALPIERRE.

Je le veux bien ; mais je ne changerai rien à ce que je vais écrire, je vous en avertis. *Il écrit.*

Mad. DE MONGAST, *le regardant écrire.*

Ah, qu'eſt-ce que vous écrivez-là ?

M. DE VALPIERRE.

Laiſſez-moi finir. (*Il écrit.*) Tenez, voilà tout ce que je peux faire pour vous.

Mad. DE MONGAST.

Voyons.

» Si je veux vous en croire, Madame, vous » m'aimez ; mais eſt-ce aſſez de le dire ? Vous » êtes ſûre de mon cœur ; que rien ne retarde » plus mon bonheur, Madame, je vous en ſup- » plie.

En verité, Valpierre, quel uſage voulez-vous que je faſſe de ce billet-là ? Il eſt indécent.

M. DE VALPIERRE.

Comment indécent ?

Mad. DE MONGAST.

Mais aſſûrément : *que rien ne retarde plus mon bonheur.*

M. DE VALPIERRE.

Savez-vous, Meſdames, que votre délicateſſe, vous fait ſouvent voir de l'indécence où il n'y en a pas ?

Mad. DE MONGAST.

Voyons un peu comment vous me prouverez cela.

M. DE VALPIERRE.

Rien n'eſt plus aiſé. *Que rien ne retarde plus mon bonheur* ; cela veut dire, conſentez à m'épouſer.

Mad. DE MONGAST.

Allons, allons.

M. DE VALPIERRE.

Qu'eſt-ce donc que vous croyez que cela vouloit dire ?

Mad. DE MONGAST

Vous avez raiſon.

M. DE VALPIERRE.

J'entends un carroſſe. (*Il va regarder à la fenêtre.*) C'eſt Saint-Guy.

Mad. DE MONGAST.

Eh-bien, reſtez ici. Dites qu'on eſt allé me chercher dans le jardin, & faites-le parler de moi.

M. DE VALPIERRE.

Laiſſez-moi faire.

Mad. DE MONGAST.

J'écouterai, & je paroîtrai quand il le faudra.

M. DE VALPIERRE.

Allez-vous-en donc.

SCENE II.

M. DE SAINT-GUY, M. DE VALPIERRE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monsieur de Saint-Guy.

M. DE VALPIERRE.

Ah, Saint-Guy, te voilà, j'en ſuis fort aiſe.

M. DE SAINT-GUY.

Où eſt donc Madame de Mongaſt ?

M. DE VALPIERRE.

Elle ſe promene, à ce qu'on m'a dit ; on eſt allé la chercher. Ne trouve-tu pas que c'eſt une femme fort aimable ?

M. DE SAINT-GUY.

Oui.

M. DE VALPIERRE.

Mais, je dis très-aimable.

M. DE SAINT-GUY.

Elles ſont toutes comme cela, quand elles ont envie de vous plaire.

M. DE VALPIERRE.

C'eſt un moyen ſûr & elles ont raiſon.

M. DE SAINT-GUY.

Oh, raiſon ! oui, ſi elles ne changeoient pas.

M. DE VALPIERRE.

Mais, je crois Madame de Mongaſt très-conſtante.

M. DE SAINT-GUY.

Je le voudrois.

M. DE VALPIERRE.

Ah, tu l'aimes, voilà ce que je voulois ſavoir.

M. DE SAINT-GUY.

Je voudrois qu'elle le crût du moins.

M. DE VALPIERRE.

S'il eſt vrai, tu le lui perſuaderas aiſément.

M. DE SAINT-GUY.

Vrai ou non, n'importe.

M. DE VALPIERRE.

Je ne te comprends pas.

M. DE SAINT-GUY.

Mon ami, je ne veux plus aimer.

M. DE VALPIERRE.

Comment donc ?

M. DE SAINT-GUY.

Je ſai trop ce qu'il en coûte, on ne m'y prendra plus ; j'ai trop aimé pour mon malheur ! Une femme qui change devient notre bourreau ; inſenſible à tout ce que vous ſouffrez, c'eſt l'âme la plus dure, la plus cruelle ! En vous offrant ſon amitié, quand elle vous ôte ſon amour, elle croit s'acquitter de tout, eh quelle amitié ! Ce n'en eſt ſeulement pas l'apparence ; au lieu de l'intéreſſer vous lui déplaiſez continuellement, ce n'eſt plus qu'un commerce d'aigreur, c'eſt le poiſon de l'ame, trop heureux ſi l'on en mouroit !

M. DE VALPIERRE.

C'eſt qu'il faut ſe conſoler d'une paſſion par une autre.

M. DE SAINT-GUY.

Oui, avec l'eſpoir d'éprouver le même tourment un jour ; non, je hais les femmes pour toute ma vie.

M. DE VALPIERRE.

Tu ne hais que Madame de Bonpart.

M. DE SAINT-GUY.

Elle ? Je la méprise trop pour la haïr. Je voudrois pouvoir punir ce sexe ingrat & me venger de toutes les femmes.

M. DE VALPIERRE.

Cela seroit assez amusant.

M. DE SAINT-GUY.

Je ne plaisante point. Je voudrois pouvoir leur inspirer à toutes l'amour le plus violent, pour les abandonner après, & les voir souffrir à leur tour, sans aucune pitié.

M. DE VALPIERRE.

Quelle folie !

M. DE SAINT-GUY.

Il n'y a point de folie à cela.

M. DE VALPIERRE.

Avec ce projet-là, tu seras la dupe de ton amour propre ; la premiere qui te plaira...

M. DE SAINT-GUY.

Ne me fera pas oublier tout ce qu'elle peut me causer de tourmens.

M. DE VALPIERRE.

Tu la trouveras si différente de Madame de Bonpart, que tous tes projets échoueront.

M. DE SAINT-GUY.

Je ne le crains pas.

M. DE VALPIERRE.

Mais Madame de Mongaſt, par exemple ?

M. DE SAINT-GUY.

Eh-bien, Madame de Mongaſt, ſi elle m'aimoit, ſeroit plus faite que perſonne pour me faire redouter ce que tu viens de dire, cependant je ne le crains pas.

M. DE VALPIERRE.

Et tu aurois la cruauté ſi elle t'aimoit, de n'y pas être ſenſible ?

M. DE SAINT-GUY.

Je te dis que je ne veux plus aimer.

M. DE VALPIERRE.

Si tu la choiſis pour être l'objet de ta vengeance ſur tout ſon ſexe, tu perdras ton tems.

M. DE SAINT-GUY.

Comment ?

M. DE VALPIERRE.

C'eſt que je ne crois pas qu'elle puiſſe t'aimer.

M. DE SAINT-GUY, *intrigué.*

Et par quelle raiſon ?

M. DE VALPIERRE.

Je ne puis pas te le dire.

M. DE SAINT-GUY.

Elle aime ailleurs ?

M. DE VALPIERRE.

Mais...

M. DE SAINT-GUY.

Voilà ce que j'ai craint ; mais cependant elle m'écoute.

M. DE VALPIERRE.

C'eſt pure honnêteté.

M. DE SAINT-GUY.

Pure honnêteté ?

M. DE VALPIERRE.

Oui, elle a l'âme douce, elle croit ſans doute que tu l'aimes, elle craint que tu ne ſois déſeſpéré de voir qu'elle ne ſauroit partager ton amour...

M. DE SAINT-GUY.

Ainsi, elle me trompe par honnêteté.

M. DE VALPIERRE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

M. DE SAINT-GUY.

Non, mais elle se laisse aimer; c'est la même chose; n'est-ce pas-là comme ce sexe perfide sait nous engager ?

M. DE VALPIERRE.

J'aime bien que tu lui reproches sa perfidie, quand tu n'es occupé que de vouloir lui en faire une.

M. DE SAINT-GUY.

Moi ?

M. DE VALPIERRE.

Oui, n'est-ce pas ton projet ?

M. DE SAINT-GUY.

Je l'avoue... ta réflexion est juste.

M. DE VALPIERRE.

Eh-bien, cherche une autre femme dont le cœur soit libre.

M. DE SAINT-GUY.

Une autre femme ?.. Tu es donc bien aſſûré que Madame de Mongaſt aime ailleurs ? Elle aime ailleurs ?

M. DE VALPIERRE.

Je te l'ai déja dit.

M. DE SAINT-GUY.

Et tu crois ne te pas tromper ?

M. DE VALPIERRE.

Non ; mais à ta place, dans cette incertitude, je ne voudrois pas riſquer de perdre mon tems auprès d'elle, avec le beau projet que tu as ſur-tout.

M. DE SAINT-GUY.

Et tu ſais ſans doute quel eſt l'heureux mortel...

M. DE VALPIERRE.

Non, je n'en ſais pas davantage. Mais la voici elle-même, elle pourra t'en inſtruire.



SCENE

SCENE III.

Mad. DE MONGAST, M. DE SAINT-GUY, M. DE VALPIERRE.

Mad. DE MONGAST.

AH! Monsieur de Saint-Guy est ici?

M. DE VALPIERRE.

Oui, Madame; mais il á un peu d'humeur, & il a besoin de votre présence pour le remettre.

Mad. DE MONGAST.

Il a eu des chagrins si violens, que je ne suis pas étonnée qu'il en ressente encore les impressions.

M. DE VALPIERRE.

Me permettriez-vous de passer dans votre cabinet, pour écrire quelque chose?

Mad. DE MONGAST.

Sans doute?

SCENE IV.

Mad. DE MONGAST, M. DE SAINT-GUY.

Mad. DE MONGAST.

JE le vois, Monſieur, rien ne peut vous conſoler de Madame de Bonpart.

M. DE SAINT-GUY.

Que vous, Madame, je vous l'ai déja dit; mais je crains bien que l'amour que vous m'avez inſpiré, ne ſoit pour moi, une nouvelle ſource de malheur.

Mad. DE MONGAST.

On a dit quelque part que l'on n'aimoit véritablement qu'une fois en ſa vie, & la paſſion que vous avez eu a été ſi vive, qu'il vous ſeroit impoſſible d'en avoir encore une pareille.

M. DE SAINT-GUY.

C'eſt un moyen d'éloigner honnêtement de vous, un homme qui ne ſauroit vous plaire.

Mad. DE MONGAST.

Pourquoi cela? Je ne vous comprends pas. D'ailleurs vous pourriez croire que vous m'ai-

mez réellement, vous tromper & me tromper moi-même.

M. DE SAINT-GUY.

Moi, Madame ?

Mad. DE MONGAST.

Je ne dis pas que vous en ayez le projet ; car cela feroit affreux, convenez-en ?

M. DE SAINT-GUY.

Je le vois bien, vous ne m'aimerez jamais, & je le mérite.

Mad. DE MONGAST.

Pourquoi donc ?

M. DE SAINT-GUY.

Cela feroit inutile à dire ; c'eft une jufte punition de l'erreur où j'étois. Je ne croyois pas que je puffe jamais vous aimer tant, lorfque je me fuis attaché à vous, & je fens que les âmes honnêtes & fenfibles ne doivent jamais craindre d'être capables de trahifon.

Mad. DE MONGAST.

Votre douleur me paroît fi vraie, qu'elle me touche réellement.

M. DE SAINT-GUY.

Quoi, Madame, ſerois-je aſſez heureux...

Mad. DE MONGAST, *ſe levant & laiſſant tomber le billet de Monſieur de Valpierre.*

Non, Monſieur, vous ferez bien de me fuir.

M. DE SAINT-GUY, *liſant le Billet.*

Que vois-je?

Mad. DE MONGAST.

Que liſez-vous là, Monſieur?

M. DE SAINT-GUY.

Mon arrêt, Madame. Vous aimez, & c'eſt Valpierre; je ſuis perdu!

Mad. DE MONGAST.

Que dites-vous?

M. DE SAINT-GUY.

C'eſt ſon écriture. Ah, Madame! Que pouvez-vous eſpérer avec lui, s'il trahit pour vous Madame de Fourville? Il avoit bien raiſon de m'aſſurer que vous ne m'aimeriez jamais.

Mad. DE MONGAST.

Vous croyez que j'aime Monsieur de Valpierre ?

M. DE SAINT-GUY.

Hélas, il n'est que trop vrai pour mon malheur ! Je croyois ne pouvoir plus aimer, mais l'excès de ma douleur me prouve que je n'ai jamais aimé comme je vous aime.

SCENE V.

Mad. DE FOURVILLE, Mad. DE MONGAST, M. DE SAINT-GUY, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MADAME de Fourville.

M. DE SAINT-GUY, *à Madame de Fourville.*

Ah, Madame !

Mad. DE MONGAST.

Qu'allez-vous faire ?

M. DE SAINT-GUY.

On nous trahit tous les deux, lisez. *Donnant le billet.*

Mad. DE FOURVILLE.

Comment ? (*Elle lit.*) Est-il possible ?

SCENE VI.

Mad. DE FOURVILLE Mad. DE MONGAST, M. DE SAINT-GUY, M. DE VALPIERRE.

M. DE VALPIERRE.

MADAME, les apparences ſont contre moi ; mais je ne ſuis pas coupable, je vous le jure.

Mad. DE FOURVILLE.

Que me direz-vous ? Que ce billet-là n'eſt pas pour Madame de Mongaſt ? Eh dès qu'il n'eſt pas pour moi, comment pourrez-vous vous juſtifier ?

M. DE VALPIERRE.

Que Madame me permette de parler ſeulement & vous verrez...

Mad. DE FOURVILLE.

Que voulez-vous que je croye d'une perſonne qui vous enleve à moi ? Et dans quel moment !

Mad. DE MONGAST.

Non, Madame, je ne vous enleve point Monſieur de Valpierre...

Mad. DE FOURVILLE.

Quand je le cherche par-tout pour lui ap-

prendre, ainsi qu'à vous, Madame, que rien ne s'oppose plus à notre mariage, que je crois que tous deux vous partagerez mon bonheur; vous me causez le plus vif désespoir!

M. DE VALPIERRE, *transporté de joie.*

Quoi, Madame, rien ne s'oppose plus....

Mad. DE FOURVILLE.

Non, ingrat.

M. DE VALPIERRE.

Ingrat? Vous êtes dans l'erreur, ce jour est le plus beau de ma vie!

Mad DE FOURVILLE.

Je ne vous comprends point!...

M. DE SAINT-GUY.

Quoi, Valpierre...

Mad. DE MONGAST.

N'est point infidelle.

M. DE VALPIERRE.

Non, Madame, je n'ai jamais cessé un instant de vous adorer.

Mad. DE MONGAST.

J'ai causé votre inquiétude, je suis la seule

coupable, & je dois le justifier. Pour m'obliger il a commis une imprudence en écrivant ce billet; mais je l'ai partagée. Monsieur de Saint-Guy m'avoit dit qu'il m'aimoit, j'avois de la peine à le croire, & j'ai voulu l'éprouver en le rendant jaloux.

M. DE SAINT-GUY.

Seroit-il bien possible ?..

Mad. DE MONGAST.

Il avoit feint de m'aimer.

M. DE SAINT-GUY.

Quoi, Madame ?...

Mad. DE MONGAST.

J'ai entendu votre conversation avec Monsieur de Valpierre.

M. DE SAINT-GUY.

Quoi, vous croyez encore que mon amour n'est qu'une feinte ?

Mad. DE MONGAST.

Si j'avois pu le croire, si je n'avois pas lû mieux que vous dans votre cœur, aurois-je employé la jalousie pour augmenter votre amour ?

M. DE VALPIERRE.

Mon ami, ces Dames en ſavent plus long que nous en amour; livrons-nous à leur diſcrétion.

Mad. DE MONGAST, *à Monſieur de Saint-Guy.*

Avez-vous toujours le projet de vous venger de nous ?

M. DE SAINT-GUY.

Puniſſez-moi d'avoir eu ce deſir, je ne m'en plaindrai pas.

Mad. DE MONGAST.

Ce ſeroit me punir moi-même. N'eſt-il pas vrai, Madame, qu'en tourmentant l'objet qu'on aime, on ſouffre mille fois plus que lui ?

Mad. DE FOURVILLE.

Ne parlons point de tourmens, quand notre bonheur eſt entre nos mains; venez tous ſouper chez moi, nous y fixerons l'inſtant qui doit nous lier pour jamais.

Mad. DE MONGAST.

Monſieur de Saint-Guy, vous entrez dans l'eſclavage, prenez garde à vous.

M. DE SAINT-GUY.

Mon bonheur eſt trop grand, pour qu'il ne me faſſe pas oublier ce que je croyois avoir encore à redouter en aimant. *Ils s'en vont.*

Fin du quatre-vingt-unieme Proverbe.

LE
COMÉDIEN
BOURGEOIS.

QUATRE-VINGT-DEUXIEME PROVERBE.



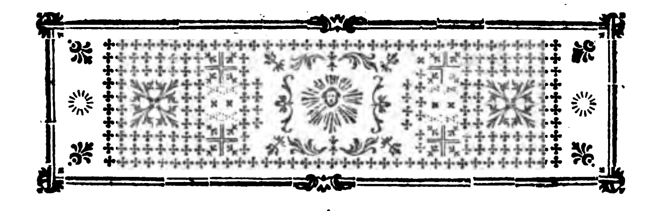
PERSONNAGES.

M. ROBINEAU, *Procureur. En robe-de-chambre, avec un bonnet de velours noir, puis après en habit noir.*

M. ROBINEAU, *le fils. En habit du matin, avec une canne, & point d'épée, cheveux noués.*

ETIENNE, *Laquais de Messieurs Robineau. Vieux, en veste, tablier blanc à bavette pointue, vieille perruque.*

La Scène est dans la Chambre de M. Robineau, le fils.



LE COMÉDIEN BOURGEOIS.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

ETIENNE, *rangeant dans la chambre.*

VOYEZ s'il reviendra ! J'ai toujours bien fait d'accommoder la perruque de ſon pere, ſans cela j'aurois couru riſque d'être bien grondé. Car le pere & le fils, c'eſt un train ! l'un veut une choſe, l'autre veut le contraire; les peres & les enfans ne s'accordent jamais; ah, mon Dieu, mon Dieu, que j'ai bien fait de reſter garçon !

SCENE II.

M. ROBINEAU, ETIENNE.

M. ROBINEAU, *sans paroître.*

Etienne.

ETIENNE.

Bon, voilà le pere qui crie après moi, à présent.

M. ROBINEAU.

Etienne, Etienne.

ETIENNE.

On y va.

M. ROBINEAU, *en robe-de-chambre.*

Eh-bien, qu'est-ce que tu fais ici?

ETIENNE.

J'attends Monsieur votre fils.

M. ROBINEAU.

Comment mon fils, où est-il allé?

ETIENNE.

Je ne sais pas, Monsieur, je crois que c'est chez un Monsieur de la Comédie Françoise.

M. ROBINEAU.

Pourquoi faire ?

ETIENNE.

Pour apprendre ſon rôle.

M. ROBINEAU.

Comment ſon rôle! Eſt-ce qu'il joue la Comédie ?

ETIENNE.

Oh, mon Dieu oui, que trop ſouvent.

M. ROBINEAU.

Trop ſouvent ?

ETIENNE.

Pour cela oui; car il faut lui porter des habits de toutes les couleurs, & tout cela m'ennuie, me fait lever matin & coucher tard.

M. ROBINEAU.

Voilà donc pourquoi ſon Agrégé dit qu'il ne le voit point.

ETIENNE.

Cela peut bien être.

M. ROBINEAU.

Il falloit me le dire.

ETIENNE.

Je croyois que vous le ſaviez.

M. ROBINEAU.

Et que je l'approuvois, n'eſt-ce pas ?

ETIENNE.

Moi, ce n'eſt pas mon affaire de ſavoir ſi vous l'approuvez ou non.

M. ROBINEAU.

Eh-bien, tu le verras; & s'il la joue encore & que tu ne m'en avertiſſe pas, je te chaſſerai.

ETIENNE.

Mais il me fera peut-être chaſſer auſſi lui, ſi je vous rends compte de ce qu'il fait.

M. ROBINEAU.

Je ne ſerai pas le maître n'eſt-ce pas? Songes à ce que je te dis.

ETIENNE.

Mais Monſieur.....

M. ROBINEAU.

Allons, tais-toi. Je crois que je l'entends; tu vas voir comme je vais lui laver la tête.

ETIENNE.

Ne dites pas que je vous ai dit...

SCENE III.

M. ROBINEAU, M. ROBINEAU, *le fils*, ETIENNE.

M. ROBINEAU.

Eh-bien, Monsieur, d'où venez-vous comme cela ?

M. ROBINEAU, *le fils*.

Mon pere, je viens...

M. ROBINEAU.

Je le sais.

M. ROBINEAU, *le fils*.

En ce cas-là...

M. ROBINEAU.

Croyez-vous que je veuille avoir un Comédien dans ma famille.

M. ROBINEAU, *le fils*.

Mais, mon pere, qui vous a dit que je veux me faire Comédien?

M. ROBINEAU.

Vous ne vous occupez pas d'autre chose.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Mais, je croyois qu'à mon âge, on pouvoit quelquefois s'amuser à jouer la Comédie.

M. ROBINEAU.

Tout cela fait perdre du tems, vous étudiez des rôles, au lieu de faire votre Droit.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Mais mon pere, vous voulez me faire Avocat.

M. ROBINEAU.

Sans doute, par conséquent il faut savoir son Droit, étudier les Coutumes, les Loix.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Oui, mais il faut savoir bien parler en public.

M. ROBINEAU.

Et pour cela faut-il être Comédien ?

M. ROBINEAU, *le fils.*

Je ne dis pas cela.

M. ROBINEAU.

Voilà pourtant ce que vous deviendriez, si je vous laissois faire.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Je vous assûre mon pere...

M. ROBINEAU.

Je vous assûre mon fils, que vous ne jouerez plus la Comédie.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Quoi, je ne pourrai pas quelquefois la jouer avec mes amis..

M. ROBINEAU.

Non, Monsieur, je ne veux pas laisser fortifier en vous ce goût-là; en un mot, je ne veux pas avoir un Comédien dans ma famille, encore une fois.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Mais mon pere...

M. ROBINEAU.

Mais, c'est un parti pris, & je charge Etienne de me dire, si vous vous avisez de jouer davantage....

M. ROBINEAU, *le fils.*

Puisque vous ne le voulez pas...

M. ROBINEAU.

Prenez-y garde, je le saurai & je vous mettrai sur le champ à Saint-Lazare.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Moi ?

M. ROBINEAU.

Oui, vous.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Eh-bien mon pere, je ne jouerai plus.

M. ROBINEAU.

Songez-y bien. (*Il s'en va & revient.*) Vous me le promettez ?

M. ROBINEAU, *le fils.*

Oui, mon pere.

M. ROBINEAU.

Nous verrons. *Il sort.*



SCENE IV.

M. ROBINEAU, *le fils*, ETIENNE.

M. ROBINEAU, *le fils*, *d'un air occupé.*

Etienne?

ETIENNE.

Monſieur.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Tenez...

ETIENNE.

Voulez-vous vous habiller?

ROBINEAU, *le fils.*

Non, pas encore.

ETIENNE.

C'eſt que j'ai affaire.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Un moment. Tiens-toi là. *Il le place à la droite du théâtre.*

ETIENNE.

Pourquoi faire?

M. ROBINEAU, *le fils.*

Tu ſeras Junie.

ETIENNE.

Junie ?

M. ROBINEAU, *le fils.*

Oui, moi, je fais Britannicus.

ETIENNE.

Ma foi vous ferez tout ce que vous voudrez; mais il faut que je m'en aille.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Je ne te demande qu'un inſtant; c'eſt pour répéter une Scène que Monſieur le Kain vient de me montrer.

ETIENNE.

Quoi, c'eſt encore de votre Comédie ?

M. ROBINEAU, *le fils.*

Ce n'eſt rien, te dis-je.

ETIENNE.

Après ce que vous avez promis à Monſieur votre pere.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Tu n'auras rien à dire.

ETIENNE.

Comment rien à dire ? Et ſi je ne lui dis

pas que vous voulez toujours jouer la Comédie, il me chassera.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Mais je ne la jouerai pas, je ne veux que répéter.

ETIENNE.

Répéter, répéter.....

M. ROBINEAU, *le fils.*

Oui, tiens-toi donc là, & ne parle pas.

ETIENNE.

Allons, mais.....

M. ROBINEAU, *le fils.*

Tais-toi donc. Ah-çà, voyons, j'entre par ici. *Il marche tragiquement, & il déclame.*

* » Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?
» Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ?

Ce n'est pas cela. *Il recommence.*

» Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?
» Quoi ! je puis donc jouir.....

Je suis trop près, recommençons. *Il se retourne pour s'éloigner, & Etienne se sauve. Il le suit.*

* Vers de Racine, dans Britannicus.

SCENE V.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Etienne, Etienne, Etienne. (*revenant.*) Le coquin, ne reviendra pas. Comment faire? Si je ne répéte pas cette Scène pendant que je suis tout rempli de ce que m'a dit Monsieur le Kain, je me refroidirai. Essayons avec un fauteuil. *Il place un fauteuil où étoit Etienne, puis il s'éloigne & revient.*

» Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
» Quoi! je pourrai jouir d'un entretien si doux?
» Mais parmi ce plaisir, quel chagrin vous dévore?

Cela ne peut pas aller, il faut lire ce chagrin dans les yeux de Junie, il faut absolument parler à quelqu'un... Ce coquin d'Etienne! Mais qu'est-ce qu'il a à faire? *Il rêve.* Ah il me vient une idée. *Il sort, & il revient avec une tête à perruque, sur laquelle est la perruque de son pere, qui est fort grande, & il place cette tête, où étoit le fauteuil.* Ah, fort bien, recommençons. *Il s'éloigne & revient s'adressant à la tête à perruque.*

» Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
» Quoi! je puis donc jouir d'un entretien si doux?

Cela va bien.

» Mais parmi ce plaisir, quel chagrin vous devore?
» Hélas! puis-je espérer de vous revoir encore?
» Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
» Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours?
» Quelle nuit! quel réveil!....

Ce n'est pas cela.

» Quelle nuit! quel réveil! vos pleurs, votre présence,
» N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence?
» Que faisoit votre Amant? quel Démon envieux,
» M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
» Hélas, dans la frayeur dont vous étiez atteinte?
» M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?

Ceci n'est pas assez tendre.

» M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
» Ma Princesse, avez-vous daigné me souhaiter?
» Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
» Vous ne me dites rien? quel accueil! quelle glace!
» Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
» Est-ce ainsi que.....
» Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
» Parlez. Nous sommes seuls. Notre ennemi trompé,
» Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.
» Ménageons les moments de cette heureuse absence.

Il faudra recommencer tout cela; mais voyons les autres vers que j'ai eu tant de peine à dire, Comment donc est-ce qu'ils commencent? *Il rêve.* Il est singulier que je ne me les rappelle pas. *Il cherche.*

SCENE VI.

M. ROBINEAU ET ETIENNE, *sans paroître.*
M. ROBINEAU, *le fils.*

M. ROBINEAU.

ALLONS donc Etienne, ma perruque ?

ETIENNE.

Eh, Monsieur, je la cherche.

M. ROBINEAU.

Qu'en as-tu donc fait ?

ETIENNE.

Elle étoit là sur la tête, dans le poudroir, & je ne trouve ni la tête ni la perruque.

M. ROBINEAU.

Mais il faut que je sorte.

ETIENNE.

Je ne comprends pas cela.

M. ROBINEAU.

Veux-tu bien la chercher.

ETIENNE.

Je ne fais pas autre chose.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Je me souviens à présent, voyons. *à la tête à perruque.*

» Ah, n'en voilà que trop! c'est trop me faire entendre,
» Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
» Et sçavez-vous pour moi tout ce que vous quittez?

Il se jette à genoux.

» Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

ETIENNE, *entrant avec Monsieur Robineau.*

Eh, Monsieur, la voilà votre perruque, je sçavois bien qu'elle n'étoit pas perdue. *Il emporte la tête à perruque.*

M. ROBINEAU, *le fils.*

Eh, que fais-tu donc. *Il suit Etienne.*

M. ROBINEAU, *l'arrêtant.*

Quoi, Monsieur, malgré la promesse que vous venez de me faire, vous continuez à jouer la Comédie, & avec ma perruque encore.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Mon pere.....

M. ROBINEAU.

Qu'avez-vous à dire, quand je vous prends sur le fait? quoi, vous ne disiez pas là des vers

à genoux & à ma perruque ? Je crois qu'il me feroit jouer moi même, si je le laissois faire. Je vous en donnerai des perruques pour vous exercer.

M. ROBINEAU, *le fils.*

C'étoit pour la derniere fois.

M. ROBINEAU.

Mais voyez un peu, il faut bien avoir la rage de la Comédie pour s'exercer avec ma perruque ! que cela vous arrive encore. Vous verrez que je vous tiendrai parole. A Saint-Lazare, oui Monsieur, vous irez je vous en réponds bien. Avec ma perruque !

M. ROBINEAU, *le fils.*

En vérité mon pere......

M. ROBINEAU.

Que je n'entende plus parler de Comédie, & allez-vous-en tout-à-l'heure, chez votre Agrégé.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Je m'en y vais.

M. ROBINEAU.

Mais voyez l'impudence, prendre ma perruque. *Il sort.*

M. ROBINEAU, *le fils, prenant sa canne & son chapeau.*

Il vaut mieux aller répéter avec celle qui jouera Junie. Après tout ce train-là, je serai bien heureux si je n'ai pas oublié ce que Monsieur le Kain m'a dit.

Fin du sixieme Volume.



EXPLICATION.

DES PROVERBES

De ce ſixieme Volume.

FIN.

